Moldanau

DU MÊME AUTEUR

Un Débarras, Éditions L'Orpailleur, 2014.

Alpestres, Éditions L'Orpailleur, 2016.

Sauver sa peau, Éditions L'Orpailleur, 2016.

L'Émancipation des domestiques, 1ère édition : la P'tite Hélène, 2018, réédition 2024.

Moldanau, auto-édition 2024.

Perturbations sur les Hauts-Plateaux, auto-édition 2024.

ESSAIS :

Vivre Ici. Chroniques de l'arrière-pays, auto-édition 2024.

La Rivalité des Méthodes, auto-édition 2012.

Dana Hilliot

Moldanau

pseudo-roman

Moldanau

Licence Creative Commons :
CC BY-NC-SA 4.0 Deed (Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International)
danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

« *Et il n'y a rien d'absurde à ce que la matière participe aussi de l'indicible.* »

Damascius, *Traité des premiers principes*, I, 23,22.

I. Passer les frontières

À ce moment-là précisément, alors qu'il attendait, debout entre deux baies vitrées où s'engouffrait un vent glacial, qu'un agent soit dépêché pour effectuer, lui avait-on dit, « les contrôles d'identité, une pure routine, ne vous inquiétez pas, ils ne sont pas trop regardants dans ce sens-là, de l'Ouest vers l'Est, ça ne prendra qu'un petit quart d'heure et on vous servira même un café », à ce moment précis donc, il sut qu'il était trop tard pour faire demi-tour. Il était embarqué dans une aventure qu'il n'avait aucunement désirée et dont la finalité lui paraissait absurde.

À Martha, il avait commencé à écrire une lettre durant le vol jusqu'à la frontière de l'empire déchu, manière de se rassurer en lisant sa propre écriture, trace incertaine du monde familier qu'il était en train de laisser derrière lui.

Chère Martha. Me voici enfin dans l'avion, contemplant à travers les nuages, alors que le jour se lève et que nous entamons l'atterrissage, quelques images fugaces du pays que je m'apprête à quitter, non sans appréhension tu t'en doutes. Pas dormi la nuit dernière. Impossible d'avaler quoi que ce soir avant le départ. Je me prépare maintenant à une longue journée de train jusqu'à Devenesty (où il faudra passer la nuit). Le lendemain, j'irai donc, si le plan de voyage se déroule comme prévu – qui peut savoir ? –, à Moldanau, par un autre train. Voyager est une épreuve – les

trajets en avion, surtout, me perturbent plus que de raison. Au décollage, j'ai l'impression qu'on m'arrache à moi-même si je puis dire : une partie de moi demeure au sol, l'autre partie, mais je ne saurais dire laquelle, est emportée brutalement. À cela s'ajoute le fait que je ne suis jamais allé aussi loin vers l'Est. L'Ouest et l'Est, le proche et le lointain, voilà à quoi se limitait jusqu'à présent toute ma géographie. L'ironie de l'histoire, c'est qu'un homme dans mon genre, qui n'aime pas voyager, soit amené à courir après ton aventurier de neveu. Mais je suis, ma chère amie, ton obligé pour le meilleur et pour le pire &.

Il plia et replia la lettre qu'il n'avait aucunement l'intention d'envoyer, et la glissa dans la poche arrière de son pantalon. Il doutait de l'efficacité des services du courrier de l'autre côté de la frontière, imaginant des postes où se relayaient d'infatigables coursiers à cheval, et, à bien y penser, qui donc envoyait encore des lettres de nos jours, plus personne, il aurait tout aussi bien pu se contenter d'un message téléphonique tant qu'il y avait du réseau, ce qui n'était guère assuré non plus pour la suite, et voici le contrôleur d'identité je suppose.

« Alors comme ça, vous allez vers l'Est, excusez du retard, on a perdu l'habitude d'accueillir des voyageurs de ce côté-ci, je veux dire, dans ce bureau, le bureau réservé aux immigrants, ceux qui arrivent je veux dire, vous me comprenez n'est-ce pas, on a beaucoup plus à faire dans le bureau en face, je devrais dire, les bureaux, car il en faut plusieurs, comme vous l'imaginez, ça passe plutôt dans l'autre sens, ceux de l'Est, ils veulent venir chez vous, on les comprend n'est-ce pas, je veux dire, pas que ça me regarde hein, que vous alliez dans l'autre sens, c'est pas mes affaires, et de toute façon je ne pourrais pas vous en empêcher, vous pouvez aller où bon vous semble après tout, bref, voulez-vous un café pour commencer ?

— Oui, merci bien, dit le professeur en tendant ses papiers d'identité.

— Et qui donc avons-nous là, ah, ah, vous êtes professeur, à l'université, ma fille aussi, je veux dire, elle fait des études, en sciences, pas en lettres comme vous, non, c'est plutôt une matheuse, elle tient de moi probablement, le côté logique des choses si vous voulez, vaut mieux avoir de la logique pour ce métier voyez-vous, de la déduction même, je veux dire, quand on contrôle ces gens-là, qui viennent de l'Est pour passer à l'Ouest, il y a des consignes, des consignes strictes, sinon, vous pensez bien, on ne peut pas laisser passer n'importe qui non plus, c'est qu'il y a suffisamment d'ennuis, je veux dire, les troubles hein, c'était il y a longtemps je vous l'accorde, depuis, les choses se sont tassées, mais on ne sait jamais, il suffit d'une fois, vous baissez la garde, vous laissez passer sans contrôle sur la foi d'un joli minois, d'une apparence favorable, et c'est peut-être le loup qui entre dans, ha ! Vous allez à Moldanau, eh bien, ma foi, je ne peux pas vous en empêcher, mais permettez-moi tout de même, par simple curiosité, et j'ai bien conscience ici d'outrepasser ma fonction, de vous à moi donc, qu'allez-vous faire dans un patelin pareil, je veux dire, excusez-moi, à Moldanau quoi, ça fait quelques décennies que je fais ce métier, et je vous assure, je n'en ai pas vu passer beaucoup qui allaient de ce côté-là, à Moldanau particulièrement, je pourrais les compter sur les doigts d'une main, j'exagère à peine, mais je vais au-delà de mes prérogatives, j'en suis conscient, peut-être pourriez-vous tout de même éclairer ma lanterne, mais rien ne vous oblige évidemment. »

De cette logorrhée, le professeur ne saisissait que des fragments qui lui parvenaient, dépourvus de signification, après être passés au crible de son anxiété. Il hochait la tête néanmoins, un peu au hasard et par politesse. L'homme, toutefois, parlait encore.

« En ma qualité de garde-frontière, je pourrais peut-être

vous aider, qui sait, si vous vouliez bien me confier une ou deux informations, pas besoin de raconter toute l'histoire hein, le temps où l'on menait des investigations poussées sur chaque étranger, ce temps-là est révolu bien entendu, finis les interrogatoires dans les bureaux du sous-sol, et, rassurez-vous, les geôles inconfortables, adjacentes à ces bureaux, dans lesquelles il arrivait plus d'une fois qu'un agent des frontières soupçonneux incarcère le voyageur en transit pour une nuit ou deux, ces pratiques ne sont plus de mise, tant mieux me direz-vous, on laissera bien passer un espion ou deux à l'occasion, mais tel est le prix de la liberté n'est-ce pas ? »

Le professeur se sentit tenu de le remercier qu'on ne le colle pas immédiatement en prison et reprit ses papiers d'identité. Il pouvait lui dire, oui, il n'y avait rien de confidentiel, pas de secret d'État ni d'affaire louche, il allait à Moldanau oui, à la recherche d'une certaine personne, un jeune homme dont on était sans nouvelle depuis des années, au sujet duquel il y avait de bonnes raisons de penser qu'il avait séjourné là-bas, il s'était dévoué pour cette expédition, ou plutôt, non, on l'avait missionné, en quelque sorte, rien d'officiel, une histoire privée pourrait-on dire, mais, qu'il oublie cela, peu importait, il s'était levé extraordinairement tôt et ses pensées étaient encore confuses, voilà tout.

L'agent du poste-frontière ne souhaitait évidemment pas s'immiscer dans une affaire privée : « Vous pensez bien, autres temps autres mœurs, il n'est plus question de fouiller dans la vie des gens, extirper leurs petits secrets, les mettre à nu, si l'on peut dire, avant de les autoriser à poser le pied dans l'Empire, quitte à les inventer quand on ne les trouvait pas, ces secrets, mais je ne voudrais pas vous donner l'impression d'être de ces nostalgiques des temps passés, sans doute suis-je tout bonnement curieux, c'est ce qui me reste si l'on peut dire de ces années de suspicion. Permettez-moi tout de même, on ne sait jamais, ce jeune homme, pourriez-vous m'en dire plus, le décrire par exemple, ou, mieux encore, si vous aviez une photographie ? »

Le professeur possédait effectivement une photographie, mais elle datait de quelques années avant le départ du jeune homme, et quant à décrire celui-ci, il ne l'avait croisé qu'incidemment, quand il étudiait à la faculté de lettres où lui-même enseignait, c'était un de ces étudiants anonymes, qui ne font guère parler d'eux, et le seul lien qu'il avait avec lui venait de ce qu'il était le neveu d'une amie et collègue, puis, dégageant la photographie d'une chemise plastifiée : « Vous voyez, il doit avoir aujourd'hui dix années de plus. »

Le contrôleur d'identité prit la photo délicatement entre ses doigts, la tourna et la retourna avec précaution, examinant l'envers aussi bien que l'endroit, la scrutant avec l'œil exercé du spécialiste qu'il était après tout, comme si, nourri par une expérience considérable, il eût été possible de discerner, sous les traits mal dégrossis de cet adolescent manifestement embarrassé par le photographe, les signes avant-coureurs d'une destinée remarquable. Comme si, à force d'attention, faisant fi de l'inexorable passage des années, allait se manifester comme par magie ce qui n'était pas encore visible sur la photographie : un homme désormais, ayant dépassé depuis peu la trentaine, plus épais sans doute d'une vie vécue, laquelle, quelle sorte de vie, le visage marqué d'expériences accumulées, de rencontres, de souffrances et de joies. Mais : « Qu'allait-il faire au juste, ce jeune homme, à Moldanau ? »

Le professeur admit qu'il n'en savait rien. C'était un garçon discret, peu amène à en croire les rares étudiants qui l'avaient approché. Il ne se commettait guère avec ses semblables, et nul ne lui connaissait aucune relation amoureuse. Une sorte de fantôme comme on en croise parfois dans les couloirs des facultés, dont le nom et le prénom demeurent inconnus, ou sont oubliés sitôt après qu'on les a entendus, dont on ne sait pas très bien au juste à quelle section il appartient, ni s'il a déjà fréquenté le cours que vous donnez – quand en fin d'année vous corrigez sa copie d'examen, il est impossible de remettre un visage sur l'auteur, encore moins de vous rappeler le timbre de sa voix. Quant aux motifs de sa disparition,

même sa tante, qui l'avait élevé après le décès de sa mère survenu quand il était encore enfant, aurait été bien en peine d'aller au-delà d'hypothèses assez banales. Peu de temps après son départ, il avait expédié à sa tutrice quelques lettres concises, et, le cachet de la poste faisant foi, on pouvait en déduire qu'il avait accompli le voyage en train jusqu'à l'ancien Empire, faisant halte à Devenesty, comme s'il cherchait, comment dire cela, « un endroit où être ». La dernière lettre, mal protégée par une enveloppe qui, manifestement, avait pris la pluie, portait un cachet difficilement déchiffrable : Maldin, Moudina, Moldanau peut-être. Le professeur avait étudié avec Martha, la tante du jeune homme et désormais, en quelque sorte, sa tutrice, ces enveloppes. Moldanau, ou Mordanau, ou encore Moldalu, mais après quelques recherches, ils étaient à peu près tombés d'accord pour considérer qu'il ne pouvait s'agir que de Moldanau, une petite bourgade située plus à l'est après Devenesty. Qui plus est, Martha se souvenait ou croyait se souvenir que son neveu avait mentionné ce nom quelques jours avant son départ, elle avait en tout cas découvert une carte de la région punaisée sur le mur de la chambre dans laquelle il logeait dans la maison de campagne familiale, et tous ces indices portaient à croire que l'ex-jeune poète avait choisi de s'exiler dans la vallée de Moldanau plutôt qu'à Mordanau ou Moldalu, lesquels noms ne renvoyaient d'ailleurs à aucun lieu sur aucune carte, excepté peut-être une carte imaginaire comme on en trouve parfois dans la littérature. Bref, c'était donc sur la foi d'une hypothèse aussi fragile que le professeur était monté dans ce train et pas dans un autre.

« Rien n'est assuré donc », fit le garde-frontière en roulant une cigarette de tabac brun. « Une vieille habitude, fumer aide à réfléchir et, ma foi, votre histoire m'intéresse, pour sûr, les disparitions, c'est aussi mon rayon après tout, vous n'imaginez pas, après que l'empire ait rendu l'âme, le nombre de gens qui se sont mis à la recherche d'un proche, d'un ami, on disparaissait beaucoup à l'époque, bannis, fuyards, internés,

assassinés, triste époque vraiment. Alors ceux qui les cherchent viennent forcément à un moment ou à un autre ici, à la frontière, et ils nous posent des tas de questions, et si votre cher disparu était tout simplement passé à l'Ouest, s'il était encore en vie, quelque part, ayant refait sa vie, mais pourquoi donc alors n'a-t-il pas donné de nouvelles, voilà ce qu'on nous demande, à nous autres, les agents des frontières, autrefois craints et haïs, désormais porteurs d'espérance, les histoires qu'on nous rabâche à n'en plus finir, dont nous ne savons que faire, sinon écouter, écouter encore, vous savez, l'interminable plainte de l'espèce humaine. » Mais il s'égarait, le garde-frontière, et s'en excusa.

Ce que le professeur préféra toutefois ne pas lui raconter, c'était une tout autre histoire, laquelle expliquait pourquoi Martha s'était décidée à entamer des recherches. Il faut l'admettre : avec ce neveu si distant, elle n'avait guère été capable de nouer des liens d'affection bien qu'elle eût essayé d'éprouver quelque chose qui s'apparentât à, disons, une forme de tendresse filiale. Mais ces efforts, manifestés par vagues de plus en plus rares au fil du temps, s'étaient épuisés sur les récifs du mutisme du garçon, et les dispositions somme toute limitées de la tante à incarner le personnage d'une mère adoptive aimante et dévouée n'avaient pas suffi à transformer ce lien de fait en attachement sincère. Non, ce qui se jouait là maintenant ne relevait pas de l'amour, mais de la littérature, et s'ensuivait d'un accident comme il s'en produit de temps à autre dans le monde des Lettres, la découverte par hasard, si tant est qu'une seule chose arrive par hasard en ce bas monde, au fond d'un carton empilé avec d'autres cartons contre le mur en bois vermoulu d'une remise humide au fond du jardin, qu'on s'était mis en tête, pour une raison ou pour une autre, de vider, la découverte, donc, d'un manuscrit, une centaine de feuillets attachés par des agrafes rouillées, coincée entre deux piles de livres de poche ayant sans doute appartenu au neveu, des poèmes en vers et en prose, que le jardinier, pris, sans raison apparente, d'un certain scrupule, résista à l'impulsion

qui l'aurait conduit normalement à tout jeter au feu – et c'est ainsi que le destin semble gouverner nos existences, il s'en faut d'un rien, et notez que s'il n'avait pas retenu, ce destin supposé, le bras du jardinier, ces poèmes auraient été perdus et ce livre, Moldanau, n'existerait pas non plus – et mit ces vieux papiers de côté afin que la propriétaire des lieux eût tout le loisir de les examiner. Ce qu'elle fit, avec le regard avisé du professeur de littérature classique qu'elle était après tout. Martha. On imagine, ou pas, les sentiments qui furent les siens en déchiffrant les pages laissées par son neveu, qui révélaient un esprit tourmenté, et pour tout dire profond (pensa-t-elle), tout autant qu'une plume, un vrai talent, précoce, vigoureux, d'une qualité indéniable (jugea-t-elle en professionnelle), mais aussi, et ceci la toucha, et bientôt la bouleversa, d'un être de chair et de sang, qu'elle n'avait pas eu la chance de rencontrer, bien qu'ayant vécu près d'une décennie à ses côtés.

Le professeur ne dit pas non plus au garde-frontière, bien qu'il brûlât soudainement de le lui confier, mais il se reprit juste avant de traduire en mots la première de ses pensées, pourquoi il lui incombait, à lui, un professeur d'épistémologie qui n'avait aucun goût ni pour les voyages, ni pour l'aventure, et, qui plus est, ne connaissait ce jeune homme que par ouïe-dire, d'aller à sa recherche. Il aurait aimé partager ce motif légitime de révolte qui le taraudait : n'était-il pas profondément injuste qu'on l'eût arraché à cette vie somme toute paisible, scandée de rituels familiers, celle d'un honnête professeur d'université provinciale, à l'âge où tout homme normalement constitué est en droit d'aspirer au repos. Mais il s'agissait d'une affaire privée, pour ne pas dire intime, et il aurait fallu aussi expliquer à cet inconnu les ambiguïtés de sa relation avec Martha, et ces propos tenus à la veille de leur séparation : « Je serai toujours là en cas de besoin, tu peux compter sur moi, je ne t'abandonnerai pas. », le genre de promesses qui, en général, n'engage pas à grand-chose, le temps passe et chacun fait son chemin. Mais il en était allé

autrement. Il y eut d'abord une relation équivoque, les premiers émois ondoyants entre les bancs d'un amphithéâtre, un modeste appartement dont ils partagèrent la jouissance, quelques projets communs vaguement dessinés, aussitôt avortés, mais il était trop tôt sans doute pour bâtir une vie de couple, et, tel est le lot souvent de ces premiers amours, au bout d'un an à peine, l'idylle avait pris fin. Lui succéda, sans aucun regret, une relation platonique qu'ils qualifièrent sagement d'amitié amoureuse : elle devint sa confidente à l'époque où, s'efforçant de se faire une place à l'université, en proie à l'adversité la plus grande, comme il est d'usage en ce milieu où l'on ne vous fait guère de cadeaux, compétition sans merci dans laquelle il était entré avec peu de conviction, des dispositions moyennes et un manque d'assurance inné, le futur professeur se levait chaque matin avec l'idée obsédante de tout foutre en l'air. Elle brillait au contraire par son ambition, son indéniable talent et une confiance en elle indéracinable auxquels s'ajoutait un sens de l'ironie qui l'amenait à considérer ce petit monde universitaire pour ce qu'il était : un cirque burlesque, un théâtre de personnages prétentieux aux aspirations suspectes nonobstant la noblesse apparente de leurs sujets d'études. Survint alors cette maladie sournoise, qui, lentement mais sûrement, avait fini par la clouer durant quelques années dans un fauteuil roulant, et, ma foi, il avait été présent dans les moments difficiles, car, malgré sa composition d'esprit, sinon de corps, remarquable, ce coup du sort avait tout de même affecté les réserves de joie de son amie. Plus tard, le décès de sa sœur l'avait laissée avec un enfant à charge, le neveu dont il est ici question, elle s'était retirée de l'enseignement, lui, finalement, s'était trouvé un poste dans une obscure section universitaire de médiocre réputation, s'était marié, avait divorcé, s'était remis en ménage, et ainsi de suite, et quand Martha l'appela pour lui raconter l'histoire du jeune poète disparu, il vivait seul, et, il faut bien l'admettre, ne s'en trouvait pas si mal.

Retournant à son propriétaire, comme à regret, la

photographie, le garde-frontière haussa les épaules en signe d'impuissance. Il en avait vu défiler des gens, pour les avoir observés durant des décennies, comme ils marchaient d'un pas hâtif, fixant avec espoir le portail au fond du grand couloir qui menait à la liberté (pensaient-ils), « à force, voyez-vous, on acquiert une sorte de faculté particulière qui va bien au-delà de l'examen des singularités physionomiques, ce discernement aiguisé qui vous autorise en un coup d'œil à distinguer, au cœur de cette angoisse si prégnante qu'on pourrait la palper – cette main qui tremble plus que de raison, ce regard un peu trop fuyant, ce filet de voix qui vacille sans motif du grave à l'aigu – le passant louche de l'honnête homme, le mensonge de la vérité, le coupable de l'innocent », il ne voudrait certes pas qu'on le tienne pour un nostalgique de cette période-là, comme il s'en trouve encore quelques-uns parmi ses collègues, non, toutefois on pouvait les comprendre, sinon les excuser, il s'agissait d'abord de faire correctement son métier, n'est-ce pas, et « force est de constater qu'à cette époque, nul n'aurait franchi la frontière, dans un sens ou dans un autre, en conservant l'anonymat, et retrouver votre disparu aurait été bien plus facile, mais aujourd'hui, le métier n'est plus ce qu'il était, ce n'est pas une critique, non, juste une remarque de bon sens, on ne s'embarrasse plus à vérifier quoi que ce soit, n'importe quel voyageur est cru sur parole, on l'accompagne poliment vers la frontière sans autre forme de procès, tout un chacun passant de l'autre côté comme un fantôme, sans identité, tous interchangeables, et, partant, on n'est plus curieux de rien ni de personne, on ne s'étonne plus, on laisse filer, indifféremment. » Mais à Moldanau, il trouverait probablement des habitants qui se souviendraient de ce jeune homme. Et qui sait, peut-être vivait-il désormais là-bas, dans cette petite cité nichée au milieu des montagnes, qu'il ne connaissait certes que de réputation, puisqu'il n'y avait jamais mis les pieds. Son pays à lui, c'était la frontière, finalement, ça n'avait jamais été que la frontière. Les autres voyageaient, pas lui. Il en éprouvait parfois du regret – regarder partir les trains sans lui. Plus tard peut-être, la retraite venue, il s'en irait à

son tour. Il n'en était pas certain : « On s'imagine que la chose dont on souffre d'avoir été privé nous manquera toujours, mais, au moment où, finalement, elle devient accessible, on se rend compte qu'elle ne nous manque plus tant qu'on l'imaginait. C'est étrange de penser qu'une si grande partie de notre vie repose sur des choses qui n'existent pas, qui se refusent à nous et ne nous seront peut-être jamais données. » Mais peu importait, il en avait assez dit, et le train de son interlocuteur n'allait pas tarder à se présenter. Il s'en voudrait qu'il parte sans lui et le laisse à quai, et adieu, et bonne chance, il avait été ravi de discuter avec lui et désolé de n'avoir pu lui apporter une aide plus conséquente.

Désormais assis dans le train censé le mener à Devenesty, c'est-à-dire encore plus loin vers l'Est, l'éloignant toujours plus de ce qu'il s'était jusqu'alors efforcé d'être, il se sentait seul. Non. Il se sentait (écrivit-il dans le petit carnet qu'il avait tiré de la poche de sa veste) « accablé de solitude ». Il entreprit donc d'écrire une seconde ébauche d'une lettre à Martha, tournée à peu près de cette manière :

Ma chère Martha. Dans le train pour Devenesty, j'entame donc la deuxième partie de mon périple. Les paysages se font et se défont, d'interminables champs de céréales que ponctuent régulièrement quelques agglomérations de taille modeste et les inévitables zones industrielles qui les annoncent, ombres massives et grises et fumées noires. Une plaine sans fin et sans relief, une immensité d'ennui. Je lutte pour ne pas m'endormir à nouveau. Pourtant, il me semble que dormir vaudrait mieux qu'être englouti à chaque remous du train par ce flot de pensées inquiètes qui ne me lâchent pas. Ce sentiment persistant d'absurdité. Je pense à toi, forcément. Je suis ici à cause de toi. Quelques images fugaces me reviennent et j'essaie alors de penser à nous. Tout aurait pu être différent. Martha. Il ne nous a pas manqué grand-chose. Quelques

années de plus peut-être, une meilleure situation à l'époque de notre rencontre. Et, quand le drame est survenu, c'était le tien assurément : ça ne pouvait pas être le nôtre, je n'étais pas prêt, trop indécis. Plus tard, peut-être aurais-je pu être là pour accueillir ce gosse et qui sait, j'aurais aimé devenir père, et il aurait aimé devenir fils. Étrange, quand on y songe, cet enchaînement des causes, ce qui n'a pas été, ce qui aurait pu être, et maintenant, tous les possibles s'étant effondrés, moi, assis dans ce train en route vers le Levant. Plus étrange encore sans doute cette faculté dont nous disposons, qui nous amène à imaginer d'autres destins que le nôtre, à composer des récits alternatifs, et l'angoisse qui nous saisit alors. J'avais trente ans de moins qu'aujourd'hui. Je n'étais sûr de rien – l'épistémologie, disais-tu, en te moquant un peu, comment peut-on choisir une discipline aussi peu romantique ? J'espérais de l'exercice de cette austère raison un peu plus d'assurance sans doute – et le peu de certitude que je croyais avoir acquis au fil du temps se désagrège au cours d'un seul voyage. Le savais-tu ? L'avais-tu, sagace Martha, prévu ?

Il détacha le feuillet du carnet et fit une boule de papier de la seconde lettre qu'il n'enverrait pas à Martha. Il la glissa dans la petite poubelle accrochée à la paroi du wagon.

Puis, afin de retrouver un tant soit peu de mobilité physique aussi bien que mentale, il se mit en quête du restaurant – c'était un train comme on n'en faisait plus depuis longtemps, chaque voiture comportait quatre compartiments et la plupart étaient vides. D'un wagon-lit s'extirpa, cheveux en bataille, le regard encore enivré par des rêves indicibles, une jeune femme vaporeuse en déshabillé bleu ciel d'une étoffe si peu épaisse qu'elle laissait deviner plus qu'elle ne cachait ce qui se tramait là-dessous – une apparition callipyge, songea-t-il, inutilement savant, laquelle apparition s'excusa de l'avoir presque bousculé, et fila vivement devant lui, trottinant jusqu'au minuscule cabinet de toilette au bout du couloir.

Avançant avec peine, ballotté de bâbord à tribord au gré du

chaos ferroviaire, il finit par s'échouer au wagon-restaurant, et commanda un café serré et une pâtisserie locale. On était au milieu de la matinée, le soleil peinait à s'imposer sur les interminables prairies aperçues au travers de la vitre embuée. Il n'y avait pas grand-chose à voir, là-dehors, sinon la succession contingente des ombres nuageuses que transperçaient incidemment de rares éclats de lumière. Sous la carte des chemins de fer, recouverte d'une plaque de plexiglas jaunie par les années, était inscrite, de manière informelle et sans fioriture, la liste des gares desservies par cette ligne : Tornevay, Razlavi, Talmaza-sur-Pénée, Szalasend, Onagre-sous-Eridan, et enfin Devenesty, la capitale de la principauté, où il était censé passer la nuit prochaine. Un autre train, en théorie du moins, l'emporterait le matin suivant, plus loin encore vers l'est, jusqu'à Moldanau, mais l'itinéraire n'avait pas été porté sur la carte.

Fermement arrimé à la petite table haute du restaurant mobile, l'esprit néanmoins toujours divagant, il examina pour une énième fois les hypothèses qu'il avait bien souvent élaborées avec Martha, tout en buvant du thé dans le jardin de sa maison de campagne. À côté des tasses en porcelaine s'étalaient devant eux la carte du continent, les lettres envoyées par le neveu et surtout, bien qu'elle ne recelât en cette occasion aucune information utile, une copie dactylographiée des manuscrits qu'il avait laissés dans la remise. Bien forcés de remédier aux maigres connaissances dont ils disposaient en faisant appel à leur imagination, ils passaient de longs moments à se donner des airs de romanciers : qu'était donc devenu ce jeune homme ? Et de la réponse à cette question dépendaient la nature et des détails du périple que le professeur serait amené à accomplir, son destin étant d'ores et déjà suspendu à celui du disparu.

Premièrement, on supposait que le jeune poète s'était établi à Moldanau, y trouvant sans doute l'amour et peut-être un emploi stable, à moins que ce ne fut le contraire (l'emploi d'abord et l'amour ensuite). Tout entier immergé dans cette

vie nouvelle, la prenant à cœur, il ne s'était pas soucié d'en informer sa mère adoptive. Auquel cas le professeur n'aurait aucune difficulté à mettre un terme à sa mission. Il suffirait de persuader l'exilé de reprendre contact avec Martha, ils discuteraient ensuite de cette littérature dont le jeune homme était l'auteur, et l'affaire en resterait là. Et s'il ne souhaitait pas, pour une raison ou pour une autre, renouer avec son ancienne vie à l'ouest, pourquoi donc aller contre son désir ?

Ce récit toutefois comportait quelques invraisemblances, à commencer par le silence difficilement justifiable du neveu durant toutes ces années. On retombait fatalement sur l'énigme que constituait son départ. Certains, ayant commis sinon un crime, du moins un acte qui les plonge dans un état de honte obsédant, jugent préférable de fuir le plus loin possible, espérant qu'on les oublie. Ils vont même jusqu'à changer d'identité, se forgent un visage nouveau, adoptent un patronyme étranger. Dans ce cas, lui remettre la main dessus, le confondre pour ainsi dire, et le convaincre de renouer avec ce passé coupable, voilà qui n'aurait rien d'une sinécure. Pire ! À supposer que le jeune homme ait trouvé un semblant de paix à l'aube d'une vie nouvelle, de quel droit le professeur s'autoriserait-il à troubler ses espérances ?

Deuxièmement, comme tant d'autres poètes avant lui dont le talent n'avait pas été reconnu, il s'était peut-être rabattu sur quelque activité plus lucrative, le brigandage, la fabrication de fausse monnaie, l'espionnage, le commerce de denrées illicites, le trafic de pierres précieuses, la contrebande ou l'assassinat sur commande. Il arrive que les auteurs les mieux inspirés, par dépit ou par dégoût, renoncent tout bonnement à leur art et n'aient plus d'autre ambition que de se fondre dans la masse, s'abîmer dans les bas-fonds, disparaître à tout jamais dans les marges obscures des cités. D'autres encore deviennent mercenaires et s'engagent dans l'armée, vendant leurs corps aux plus offrants des belligérants, et sont en général peu regardants sur la justesse des causes qui les font combattre. En cherchant bien, on trouverait sans doute dans les territoires

orientaux un maquis oublié, une armée de l'ombre errant dans les montagnes, des soldats égarés qui n'ont jamais été informés de la fin des hostilités. Il faudrait à l'enquêteur se projeter bien plus loin encore vers l'Est, sur d'autres continents, là où les guerres ne manquent pas, où les fronts jamais ne se referment.

Troisièmement, et c'était là une hypothèse à prendre au sérieux, Moldanau n'avait constitué qu'une étape de son exil. Ses dernières missives expédiées, poussé par une irrésistible pulsion, il se serait aventuré à franchir les montagnes, audace dont la jeunesse est coutumière, qui traduit ses tourments littéralement pour ainsi dire, spatialement et physiquement, dans l'incapacité de les contenir en l'esprit. Hypothèse à tout le moins désespérante, du point de vue du professeur, puisqu'elle lui promettait à son tour une aventure pleine d'imprévus dans des territoires possiblement hostiles, genre d'expérience pour laquelle il n'était évidemment pas taillé, lui qui souffrait déjà d'avoir à quitter son confortable appartement, ses livres et ses chats pour quelques jours, et d'endurer ce trop long voyage en train.

Il se pouvait, quatrièmement, qu'il fût rentré au bercail sous un faux nom, tel un imposteur – mais pour tromper qui ? On se demande ! –, après avoir brièvement séjourné à Moldanau, repassant donc à l'Ouest, sans avoir prévenu personne, pas même sa mère adoptive, et vivant désormais incognito dans une autre ville, qu'il ait été déçu par l'Est ou qu'il se soit langui de l'Ouest. Auquel cas, le professeur ferait le voyage pour rien.

Mais s'imposait aussi de manière irrésistible l'hypothèse qu'il fût déjà mort, poignardé à l'issue d'une rixe dans une taverne mal famée de Moldanau, pour autant qu'il y eût à Moldanau un établissement de ce genre, jeté tel un vulgaire sac d'ordures dans un ravin par ses agresseurs, ou bien dévoré par une bête sauvage après s'être égaré dans la montagne par un fort mauvais temps, ou bien encore qu'après avoir sombré

dans la folie et scandalisé quelques prudes citoyens par des comportements inappropriés on l'eût envoyé dans un asile dans lequel il croupissait désormais sans espoir d'en sortir un jour. Ces funestes perspectives pesaient aussi leur poids de vraisemblance, et à tout prendre, songeait le professeur qui versait assez spontanément dans le pessimisme, elles étaient assez probables.

Il y avait là matière à nombre de romans, se dit-il en grignotant sa pâtisserie d'un goût plutôt fade, romans qu'il ne lirait probablement pas, lui qui n'en lisait pour ainsi dire jamais, la littérature étant plutôt l'affaire de Martha, et c'était bien de sa faute à elle s'il se retrouvait maintenant embarqué tout aussi bien dans ce train qu'en littérature. On s'imagine à tort tenir fermement le fil de son existence, être parvenu à ce point où tout ce qui pourrait arriver trouvera une place quelque part, sans perturber outre mesure l'organisation générale, tout finira par s'arranger, du moins s'en persuade-t-on, mais quelques feuilles de papier retrouvées au fond d'un carton enfoui dans une remise au fond du jardin, et voilà cet édifice qu'on croyait stable bouleversé de fond en comble, l'inconnu vous dévore et vous ignorez de quoi sera fait le lendemain. Une forme de panique l'étreignit à nouveau. Il se redressa en titubant et quitta le wagon-restaurant comme un voleur.

À son retour, un couple de personnes fort âgées et tout un encombrement de malles et de valises réparti sur les banquettes et à même le sol avaient investi son compartiment. Les nouveaux arrivés se confondirent en excuses et dégagèrent à la hâte un passage afin que le professeur puisse regagner sa place contre la vitre. Qu'ils ne se fassent pas de souci, répondit poliment le professeur, il ne refuserait pas bien au contraire un peu de compagnie, il avait devant lui un voyage encore long. Oh ! De leur côté, ils ne le dérangeraient pas bien longtemps, vu qu'ils descendaient à Razavli, la prochaine station, pour le marché – c'était la femme, tout enjouée, qui parlait. « Comme tous les mercredis et tous les samedis »,

ajouta son vieux compagnon, dont la voix n'avait guère plus de consistance qu'un souffle. Comme il arrive parfois dans ces vieux couples, la santé de l'homme se détériore avant celle de son épouse. « Et ce depuis un demi-siècle, chaque mercredi, et chaque samedi », précisa-t-elle comme si c'était là un motif de fierté. Ils habitaient une fermette dans la campagne, élevaient poules et cochons, lapins et quelques vaches, avaient légué à l'humanité une ribambelle d'enfants qui tous avaient quitté le pays pour chercher fortune ailleurs, allaient bon an mal an vers leur soixante-quinzième printemps, et tant qu'ils pourraient supporter le voyage, emprunteraient probablement ce train chaque mercredi et chaque samedi pour vendre les produits de leur ferme au marché de Razavli. « Autrefois, fit la femme, vous auriez eu des poules dans les pattes. Maintenant on se contente de leurs œufs, ça fait moins de bruit et ne laisse pas de plumes. » « Et des petits cochons, ajouta l'ancien, aujourd'hui, c'est interdit les bêtes dans les wagons passagers. » Et comme pour fournir la preuve que leurs bagages ne comportaient effectivement ni volailles ni cochons, ils entreprirent d'ouvrir les malles, des œufs donc, mais aussi des pâtés « faits maison », lentilles, haricots secs et saucisses, pâtisseries aux couleurs bigarrées, ainsi qu'un lot de petites sculptures taillées dans le bois représentant des personnages et des animaux familiers des campagnards, chèvres et bergères, vaches et bergers – l'œuvre du mari, avec ses soucis de santé, l'hiver, quand les bêtes sont rentrées, que les plantes sont semées et dorment sous la terre gelée, ça l'occupait et ma foi, ça se vendait plutôt bien.

Le professeur prit l'une de ces sculptures et fit mine de l'examiner d'un œil averti, bien qu'il ne disposât d'aucun talent esthétique particulier : une bergère transportant un panier d'où dépassaient quelques feuilles de poireaux en bataille, et il eut soudainement l'impression d'avoir non seulement voyagé dans l'espace mais aussi dans le temps, pénétrant dans quelque mythologie fort ancienne, peuplée de dieux, de déesses, d'animaux fantastiques, chimères et

bergères. Fouillant dans ses pâtés, gâteaux et figurines, la Déméter ferroviaire fit surgir un morceau de tarte aux pommes, « tenez, si vous avez un petit creux ! » « Mais je viens de petit-déjeuner », rétorqua l'heureux mortel, pas si affamé. « Alors ce sera pour la route ! » Et voilà notre part de tarte aux pommes, empaquetée dans un soyeux fourreau de papier journal, en vue d'une consommation future.

« Autrefois, voyez-vous, ça s'agglutinait dans ce train, à chaque station embarquait tout un village, c'était beau à voir, tout le monde s'empressait au marché, chacun y allait de son petit commerce, des gamins aux grands-parents, même les couloirs étaient bondés : toutes ces bêtes qu'on vendait là-bas. Et ça causait, mangeait, buvait, piaillait, se chamaillait, voletait, grognait, caquetait, une arche de Noé sur rail je vous assure ! Alors que maintenant, les compartiments sont vides, les gens voyagent en automobile, seuls. Au marché de Razavli, c'est tristesse et misère : ils ferment deux rues, et ça suffit pour accueillir tous les commerçants. Nous, on continue, vaille que vaille, ça passe le temps, et c'est toujours mieux que de vendre aux supermarchés. On fait comme si rien n'avait changé. » « C'est ce qu'on a toujours fait », susurra le mari. « Oui, confirma son épouse : on aura vu passer je ne sais combien de dictateurs fêlés, de princes autoproclamés, de gouverneurs corrompus, et puis maintenant, leur libre marché : qu'est-ce que ça aura changé pour nous ? Pas grand-chose en vérité. »

On s'enquit de la destination du voyageur étranger : Moldanau, ma foi, c'était à l'autre bout du pays, des gens malins, si on pouvait se permettre de porter un jugement, plus pauvres que nous peut-être, mais plus avisés certainement. Demeurant toujours à l'écart, dans leur contrée montagneuse, de tout ce cirque. Et qu'allait donc faire à Moldanau un étranger comme lui ? Il sortit comme par réflexe la photographie de la poche de sa veste, et la livra aux regards des paysans, il cherchait ce jeune homme, qui avait aujourd'hui dix ans de plus, et si par le plus grand des

hasards, ils l'avaient croisé un mercredi, ou un samedi, dans ce train, si par un hasard encore plus grand, ils lui avaient adressé la parole, si, on n'osait y croire, cet épisode leur était resté en mémoire toutes ces années, mais c'eût été là une telle somme d'invraisemblances, bien sûr que non, ils ne se souvenaient pas de ce visage, comment l'auraient-ils pu ? Bien qu'il ressemblât étrangement à leur fils aîné, Ménon – une vague de tristesse embua les yeux de la dame tandis que l'homme baissait la tête – lequel était porté disparu, lui aussi, embarqué sans doute par une bande de miliciens pour interrogatoire, sur un vague motif de propagande séditieuse. Nul ne l'avait jamais revu. Sans relâche, après la chute du régime, mais en vain, ils s'étaient démenés pour connaître le sort de leur enfant, et puis le temps était passé, ils étaient devenus vieux : « Voyez-vous mon petit, il faut savoir renoncer parfois ». Et comme le professeur glissait à nouveau la photographie dans sa poche : « Nous espérons que vous retrouverez votre fiston. » Il n'eut pas la force de corriger la mention de paternité, et le silence s'installa pour un moment dans le compartiment.

Les soubresauts réguliers du wagon emportèrent bientôt ces très vieux amants dans le pays des rêves, ce qui n'aidait guère le professeur à résister à son tour au sommeil. Dans un grincement métallique lugubre, on arriva à Razavli, petit bourgade frontalière où, venait-il d'apprendre, se tenait ce jour donc un marché. « Les douaniers ici ne sont guère regardants, le rassurait la paysanne, ils ne contrôlent plus personne. Vous passerez encore une frontière à Szalasend, qui ne devrait guère vous poser plus de souci. » Le train fit une longue pause. Le professeur aida ses covoiturés à descendre leurs malles sur le quai, on fit les adieux en se souhaitant bonne chance, et il passa sans encombre la frontière à Razavli.

Les villes se raréfiaient. Seuls apparaissaient parfois aux détours de la voie de chemin de fer de gros bourgs qui se donnaient avec peine des allures de villes, mais, après tout, ces appellations sont très relatives, métropoles, villes, bourgs

et villages, et plus on va vers l'est, plus on s'enfonce dans ces provinces éloignées, moins ces distinctions paraissent sensées, et l'on n'est guère étonné d'apprendre que cette minuscule bourgade dont la plupart des maisons semblent vidées de leurs habitants, cet agglutinement de bâtisses en pierres d'un autre âge que protégeait autrefois quelque rempart désormais en ruines, faisait office, il y a quelques décennies encore, de capitale administrative, politique ou économique.

À Szalasend, le passage du dernier poste-frontière ne suffit pas à le sortir de sa torpeur. Les douaniers eux-mêmes somnolaient, jouaient aux cartes, ou bien, perdus dans d'indéchiffrables pensées, regardaient passer le train sans réaction particulière. Il était loin le temps où, de nuit comme de jour, les équipes de surveillance se relayaient avec zèle, filtrant soigneusement les allées et venues, contrôlant les papiers, fouillant les corps, visant et tamponnant les autorisations spéciales, le temps du soupçon quand le train s'arrêtait subitement en rase campagne, tandis que des rangées de policiers, qui semblaient avoir attendu là des heures durant, longeaient les wagons à l'arrêt en bordure de la voie ferrée, lorgnant les faits et gestes des passagers à travers les vitres, chaque voyageur alors s'empressant de chercher, fébrile, dans son sac, des autorisations, des attestations, des recommandations, des preuves et des justifications, s'assurant de n'avoir rien oublié. Mais c'était là bel et bien du passé et le professeur pouvait dormir tout à loisir sans que personne ne l'invitât à descendre.

Les paysages défilaient maintenant comme sur la pellicule d'un très vieux film mal restauré : les images sautaient, entrecoupées d'écrans noirs, les couleurs se liquéfiaient, les formes se déchiraient, toutes les perceptions déclinaient tandis que la lumière du jour baissait déjà, car on allait vers la fin de l'automne. Il somnolait parfois, la joue contre la fenêtre froide, et, les yeux mi-clos, ne distinguait plus qu'à peine les détails du monde au-dehors, leur superposant les figures et les silhouettes qui hantaient ses mondes intérieurs. À quoi

pensait-il ? Je ne saurais le dire, mais je sais par contre ce qu'il ne voyait pas, je sais qu'au voyage extérieur, la traversée linéaire d'une plaine infinie, s'était substituée la lente dérive du fragile esquif des rêves sur la mer intérieure. Du filet de lumière dansant devant ses paupières closes, se faufilant entre les hêtres et les chênes, jusqu'à frapper doucement la vitre du compartiment où le professeur reposait, il ne saurait jamais qu'il provenait d'un rayon de soleil égaré dans l'interminable forêt qui bordait maintenant un fleuve dont on pensait naguère qu'il traversait l'entièreté du monde, car le monde à cette époque était beaucoup moins vaste qu'il ne l'est aujourd'hui. Des écorces blanches et rutilantes des bouleaux nains réunis en bosquets parsemant les marécages autrefois habités par des nymphes, avant l'ancienne cité d'Onagre, il n'en saurait rien non plus, pas plus qu'il ne noterait les falaises et les collines rocheuses déchiquetées, d'où l'on extrayait naguère en quantité pachydermique de très précieux minerais, qu'on acheminait vers l'ouest, et bien avant cela encore, en des temps préhistoriques, l'inestimable obsidienne, sombre joyau des volcans, dont les tribus faisaient commerce jusque dans les contrées les plus lointaines. Ah ! cette époque bénie où il y avait encore de la matière minérale à extraire, des marais à assécher, des forêts à raser, des villes à étendre, quand des corps serviles zébrés de coups de fouets brisaient la roche à coup de pioche et découpaient les chênes séculaires à la hache, quand tous les fils et les filles du pays se tuaient à la tâche pour une poignée de liards et le profit de futurs millionnaires, mais voilà, le train passait, tout comme l'Histoire, et tout cela s'effaçait maintenant derrière nous, il n'y avait plus rien à extraire, ou bien ça n'en valait plus la peine, et quant aux acteurs de cette farce éternelle, maîtres et esclaves, ils étaient depuis longtemps réunis dans la mort, leurs corps dissous dans la glaise ayant nourri quelque tourbière éternellement enveloppée de brume, et ce qui restait, si tant est qu'il en demeurât une once, de l'étain, du cuivre, de l'argent, de l'or peut-être, reposait désormais en paix sous la terre, le peuple des chênes s'était refait la santé,

comptant déjà quelques centenaires, tout cela était bel et bien passé, et d'ailleurs, on venait d'atteindre la gare d'Onagre, mais le crissement des freins sur les rails vieillissants et l'annonce du conducteur prévenant que l'arrêt durerait dix minutes n'avaient pas suscité chez le professeur plus qu'un soulèvement de paupières : Onagre, il s'en fichait un peu, Onagre ne saurait rivaliser avec ses paysages intérieurs, l'aventure dans laquelle son autre moi, l'hôte privilégié de ses rêves, était à présent lancé, et les fantasmes rutilants qui l'animaient, Onagre surtout, ne saurait le tirer de sa torpeur, et c'était peut-être dommage, car la ville valait le coup d'œil, et, pour le dire franchement, il n'en verrait plus de cet acabit d'ici la fin de son voyage

Il était devenu une sorte de voyageur temporel, un homme du futur découvrant quelque contrée engloutie dans les ténèbres de l'histoire, ces paysages de campagne qui n'existaient plus depuis longtemps à l'Ouest, à peine s'il les avait aperçus enfant, dont il n'avait à vrai dire surtout qu'une connaissance indirecte, livresque et documentaire, remplacés désormais par des myriades d'exploitations agricoles et des centaines de kilomètres de serres, gérées à distance par des armées d'ingénieurs pilotant des drones, mais aussi des centrales nucléaires, des parcs d'éoliennes à perte de vue, des champs de panneaux solaires, des puits de sable bitumeux, des mines dont des armées de robots automatisés extrayaient des métaux rares, voilà ce à quoi ressemblait désormais, à l'Ouest, le monde extérieur aux métropoles, un espace de ressources optimisées, triomphe du calcul raisonné, ce dehors, qui n'était plus fait pour les hommes, excepté quelques réserves naturelles à l'accès soigneusement limité, havres de verdure aménagés çà et là, à titre symbolique, où quelques batraciens s'évertuaient à persister dans l'être, mausolées destinés à éveiller quelque nostalgie vaguement coupable. Mais, plus on allait vers l'Est, plus l'emprise des hommes sur les paysages se relâchait, tout un univers de forêt denses, de marécages brumeux, de montagnes abruptes, d'où les hommes semblaient

absents, regagnait du terrain, investissait l'espace, imposant son propre gouvernement, celui des bêtes et des plantes, aux timides localités humaines.

Les bâtiments des gares se dégradaient au fil du voyage. De manière imprévisible, le convoi faisait soudainement une halte : de rares passagers grimpaient le marchepied du wagon, sans se presser, saluant sans ostentation ceux qui descendaient. Suivant du regard ces débarqués, le professeur éprouvait une certaine empathie mêlée de tristesse – il n'y avait personne sur le quai pour les accueillir, même pas un agent des services ferroviaires, ils traînaient leurs bagages le long du quai jusqu'à la sortie de la gare. On n'apercevait depuis le wagon aucune habitation : où allaient-ils ainsi, tels des égarés, engloutis par le néant ? Mais il ne s'inquiétait pas tant pour ces gens, qu'après tout il ne connaissait pas, que pour lui-même. Mieux valait dormir que ruminer ce genre de pensée.

Plus tard, le train ralentit avec brusquerie. Le professeur ouvrit précautionneusement un œil : l'activité croissante dans le couloir adjacent l'avait réveillé, on s'empressait avec des valises, des conversations inintelligibles lui parvenaient comme d'un monde lointain. Le réel reprenait lentement la place de la rêverie. On entrait enfin, avec prudence, dans les premiers faubourgs de Devenesty, longeant une bordée d'immeubles tristes aux fenêtres closes. Maintenant tout à fait éveillé, il rassembla ses affaires avec précipitation : une vague d'effroi le submergea, et s'il avait été seul à ce moment-là, il se serait effondré, pleurant tel un enfant perdu. Il descendit du train, se restaura brièvement au café situé au bord des quais, puis, traînant ses bagages à l'ombre d'un mur décrépi sous le portrait décoloré d'un supposé fondateur de la nation que peu d'autochtones auraient été de nos jours capables d'identifier, partit à la recherche d'un hôtel dont on lui avait signalé l'existence à deux pas de la gare.

À l'accueil, il prit connaissance de l'horaire de la

correspondance pour Moldanau – départ prévu demain en milieu de matinée –, monta dans sa chambre et fit couler un bain.

Chère et perfide Martha. Je t'écris depuis une chambre de l'hôtel de la gare à Devenesty, avec vue nocturne sur les quais déserts – autant dire que je ne m'attarde guère à la fenêtre. Je suppose que la plupart des voyageurs profiteraient de l'occasion pour visiter un peu la ville. Je n'en ai pas trouvé le courage : les abords de la gare ne payent pas de mine, ces larges rues sans âme qui semblent se hâter de quitter la gare pour filer Dieu sait où. L'implacable géométrie des ruelles en angle droit, l'uniformité des architectures, ces façades aux tons gris, rien n'encourage ici le flâneur. Il fait nuit. Et froid. Sous la lumière jaunâtre et blafarde des lampadaires flottent encore les miasmes de l'ancien empire et se manifestent les difficultés à se fabriquer un monde nouveau – c'est un cliché, je sais bien. Il y a sûrement ici et là, aux carrefours et dans les cafés, une compagnie chaleureuse et entraînante susceptible de m'aider à sortir de ce marasme. J'ai essayé d'engager la conversation avec le personnel de la gare à mon arrivée, histoire de trouver un endroit où passer la nuit, mais aussi d'aller à la pêche aux informations. Sans grande conviction je suppose pour ce dernier point : j'ai montré à qui le voulait la photographie et on m'a répondu poliment. C'était il y a dix ans. Et plus j'avance dans cette aventure, plus elle me paraît vouée à l'échec. Si le garçon, comme c'est probable, n'a fait que passer à Devenesty, et ailleurs, au hasard des étapes de sa fugue, comment diable pourrait-on se souvenir de lui ? « À Moldanau peut-être, peut-être à Moldanau, on vous renseignera mieux qu'ici », m'a-t-on répété. Soit ! J'irai jusqu'à Moldanau, je prendrai un autre train demain matin. Puisque tout le monde semble conspirer pour qu'il en aille ainsi.

Sous la douche, j'ai eu soudain le sentiment de n'être qu'un personnage dans une sorte de roman initiatique assez scabreux. Le genre d'aventure qu'on vit à vingt ans, comme ton neveu je suppose. Mais pour quelle raison devrais-je marcher sur ses traces,

moi qui n'ai plus vingt ans depuis plus de trois décennies, moi qui n'ai jamais aimé voyager. Suis-je dans ce récit un personnage secondaire, celui qui vient après ton héroïque fils adoptif, ou bien le personnage principal, promis donc à mon tour à quelque mystérieuse initiation ? Et dans le second cas, que suis-je censé apprendre de cette expérience ? La question, évidemment, est absurde : le héros du récit doit forcément ignorer ce qui l'attend, toute initiation présuppose l'ignorance. Alors qu'apprendrais-je que je ne sache déjà ? N'est-il pas ironique qu'un professeur d'épistémologie, qui aura passé le plus clair de sa vie d'adulte à s'efforcer d'établir les critères du vrai et du faux, se trouve subitement, à l'âge où il n'y aurait aucune honte à se reposer sur les lauriers de la certitude, soumis à cette épreuve ?

Il arracha ce brouillon de lettre du carnet, plia et replia le feuillet jusqu'à n'avoir entre les doigts qu'un minuscule carré de papier, soupira ostensiblement, puis jeta dans la poubelle sise à deux pas de lui, avec un certain talent d'ailleurs, l'objectif ayant atteint son but à la première tentative, cette énième ébauche, ce sempiternel inachèvement.

Sur un coin de bureau libre, il déposa une pile d'ouvrages que Martha lui avait confiés. « Pour te familiariser avec ce pays. Ton vade-mecum en quelque sorte. Tu auras de quoi lire », avait-elle déclaré d'un ton péremptoire comme s'il s'agissait d'une punition. De fait, c'en était une. De la géographie, de l'histoire, les mœurs et coutumes locales, quelques cartes à grande échelle, et des plans ferroviaires dont il y avait tout lieu de croire qu'ils n'avaient plus cours depuis belle lurette, et même une collection de brochures touristiques probablement périmées : se pouvait-il que cette auberge, dont on faisait la publicité il y a près d'un siècle, accueillît encore des voyageurs ? Et le café de la gare à Moldanau, dont on vantait autrefois la gastronomie, que valait-il aujourd'hui, le cuisinier de l'époque étant probablement mort et enterré depuis des lustres ? La pension de Madame B., sise au bout d'une impasse, quelle probabilité avait-elle d'exister encore ?

Tout cette documentation sentait l'archive, un passé révolu, les livres avaient pris l'humidité, les cartes gondolaient, les photographies jaunissaient.

Il avait cependant feuilleté quelques volumes, sans doute pour se rassurer, et peut-être aussi, malgré tout, par curiosité. Ces mondes de l'Est, ces arrière-pays, l'imaginaire occidental les avait pour ainsi dire laissés de côté. Oubliés. On n'y pensait tout simplement jamais. En quelques décennies, après la chute de l'empire et quelques péripéties vite effacées de l'histoire, cette immensité avait été reléguée dans les oubliettes de la littérature, de minuscules territoires s'étaient soudain érigés en microscopiques États, en prétentieuses principautés, s'étant rappelé soudain d'un dialecte qui les singularisait, d'un très discutable évènement fondateur, de l'exploit d'un héros réputé national quoique d'une antiquité suspecte.

Et maintenant, déjà somnolent, une main sur le livre posé sur l'oreiller à côté de lui, ouvert à la page de garde, livre qu'il n'avait pas encore lu, qu'il s'était juré de lire avant d'arriver à Moldanau, mais qu'il se contenterait de feuilleter distraitement, un mémoire passablement daté (lui avait-il semblé après qu'il l'eut feuilleté avec nonchalance) : pourquoi Martha, ou l'un de ses amis géographes, avait-elle cru bon d'en glisser un exemplaire dans sa petite bibliothèque de voyage, voilà qui demeurerait une énigme, à mettre sans doute sur le compte de la littérature et de ce genre de fantaisies dont certains auteurs à l'esprit tordu aiment à parsemer leur récit. Par réflexe universitaire, il prit connaissance des informations portées sur la page de garde en petits caractères, consulta brièvement la table des matières : histoire, géographie, économie, et ainsi de suite – on reconnaissait sans peine l'œuvre d'un savant local, qui s'est donné pour mission de rendre justice à son village natal, sacrifiant aux stéréotypes de ce genre de littérature, ses prétentions à l'objectivité ne résistant guère au goût de l'anecdote et de l'autobiographie. L'exergue, toutefois, retint

brièvement l'attention du professeur :

> « *Il n'y a rien qui établisse mieux une fable bien inventée que ces fondements historiques qu'on entrevoit partout* »
> Madeleine de Scudéry

S'il avait eu l'esprit moins engourdi après une journée de voyage, il aurait peut-être fait son miel d'une telle citation, mais c'est d'un œil incertain qu'il parcourut les paragraphes suivants :

> *[…] mes lecteurs, s'il en est, se demandent peut-être quel motif m'a conduit à l'étude du cas de cet arrière-pays lequel n'a laissé pour ainsi dire nulle trace dans la mémoire des hommes, genre de bourgade dont on sait bien qu'il s'en trouve à foison, particulièrement dans les contrées perdues à l'est de notre continent, à l'écart de nos fières nations civilisées, nichée dans les interstices oubliés de l'histoire et de la géographie.*
> *La raison, suis-je forcé d'en faire l'aveu, est avant tout personnelle. Sans entrer dans ces détails qui risqueraient d'indisposer tout autant les lecteurs que l'auteur, disons qu'un de mes arrière-grands-oncles, colporteur de son état, avait l'habitude, dans le cadre de sa tournée, de grimper jusqu'à Moldanau. Il habitait Devenesty, capitale de la province d'Argogélie, à l'époque où l'empire tenait encore débout, y vivant d'expédients divers et variés, mais surtout du trafic de marchandises dont la nature exacte fut plus ou moins effacée de la mémoire familiale, pas tant en raison du déshonneur que des risques encourus par tous ceux qui souhaitaient éviter d'être sujets aux réglementations absurdement tatillonnes de l'administration des affaires commerciales – mieux vaut parfois commettre quelques infidélités à la vérité plutôt que de finir au fond d'un cachot pour des peccadilles. Je me plais toutefois à imaginer que mon ancêtre colportait, en plus des colifichets habituels qui faisaient autrefois le bonheur des ménagères des campagnes reculées, rubans de soie, fleuretons de laine, lacets, aiguillettes, peignes, petits miroirs, étuis, aiguilles, agrafes, et autres semblables choses de peu de prix, quelques brochures imprimées, almanach et petits romans, recueil*

de poésies rimées, chansons à boire et à manger, histoires paillardes, vaudevilles et villanelles, mais peut-être aussi, et c'était là un motif pour conserver une certaine discrétion, quelques ouvrages interdits et censurés, dont la liste n'était rien moins que pléthorique à une époque où sévissait dans l'empire une police de la pensée qui n'avait rien à envier aux anciennes inquisitions. Je ne saurais en fournir la preuve, mais c'est le portrait que j'aime à dresser de ce bonhomme, et il en vaut bien un autre.

À l'orée du siècle dernier, il fit, lors d'une de ses virées commerçantes dans les hautes vallées, connaissance d'une fille du pays de Moldanau, qui conduisait les chèvres et les brebis dans les pâtures d'altitude, et il se plut tant en sa compagnie qu'il augmenta le rythme de ses visites et finit tout bonnement par s'installer dans la région, habitant avec elle et bientôt trois enfants, deux filles et un garçon, une petite masure à l'est de la ville, en bordure des sentiers qui permettent de gagner la forêt montagneuse. On m'a raconté qu'il orienta par la suite ses tournées plus à l'est, n'hésitant pas à passer régulièrement le col qui sépare la vallée de la Moldane d'autres vallées, d'autres montagnes, d'autres plateaux et d'autres langues. On ne voyageait pas tant vers l'est en ce temps-là, et, grâce aux récits qu'il donnait à son retour des contrées qu'il avait visitées, il devint, semble-t-il, une figure prisée à Moldanau, le genre de compagnie dont la société raffole pour divertir les longues soirées d'hiver, quand bien même il demeure difficile d'accorder foi à tout ce que raconte un homme dont, après tout, c'est le métier de vendre n'importe quoi à n'importe qui, passé dès lors maître ès baratin et boniment.

Sa fille, ma grand-tante, qui l'a bien connu et l'aimait beaucoup, se contentait, quand je l'interrogeais, de plisser les lèvres d'une manière étrange, esquissant un sourire narquois, et laissait échapper d'une bouche édentée : « Ne t'avise pas, mon petit, de croire tout ce qu'on en raconte. » Ce à quoi rétorqué-je qu'on ne me racontait rien. « Quand bien même ! », concluait-elle, avant de retourner à ses travaux de broderie. C'est là peut-être un trait familial, cette manière de trafiquer avec la vérité, d'en taire ou de n'en délivrer qu'une partie, voire de combler les vides avec l'imagination, disposition peu favorable, il faut l'admettre, à la pratique du métier d'historien, lequel exige d'établir autant qu'il est possible les faits sur la base de documents dont la fiabilité est examinée avec rigueur. Rédigeant ce mémoire, je me demande

même s'il ne s'agit pas là d'une forme d'atavisme chez les gens de ce pays – ce que la suite de cette étude suggère comme on le verra. Je n'ai vécu pour ma part qu'une douzaine d'années à Moldanau, dans la vieille maison familiale à l'orée de la forêt, sise au-dessus d'un grand pré que broutait sans relâche une éternelle assemblée de brebis. Mes parents, qui travaillaient à Devenesty, s'étaient mis en tête qu'il valait mieux pour un gamin grandir à la campagne qu'à la ville, et m'avaient confié à ma tante Hilda et à mon oncle, si bien que j'y passais la majeure partie de mon temps, alternant entre l'école et le travail auprès des bêtes, faisant parfois mes devoirs tout en veillant sur le troupeau, ne descendant à la capitale retrouver mes parents que pour de brefs séjours. Ce fut là une enfance absolument délicieuse, propre à fortifier et le corps et l'esprit, et bien qu'ayant atteint un âge fort avancé, j'éprouve encore à l'égard de ces années une vive reconnaissance.

Après quoi, comme engourdi désormais par ce récit de l'enfance d'un autre, le professeur se laissa gagner par le sommeil, tout en s'efforçant de rêver sa propre enfance, laquelle évoquait d'autres paysages, d'autres gens, d'autres silences aussi.

II. Le Train vers l'Est

À Devenesty donc, il changea de train, et, ce faisant, changea de monde, car, quoiqu'on en dise, il n'existe pas un seul monde, mais une pluralité de mondes, une affolante pluralité de mondes à bien y penser – les philosophes ont toujours pêché par défaut de géographie en considérant que le monde qu'ils prétendaient connaître était le seul digne de ce nom, n'évoquant les autres mondes qu'en passant, dans les marges ou les notes en bas de page. Ils se persuadent que ce fauteuil en cuir dans lequel ils ont obtenu le droit de s'asseoir aux Universités constitue le poste d'observation idéal pour penser ce qu'ils appellent le monde, alors qu'il n'est en réalité que le siège d'un imaginaire atrophié par l'ignorance, l'arrogance et la fatuité.

En découvrant l'improbable engin languissant sur un quai subalterne de la gare de Devenesty, le professeur s'arrêta net : un bref instant d'hésitation seulement durant lequel il se vit faire demi-tour. Mais il était trop tard. Acrobatiquement juchée sur le marchepied, une femme arborant une casquette bleu marine lui fit signe de monter. Le conducteur se pencha par la fenêtre de la locomotive, cria quelques mots suivis d'un coup de sifflet, et l'engin s'ébranla dans un boucan de ferraille et de crissements suraigus. Le professeur, toujours debout entre les deux wagons, s'avisa qu'il était le seul passager à

grimper à bord. Il fit le tour des compartiments du premier wagon : personne. Même constat pour le second wagon, excepté la contrôleuse, qui déballait d'un cabas en osier tout un attirail de cuisine. Elle lui sourit : « Si vous désirez un café, n'hésitez pas à passer me voir. Le voyage sera long », dit-elle en disposant sur une tablette rétractable un petit réchaud et une cafetière en aluminium. Il bafouilla un remerciement, et demanda : « Puis-je m'attendre à croiser d'autres passagers d'ici Moldanau ? » « Bien sûr qu'il y en aura, répondit-elle, pas tout de suite, mais une fois au Pas de l'Ours, à deux heures d'ici, nous nous sentirons un peu moins seuls. »

Il n'avait jamais vu des wagons en pareil état : quelques vitres brisées, des trous assez grands pour qu'on puisse y passer le poing, le tissu déchiré des fauteuils, des plaques suspectes détachées du plafond, des portes autrefois automatiques ne s'ouvrant qu'avec peine après qu'on se fut acharné quelques minutes sur la poignée. Il n'osa pas faire remarquer l'infâme vétusté des compartiments à la contrôleuse, car, après tout, elle devait être mieux placée que quiconque pour le savoir, mais elle lut dans ses pensées qu'elle commenta d'un sourire entendu : « Ça doit vous changer de chez vous j'imagine. Pour nous autres, ce délabrement, ma foi, c'est un moindre mal : du moment qu'il roule n'est-ce pas. Les gosses lui jettent des cailloux au passage, les animaux traversent la voie sans crier gare obligeant la locomotive à freiner en urgence, et à la saison des pluies, les glissements de terrain ne sont pas rares. Nous manquons d'argent pour réparer, il n'y a pas assez de voyageurs pour rentabiliser la compagnie, mais les habitants de Moldanau nous soutiennent et nous aident, on fait comme on dit avec les moyens du bord, reste ce train, on en profite tant qu'il existe, mais je vous laisse un instant, c'est l'heure de mon annonce ! »

Il prit place dans un des trois wagons, délaissant les compartiments, préférant les rangées de fauteuils, d'un confort suspect, et choisit ceux du milieu, avec vis-à-vis, de manière à

pouvoir allonger ses jambes et disposer d'une petite tablette au cas où lui prendrait l'envie d'écrire.

Cher voyageur, au singulier devrais-je dire, Isidora, à votre service, je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue sur les lignes de la compagnie de la Moldane ! Quel qu'en soit le motif, vous avez choisi d'emprunter notre train et nous vous en remercions du fond du cœur. La locomotive, qui, malgré son âge ô combien vénérable, est encore capable de tirer les trois wagons dans lesquels vous avez pris place, est conduite aujourd'hui, comme chaque jour, par mon cher cousin Cloanthe, un homme doté d'une expérience incomparable, pilote émérite et polyvalent, autrefois marin, d'eau douce aussi bien que salée, pilote automobile à ses heures, qui sait mener des bœufs à la charrue, et garde fière allure juché sur un cheval. Autant dire qu'on peut lui confier sans crainte les rênes de nos destinées. Préparez toutefois dès à présent votre titre de transport sur lequel, en ma qualité de contrôleuse, je ne manquerai pas de jeter un œil tout à l'heure. S'il vous prend l'envie de piquer un petit somme, laissez le billet sur la tablette en face de votre fauteuil ou sur vos genoux. J'essaierai de ne pas troubler votre repos. Ce train parti à l'instant de Devenesty, desservira quelques bourgades de taille variable et néanmoins modeste, parmi lesquelles Ferizaj, ou encore Pogacar où nous ferons une pause un peu plus longue, de manière à ce que ceux qui le souhaitent puissent se restaurer au café de la gare. Puis nous entamerons la longue et tortueuse montée vers la haute vallée de la Moldane et le lac somptueux d'Omisiuna dont je ne me lasse pas bien qu'officiant dans ces étroits couloirs depuis plus d'une décennie. À Moldanau, terminus de cette ligne, nulle correspondance n'est possible, à moins de faire demi-tour, ce qui serait dommage après tout, un si long voyage pour rien ! Après quoi, vous n'irez pas plus loin, en train je veux dire, ou alors il faudra aller à pied ou à cheval à travers les montagnes, et bonne chance avec ça, l'hiver ne

va plus tarder maintenant, et l'ascension pourrait s'avérer périlleuse. Pour aujourd'hui, nous jouirons d'une douce journée de fin d'automne, les températures ne s'aventureront guère au-dessus de 13 °C dans l'après-midi, légèrement affectée d'une brise de sud-est, qui tournera dans la soirée plein est, annonçant la dégradation prévue pour les jours à venir, l'avant-garde d'une première offensive hivernale ou peu s'en faut. À Moldanau, il fera alors un peu plus frais, surtout au petit matin, et en montagne, il y a des chances pour que les nuages actuellement nichés de l'autre côté des cols passent les crêtes et les sommets et déferlent sur les pentes de nos forêts : de la neige est donc possible sur les hauteurs dès la fin de la semaine. Quoi de plus normal, me direz-vous, en cette saison ! Je vous remercie de votre confiance et vous souhaite au nom de la compagnie le plus plaisant des voyages !

Et le train, de plus en plus lentement, s'enfonçait bravement dans l'arrière-pays collineux, berçant son unique passager d'un concerto d'avant-garde pour orchestre branlant où l'ensemble des cordes tentait d'imposer un continuo d'allure suspecte à une tribu sauvage et dépareillée de cuivres stridents lesquels, secondés par d'agaçantes percussions aux interventions savamment inopportunes, semblaient n'avoir d'autre objectif que d'interrompre, briser, et pour tout dire, tailler en pièces la partition et l'appareil auditif des spectateurs. Malgré ces brutales secousses qui se propageaient du crâne aux épaules, nouant jusqu'aux estomacs, ces stridulations soudaines, ces sinistres sifflements et raclements lugubres qu'on aurait dit surgis des forges de l'enfer, l'engin progressait tout de même, miraculeusement, empruntant des voies à l'entretien douteux le long desquelles s'amassaient des tas de boulons rouillés laissés là sans doute des années auparavant en vue d'une improbable réparation future, puis il dépassait sans prendre le temps de leur accorder le moindre hommage, pas même un coup de sifflet ironique, d'inattendues petites gares posées çà et là comme au hasard,

témoignages d'un temps où le chemin de fer valait mieux que la route, dédaignant villages et hameaux, ne freinant qu'à l'orée des bourgs les plus imposants, s'y arrêtant parfois durant quelques minutes, comme à regret, parce qu'on allait alors devoir repartir, et c'était toute une affaire, d'ébranler cette carlingue. Le professeur s'attendait à ce que cette fois-ci l'engin reste à quai. « Nous n'irons pas plus loin », se disait-il, l'espérant à vrai dire autant qu'il le craignait, et déjà se penchait sur l'horizon l'ombre massive et menaçante des montagnes : devrons-nous réellement vraiment aller jusque-là ? Le pourra-t-on seulement ?

À l'entrée du wagon, la compagnie avait mis à disposition des voyageurs quelques journaux, magazines et brochures, dont une consacrée à l'histoire des voies de chemin de fer locales. Dans le vague espoir de trouver des réponses rassurantes à ses questions inquiètes, il en parcourut les premières pages :

> *Le projet d'établir ici une voie ferroviaire ne suscita d'abord que peu d'enthousiasme, comme en témoigne ce « Mémoire sur les avantages et les inconvénients de l'établissement d'un chemin de fer entre les plaines de Devenesty et la haute-vallée de la Moldane » (Journal du génie Civil des Sciences et des Arts, Tome III, 1829, p. 282-292), rédigé par un certain A. Hostein, professeur en géométrie mécanique à l'institut polytechnique de Devenesty.*
> « L'ingénieur Rosenbauer, dont l'expertise en la matière ne saurait être mise en doute tant il a fait par ailleurs ses preuves sur des entreprises comparables notamment dans les Alpes et les Apennins, a conçu un projet de voie ferroviaire reliant la contrée entre la campagne à l'est de Devenesty, les hauteurs du col d'Opomenuti et le lac d'Omisuina. Sans rappeler ce projet d'une manière circonstanciée, il tombe de soi-même sous les yeux que les berges abruptes du méandre où la voie doit se glisser, la longueur immense du chemin et la quantité de ruisseaux et rivières qui nécessiteraient des ponts, la hauteur considérable des montagnes qu'il y aurait à traverser,

et enfin le fameux mur du diable près de la Moldane au-dessus du hameau de Comboritum, présentent trop d'obstacles pour qu'on puisse accorder à ce projet une préférence sur les autres. Il découle de ce qui précède que l'exécution d'une voie de chemin de fer présenterait des difficultés infinies. De plus, dans un ouvrage qui, comme cette communication ferroviaire, promet sous tant de rapports des avantages si essentiels, il faut également peser soigneusement les coûts, et considérer également ceux afférents à son entretien futur, si tant est qu'il soit réalisable un jour : on songe au nombre de gares nécessaires pour assurer la fluidité du trafic, et au dégagement des voies en hiver, quand le gel et la neige sont de la partie, ce qui est assez fréquent dans la région, sans parler de l'instabilité des abords, propices aux glissements de terrain. Nous avons déjà démontré qu'une nouvelle route serait avantageuse en tant qu'elle procurerait un moyen de transport et plus économique et plus prompt. »
Malgré ces réserves, ledit ingénieur Rosenbauer ne renonça pas à son projet, lequel vit finalement le jour, se jouant de manière pour ainsi dire miraculeuse de la déclivité ahurissante de la pente qu'il fallait gravir pour atteindre le lac, à force de tunnels et de détours, sans parler de la sueur des hommes embarqués dans ce chantier pharaonique.

Si seulement, songea le lecteur, l'ingénieur Rosenbauer avait été ramené à la raison, cette voie de chemin de fer n'existerait pas et lui, le professeur, n'aurait pas eu le loisir de s'embarquer dans cet épouvantable tortillard. Renonçant à pousser plus avant sa lecture, il finit par s'endormir pour de bon, bien qu'on eût à peine dépassé le milieu de matinée, et comme il était toujours seul dans son petit carré, fut en mesure de s'étaler tout à son aise, abandonnant bientôt le monde environnant pour d'autres mondes, plus intimes et moins terrifiants.

Ce qu'il ne pouvait qu'entrevoir, alors qu'à ce point de sa rêverie ses deux yeux bruns langoureux étaient plongés dans quelque merveille de paysage miniature niché au creux des cuisses d'une de ses étudiantes dont il avait évidemment

oublié le prénom, Sylvia, ou Scylla, ou bien il confondait avec la serveuse du café de la gare de Moldanau qu'il n'avait pas encore, à ce stade de notre récit, rencontrée : l'inexorable défilé des géographies locales, lesquelles, transfigurées en quelque sorte par la perspective ferroviaire, apparaissaient aux voyageurs comme de pittoresques tableaux, vaguement familiers, une succession de paysages donc, que les rudesses du climat récent et l'arraisonnement des terres par l'insatiable industrie avaient rendu méconnaissables pour ceux-là même qui les avaient composés autrefois, prairies asséchées, lacs entourbés, étangs eutrophisés, rivières au débit incertain et forêts malades, infinités céréalières ponctuées de timides collines, arasant la mémoire de ceux qui vivaient encore ici, à peine entraperçus eux aussi par le rêveur entre deux clignements d'œil, quelques gamins effilochés qui fabriquaient un petit barrage de pierrailles pour freiner le cours du ruisseau roucoulant au bas de la voie ferrée, une vieille femme en fichu menant sur un large chemin de terre jaune un âne engourdi dont elle flattait l'encolure à l'aide d'une baguette de noisetier, un grand échalas portant casquette monté sur une bicyclette passablement rouillée ayant mis pied à terre pour laisser passer le train comme on laisse filer l'histoire sans perte ni regret – il est quoiqu'on y fasse toujours trop tard –, une procession de jeunes filles en robes à fleurs virevoltantes attendant apparemment sagement sur le quai d'une autre gare, avec néanmoins ces sourires narquois qui n'en pensaient pas moins – car le voyageur embrassant le monde avec cette arrogance métaphysique depuis son wagon traversant l'espace et le temps oublie qu'il est vu lui aussi, réduit en vérité à l'état de vignette furtive et, littéralement, passagère –, et grimpant, alertes, le marchepied, s'éparpillant bientôt dans les wagons au gré des amitiés, des confidences et des jalousies, et du désir surtout, tout cela, non, il n'en vit pas grand-chose, des couleurs indistinctes, des ombres menaçantes, et, bercé par les soubresauts irréguliers du train pour Moldanau, trop embarqué dans ses propres rêves pour éprouver même la douleur quand sa joue heurtait, dix fois, vingt fois, la vitre

sale, Issue de secours, Issue de secours, s'il avait été plus malin, l'inscription lui aurait mis la puce à l'oreille, et c'est ainsi qu'il ne vit pas non plus en gare de Ferizaj, le genre de gare incongrue, qui dessert on ne sait quoi, alors qu'aucun village, ni même aucune chaumière isolée n'est visible à des lieux à la ronde, monter ce petit personnage barbu tirant avec peine deux valises à roulettes bondées, une à chaque main, il ne vit pas donc celui que nous appellerons bientôt le colporteur, car il faudra bien le tirer de l'anonymat auquel tous ces figurants sont condamnés, et nommons-le donc colporteur, afin que le lecteur ne perde pas tout à fait pied, accompagnons-le jusqu'à la porte du wagon à l'intérieur duquel il jette un œil, c'est ici, semble-t-il penser, et, avec un sourire de contentement, comme s'il savait déjà bien des choses que moi, l'auteur, j'ignore encore, et d'autres choses que j'ignorerai à tout jamais, pose ses lourds bagages sur la banquette et prend place devant le professeur, attendant patiemment que celui-ci émerge de ses rêves affriolants.

Ce dernier, s'éveillant tout ébahi, prit acte de l'arrivée de nouveaux passagers, marmonnant un bonjour pâteux, et jetant un bref regard à travers la vitre embuée, considéra, non sans une pointe d'inquiétude, les obstacles qui se dressaient désormais : en effet, la voie de chemin de fer, qui serpentait jusqu'alors entre d'inoffensives collines, se cabrait comme le relief s'accentuait, des ravins et des falaises alternaient maintenant de chaque côté du train, lequel s'en échappait régulièrement pour trouver refuge provisoirement dans de brefs tunnels, de plus en plus nombreux, ou bien il s'aventurait dans des gorges abruptes, entre deux murs d'une pierre noire et probablement mortelle, l'endroit rêvé pour une embuscade, songea-t-il bizarrement. Quelques gares de village ponctuaient la montée vers ledit Pas de l'Ours, mais le train ne s'attarda guère et ne prit aucun passager. Puis commença l'ascension proprement dite, à flanc de montagne, comme au ralenti, angoissante à souhait. Il fut pris du désir d'écrire :

Ma Chère. J'arriverai donc à la fin de l'automne, si tant est que nous parvenions à gravir ce morceau de montagne qui se présente à nous. J'ignorais que les trains pouvaient franchir des obstacles de ce genre, savoir qui, pour être honnête, ne me manquait guère – j'aurais préféré en prendre connaissance dans un livre plutôt que d'en faire l'épreuve in corpore. *Ce soir, si le train n'a pas versé dans le ravin, nous devrions atteindre Moldanau. J'aurai accompli ce voyage dans un état de passivité extrême, et n'en aurai donc guère appris grand-chose, excepté la confirmation de cette anxiété qui m'a finalement toujours accompagnée, de manière plus ou moins latente, mais qui prend le dessus dans ces circonstances incertaines – et me paralyse tout à fait.*

Son stylo tremblait, et pas seulement à cause des embardées du train. Il s'accrochait comme il pouvait aux rebords de la tablette dépliée sur ses cuisses. Son voisin, encore inconnu, dormait, un léger sourire de satisfaction décorant sa généreuse barbe noire qui se soulevait doucement, scandant les épisodes de ses rêveries. Heureux homme. De quoi rêvait-il ? Les autres passagers vaquaient à leurs occupations, paisibles, et si le souci marquait parfois les fronts aux rides prononcées, ça n'avait pas de rapport avec cette ascension scabreuse, non. Le professeur se leva pour satisfaire un besoin pressant, et balancé de droite à gauche au milieu de l'allée, s'efforçant de ne pas bousculer les passagers endormis, entreprit un autre voyage, de son fauteuil à l'extrémité du wagon, un voyage au sein d'un autre voyage si l'on veut, et puisque la terre paraît-il se meut elle aussi, et l'univers tout entier, il y avait à trop y penser de quoi perdre pied.

> *Chers Voyageurs, nous avons entamé l'ascension du col d'Opomenuti, qui culmine à presque mille mètres d'altitude, ce qui n'est pas un mince exploit pour notre vénérable tortillard à moitié centenaire, même si nous avons pris soin de le délester tout à l'heure, à la gare de Ferizaj, d'un de ses wagons. La pente à certains endroits se cabre jusqu'à 70*

millimètres par mètre, et la déclivité tombe rarement en dessous de 10 millimètres, ce qui peut sembler modeste, mais vous êtes bien placés pour ressentir actuellement l'effort accompli par notre locomotive pour avaler ces rampes. Au plus fort de l'ascension, nous ne dépasserons guère l'allure d'une mule au pas. Nous vous prierons de bien vouloir descendre du train si celui-ci venait à s'arrêter afin d'aider le conducteur à pousser l'engin. Ah ah ! Je plaisante évidemment, même s'il arrivait autrefois qu'en hiver il faille parfois dégager la voie enneigée à la pelle ! Ce chantier aura nécessité plusieurs décennies d'une industrie grandiose, fierté du génie civil, pour mener à bien ce projet ferroviaire, creuser moult *tunnels à flanc de montagnes, édifier des viaducs vertigineux et autres nombreux ouvrages d'art, consolider les falaises et les précipices, tout cela, il faut bien le dire, payé d'innombrables pertes humaines. La gloire de quelques-uns, et l'utilité de quelques autres, ayant pour contrepartie la misère des ouvriers et des ouvrières embarqués dans cette aventure funeste. Priez donc, si vous avez un dieu, ou même plusieurs, pour cela, en mémoire de ces forçats des voies de chemin de fer, sans compter qu'une prière pourra nous aider aussi, nous autres pauvres mortels, à venir à bout de notre ascension !*

S'efforçant de demeurer debout en équilibre entre les deux wagons, prêt à bondir hors du train si celui-ci venait à verser dans le ravin, fermant les paupières avec force quand la voie frôlait de vertigineux abrupts, le professeur n'en menait pas large. À une petite dame que le grand âge avait pliée en deux et qui, portant un lourd cabas en bandoulière, passait elle aussi d'un wagon à l'autre, il demanda d'une voix peu assurée : « Elle parle toujours ainsi votre contrôleuse ? » « Isidora ? Ah oui, elle nous amuse bien, elle en invente à chaque voyage ! C'est aussi notre muse, parfois elle récite un poème, parfois même elle chante. Ça fait passer le temps. On oublie un peu les soucis. Bon voyage Monsieur ! »

Le professeur avait de la peine à trouver cela réellement amusant, mais comme les voyageurs ne semblaient guère éprouver de crainte, il s'efforça de puiser dans la sérénité ambiante et, son anxiété vaguement atténuée, il retourna tant bien que mal à son fauteuil.

Chère Martha. Je ne sais plus qui avait parlé naguère d'un sentiment « mythologique », qui surgit quand ce qui nous arrive semble soudain se rapporter à un récit plus ample, un texte qui nous dépasse, et que de nos actes nous ne sommes plus le sujet mais l'objet. Me voilà coincé dans cet engin de malheur mû par un moteur de la plus grande antiquité, livré au bon vouloir et au talent incertain d'un conducteur de train au prénom improbable (Cloanthe, que dis-tu de cela ?), et perclus de fatigue et ratatiné par l'angoisse, je me sens impuissant tout autant qu'on puisse l'être, personnage littéraire (suscitera-t-il le rire ou bien la pitié ?), embarqué dans une aventure que je n'ai pas choisie, le rêve d'un autre – j'allais écrire d'un dieu, ou d'une déesse, à moins que, ce soit là ton rêve à toi, ou ton fantasme. Je ne me souviens plus quelles étaient les trois moires, l'une tisse le fil de la vie, l'autre le déroule et la troisième le coupe : laquelle de ces trois-là es-tu ? Martha. Chère et perfide Martha. Peut-être venait-il de toi, d'ailleurs, ce sentiment mythologique, quand ce fils inattendu te fut donné (d'une certaine manière). Le mythe disais-tu peut-être, à moins que ce ne soit quelqu'un d'autre, naît de la crainte provoquée par l'incertitude, il répond à l'imminence de la catastrophe. Une grande thérapie collective. Cette ascension est interminable. Le train est quasiment à l'arrêt. Je ne respire plus qu'à l'abri des tunnels. Ton très obligé.

> *Chers voyageurs. C'est encore moi ! La fin de notre calvaire est imminente ! Un grand Hourra pour la locomotive, et pour son conducteur ci-devant mon cousin qui, tout bourru qu'il soit, n'en reste pas moins le meilleur maître et serviteur de*

l'engin avec lequel, à force de le bichonner, après tant d'années passées à en dompter le fougueux caractère, il fait corps, thérianthrope à moitié homme à moitié locomotive ! Dans une flopée de minutes, nous atteindrons le port d'Iscaccea d'où part la navette qui dessert les hameaux de la rive sud du lac. Nous nous accorderons à cet endroit une pause bien méritée avant de reprendre notre lent cheminement, mais cette fois ô combien plus paisible, jusqu'à Moldanau dont nous approcherons dans moins de trois heures !

Couvrant la voix d'Isadora, dans un ultime hurlement strident, cris de triomphe et râles de souffrance mêlés, le train se hissa jusqu'au sommet de la dernière rampe : et ce fut un lac immense sous leurs yeux, tel un soulagement. La voie de chemin de fer le longeait, empruntant une mince bande de terre parallèlement à une petite route goudronnée, entre les eaux brillantes et les versants rocheux. Le train s'arrêtait de temps à autre, comme pour reprendre son souffle, bien qu'il n'y eût aucune gare apparemment, juste d'étroits chemins de terre qui serpentaient vers les hauteurs – néanmoins, des autochtones, surgis d'on ne sait où, grimpaient promptement sur le marchepied des wagons. Le lac d'Omisiuna s'étendait à perte de vue, scintillant, prometteur, ponctué de minuscules embarcations de pêcheurs aveuglés par le soleil de midi. Il y eut un hameau, qui s'accrochait en terrasses sur la montagne abrupte, puis un autre, enfin un village digne de ce nom. La route s'élargissait, qu'empruntaient de rares automobiles, quelques enfants firent signe de la main au passage du train, et les voyageurs les saluèrent en retour – pour la plupart, ayant embarqué dans la plaine, il s'agissait de rentrer chez soi, un petit monde à l'écart d'autres mondes, qui commençait précisément à l'orée de ce lac réconfortant.

La compagnie fit une longue pause à cet endroit, certains descendirent qu'on attendait parfois, ou pas, s'engouffraient dans de vétustes automobiles ou bien filaient à pied dans les

rues pentues vers d'autres récits, d'autres péripéties. Le professeur, suivant l'exemple du petit homme à la barbe sombre, se leva, tout courbaturé, pour aller prendre l'air. Attiré par la fraîcheur émanant du lac, il descendit jusqu'à une petite plage de galets bruns et blancs. L'eau devait être glaciale à cette altitude, a fortiori à l'orée de l'hiver et nul n'aurait supporté de s'y baigner. Il s'agenouilla tout de même et plongea une main dans les premières vaguelettes pour éprouver la morsure du froid : sans doute avait-il besoin de se sentir un peu plus vivant qu'il n'était, ou un peu moins mort, c'est là histoire de point de vue. De fait, il ressuscitait, après avoir pensé mourir. Le sandwich dont il déjeuna, acheté le matin même à la gare de Devenesty, le ramena presque entièrement du côté de la vie. Une envie de boire un alcool un peu fort lui traversa le corps et, d'instinct, il se dirigea vers une sorte de jetée située un peu plus loin, où se devinaient quelques bicoques en bois, au pied desquelles une péniche de taille modeste était arrimée. Pas de café ici, mais un embarcadère pour « Le Pantene », bateau de liaison vers les rives du sud. Il lut sur un petit panneau les horaires des départs et des arrivées. Certains passagers du train s'empressaient de rejoindre l'embarcation, des habitants d'autres rivages persistant à vivre dans des bourgades isolées, dédaignées par le train ou les routes. Puis le bateau fit entendre un son de tuba puissant, grave et profond, tel le hurlement d'un monstre marin, et, laissant un large sillage éphémère et scintillant, fit passer quelques humains de l'être au non-être – du point de vue du moins de l'observateur, repu mais assoiffé, qui se trouvait encore sur la berge. Il reprit le chemin de la gare, craignant de rater le départ du train – quoique après tout, l'endroit ne fût pas désagréable, se disait-il, pour une villégiature en tous cas. Au dernier moment, il dégotta une petite gargote qu'il n'avait pas encore remarquée, où lui fut servi hâtivement une bière à emporter, et c'est en trottinant qu'il regagna son wagon.

Comme le train paressait désormais, suivant avec soin les

berges du lac, récupérant de ses efforts, le professeur reprit place dans son fauteuil. Ses muscles ankylosés à force de crispations se détendaient sous l'effet de l'alcool qu'il avait absorbé trop rapidement, entraînant dans leur relâche, enfin, même ses plus obsédantes pensées. Il s'assoupit à nouveau sans y prendre garde, indifférent dès lors au paysage qui se déployait pour d'autres regards que le sien.

Ah, tout ce qu'il allait encore ne pas voir ! Ces pêcheurs debout vacillant sur leurs frêles esquifs bravant calmement l'immensité des eaux ! Ah, les reflets des nuages jalonnant, joueurs, la surface mouvante et bleutée du lac impavide ! Ah, ces délicates petites criques ponctuant la côte, au creux desquelles se prélassaient de fragiles embarcations, ces anses paisibles que surplombaient des ébauches de village à l'accès tortueux ! Et puis on arrivait déjà à l'embouchure de la rivière, on laissait le lac derrière soi, comme un rêve dont on s'éveillait, n'en resterait au mieux que des lambeaux de mémoire, le train s'aventurait sur un pont, puis sur un autre, franchissant des gorges beaucoup moins effrayantes que tout à l'heure. Au gris-bleu des eaux succédait un dégradé de vert caressant un vaste plateau rehaussé ci-et-là de promontoires herbeux à l'horizon desquelles de sombres montagnes se découpaient déjà. La voie de chemin de fer longeait maintenant le cours méandreux de la Moldane, autant dire qu'il allait à bon port, il s'en faudrait d'une heure ou deux jusqu'au terminus.

Ce fut le moment que le professeur choisit, s'il s'agissait bien là d'un choix, pour ouvrir de nouveau un œil, et puis deux, plongeant aussitôt dans une autre paire d'yeux, émergeant d'une forêt de barbe grise épaisse comme la broussaille et de sourcils épais bizarrement relevés à leurs extrémités, qui l'observaient, goguenards. Deux énormes malles de voyage, d'un cuir solide et râpé, occupaient les places à gauche de ce nouveau personnage, côté couloir, personnage auquel, soit dit en passant, le lecteur fera bien de s'habituer, étant donné son irrépressible tendance à prendre

ses aises dans les pages de ce livre et à s'interposer entre les intentions de l'auteur et le cours irrésistible du récit, et, quant aux malles, je crains que leur contenu demeure à jamais inconnu, inutile donc d'espérer que, d'ici la fin de l'ouvrage, elles jouent un rôle quelconque dans l'intrigue. Oubliez-les donc, ou ne les oubliez pas, peu importe. Il faudra de toute façon les traîner au moins jusqu'à Moldanau, voire plus loin, d'une manière ou d'une autre.

Au personnage à l'abondante pilosité, je crois qu'il est temps maintenant de passer le relais.

« Bonjour, dit le colporteur, avez-vous bien dormi ? »

Il fallut au professeur qui s'était abandonné corps et biens dans une de ces rêvasseries agréables dont la vertu première consistait à faire oublier pour un temps l'inconfortable situation dans laquelle il avait été plongé, quelques secondes avant de restaurer ses esprits, coïncider avec la réalité et constater avec dépit que ce cauchemar était indubitablement plus réel que son rêve, qu'il allait donc devoir se coltiner un voyageur alors qu'il avait espéré être seul jusqu'à Moldanau, de mauvaise humeur donc, et pourquoi diable cet inopportun personnage avait-il pris place juste en face de lui, l'avait-il fait exprès ? Et qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire qu'il ait dormi ou non, et la qualité de son sommeil ?

« Oui, dormi, dit-il, un peu je crois, enfin, il me semble que je n'arrête pas de dormir »

Et grimaçant en regardant par la fenêtre aveuglée de soleil :

« Où sommes-nous ?

— Au milieu de nulle part je suppose, répondit le colporteur. Mais probablement en route vers Moldanau. »

Ils passèrent à nouveau sur un pont de faible envergure entre deux rambardes de fer rouillé que le wagon venait presque à frôler. Dans les deux grosses valises de cuir appartenant à son vis-à-vis, posées à même le sol entre deux

fauteuils, se fit entendre l'entrechoc de quelques objets métalliques – on aurait dit que leur propriétaire trimbalait avec lui une cuisine entière.

« Avez-vous senti cela ? Ce grincement sinistre. Ces ralentissements suspects. Quand on voyage dans ce train, on a toujours le sentiment qu'on l'emprunte pour la dernière fois, avant qu'il ne tombe en panne définitivement, on se dit, pourvu qu'il soit encore en état de rouler jusqu'à Moldanau cette fois-ci, pourvu qu'il ne tombe pas littéralement en pièces d'ici-là, on se dit, si par miracle il aboutit à sa destination, la compagnie arrêtera les frais, laissera l'engin rouiller sur un quai de réserve, les wagons serviront d'abri pour ceux qui en cherchent un, de terrain d'aventures pour les gosses. C'est mélancolique pour sûr, mais aussi toujours un peu angoissant. Je me souviens de l'époque avant que l'ancienne compagnie tombe en faillite : le conducteur n'hésitait pas à récupérer du combustible en découpant à la hache les couches en bois des wagons-lits. Vous, qui êtes arrivés jusqu'ici, vous avez ressenti cela sans doute, cette précarité ferroviaire. Une épreuve initiatique en quelque sorte : allons-nous dérailler, ou pas ? »

L'idée qu'il avait d'ores et déjà déraillé en acceptant de monter dans ce train traversa vivement l'esprit du professeur qui garda toutefois cette pensée par-devers lui.

« Mais rassurez-vous, j'ai bon espoir que nous parvenions cette fois-ci à bon port.

— Le plus dur est derrière nous, n'est-ce pas ? À moins que ?

— Je plaisantais. Nous y serons dans moins de deux heures maintenant, fit-il en regardant sa montre. Laissez-moi vous raconter une histoire. C'était durant cette période étrange, l'Empire s'était effondré subitement, et, alors que ses ruines fumaient encore, des hordes d'entrepreneurs, il en surgissait de partout, et surtout de chez vous, de l'Ouest, déferlèrent sur le pays, poussant même jusque dans les vallées reculées,

jusqu'à Moldanau. Nos vieux pays dédaignés devenaient soudain le nouvel Eldorado. Hérauts des temps modernes, ces investisseurs se répandaient sur tout le territoire, saoulant les habitants de belles paroles et de promesses, nous invitant à rejoindre, avions-nous le choix d'ailleurs ?, « l'économie de marché » : une nouvelle propagande succédait aux précédentes, et nous écoutions d'une oreille distraite avec circonspection, comme de bons paysans qui ne croient que ce qu'ils voient, et n'attendent pas grand-chose de ceux qui parlent trop et n'ont encore rien montré.

— Oui. Et ça n'a guère changé là d'où je viens. Parler beaucoup. Parler trop.

— Puis-je ? fit le colporteur en roulant une cigarette de tabac brun qu'il alluma avec son briquet sans attendre l'autorisation. Je suis moi-même vous l'aurez peut-être deviné, une sorte de commerçant, un commerçant sans boutique, un itinérant, un homme qui fait des affaires, à ma mesure, modeste, mais laissons cela. Je prenais donc à cette époque incertaine le train presque chaque semaine jusqu'à Moldanau, après avoir commercé plus bas dans les plaines. Je rentrais chez moi.

— Vous habitez à Moldanau ?

— Oui, et depuis bien longtemps même si je n'en suis pas originaire. Nous étions partis comme aujourd'hui de Devenesty et le train allait à son allure habituelle, lentement, et fit sa pause rituelle à Ferizaj, où nous sommes passés ce matin, avant d'aborder les premières pentes du Pas de l'Ours. La garde-barrière, plutôt que de se contenter de nous saluer et de siffler le signal du départ, fit mine au conducteur de descendre au plus vite, elle avait quelque chose d'important à lui dire, et les deux agents ferroviaires se réfugièrent un moment à l'intérieur de la gare. Après quoi, le conducteur, un vieux bougre pour qui l'âge de la retraite n'allait pas tarder, regagna sa cabine de pilotage, en ressortit avec un sac de voyage, et, traversant les wagons, lança à la cantonade :

« Terminus, tout le monde descend. » Chacun de regarder son voisin d'un air étonné, élaborant quelques hypothèses : « La locomotive en panne ? Un glissement de terrain au Pas de l'Ours ? », et, pourquoi pas, « Un coup d'État ? Une nouvelle guerre ? »

Le colporteur, qui aimait faire durer le suspense, entreprit de fouiller dans son sachet de tabac de quoi rouler une nouvelle cigarette qu'il tendit au professeur. Ce dernier la refusa sans trop savoir pourquoi – histoire peut-être de ne pas relâcher dès maintenant sa vigilance, de résister encore un peu à l'attraction du récit.

« Que nenni ! Il s'est avéré, avons-nous appris en interrogeant la garde-barrière tandis que le conducteur filait déjà, d'un pas étrangement paisible, vers une nouvelle vie, son baluchon à l'épaule, que la Compagnie Ferroviaire du Levant venait de faire faillite, les détails étaient encore mal connus, on supputait que le directeur, criblé de dettes, s'était enfui avec ce qui restait dans la caisse, bref : le personnel ne serait plus payé de toute façon, le train resterait à quai faute de combustible, et quant à nous, pauvres voyageurs laissés en plan, il nous fallait trouver un autre moyen pour rejoindre nos destinations.

— Voilà qui achève de me rassurer !, s'exclama le professeur.

— Cet épisode, littéralement, marquait la fin de la très brève période où le libre marché s'enticha de notre pays reculé. La Compagnie Ferroviaire du Levant, née sur les décombres de la Compagnie Impériale des Chemins de Fer, laquelle avait géré tant bien que mal des dizaines et des dizaines de voies sur un vaste territoire, était une sorte de lubie jaillie de l'esprit délirant d'un entrepreneur de l'Ouest qui s'était imaginé faire fortune en exploitant je ne sais quel minerai qu'il supposait enfoui dans le sous-sol de nos montagnes, et que le train aurait servi à transporter jusqu'à la plaine, l'expérience n'avait duré qu'à peine trois années, et

s'était achevée ce jour-là dans cette petite gare perdue.

— Fascinant. Et d'où vient que le train circule encore aujourd'hui ?

— Par la grâce d'Isidora et son fameux cousin, soutenus par une bonne partie des habitants de là-haut. Ce pourquoi, quand les gens d'ici évoquent la compagnie de la Moldane, ils parlent de notre Compagnie, notre train. Les villageois se chargent eux-mêmes de l'entretien des voies, ne rechignent pas à nettoyer les wagons et ceux qui en ont le goût font un peu de mécanique si besoin est. Mais assez pour le train ! Parlons un peu de vous. Je ne voudrais pas me montrer indiscret, mais on ne croise pas souvent d'étrangers dans les parages. Et vous ne me faites pas l'effet d'être un de ces rêveurs qui s'aventurèrent ici autrefois espérant faire fortune, mais en revinrent Gros Jean comme devant.

— En effet, je ne suis pas ici pour faire fortune. Je suis professeur. À l'université.

— Et que professez-vous exactement ?

— L'épistémologie, ou, disons, si l'on veut finasser, la philosophie du langage.

— Ah . Vous pouvez finasser tant que vous voudrez, ça ne me dira pas grand-chose de plus. Et ça consiste en quoi ?

— J'étudie les paroles, les actes de langage pour employer mon jargon, ce qui se passe quand on dit quelque chose, quand nous disons ce qui est, ce qui sera, ce qui pourrait être et ce qui fut, quand nous prétendons dire le vrai, mais que nous disons le faux, quand on s'abuse soi-même ou qu'on abuse l'autre, sciemment ou pas, ce qui distingue les discours scientifiques des récits de fiction, la sincérité et l'insincérité, les promesses et les excuses, le vrai et le faux. Des choses comme ça.

— Mazette ! Quelle belle science compliquée ! Toutefois, elle me parle, c'est un peu mon affaire ça, ce qui se raconte, le

faux particulièrement. Vous cherchez la vérité ?

— Non, je laisse cela à d'autres. Je cherche à établir dans quelle mesure on peut fonder la prétention des diseurs de vérité. C'est-à-dire, ce que nous faisons en réalité quand nous pensons dire la vérité.

— Qui donc nous ?

— Vous et moi par exemple, en ce moment même. Si tant est, bien évidemment, que nous éprouvions le désir sincère de dire la vérité.

— C'est intéressant, fit le colporteur en caressant sa barbe et en écrasant le mégot de sa cigarette dans le petit cendrier calé dans l'accoudoir. Cette discipline rendrait-elle plus sage ?

— J'en doute. La plupart du temps, elle me plonge plutôt dans une grande perplexité. La sagesse viendra peut-être, de surcroît, avec l'âge, qui sait ?

— On peut l'espérer en effet. La vérité donc. Pour des gens comme moi, qui ont vécu trop longtemps sous le joug de l'Empire, la vérité n'aura jamais été que le privilège d'un seul, le leader en exercice, l'autoproclamé guide de la nation. Qui dispose à sa guise de la police et de l'armée possède la vérité, et seul il est habilité à la délivrer. C'est ainsi qu'on était amené à penser – autant vous dire que la vérité, ça n'était guère notre problème. On l'abandonnait volontiers à qui la décrétait. Notre affaire c'était surtout de manger à notre faim et de ne pas être soumis à la question. C'eût été bien trop dangereux d'aller s'embourber dans ce genre de problème. Donc on apprenait à mentir. Pour survivre. À dissimuler, à taire, à faire semblant.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Vous n'auriez pas fait long feu avec votre épistémologie, elle vous aurait mené directement en prison.

— C'est bien la première fois que j'entends dire de ma

profession qu'elle puisse être à ce point subversive ! (et il prit mentalement note de rapporter cette anecdote à Martha : l'imaginer lui dans la peau d'un dissident politique, voilà qui la ferait rire aux larmes) Et vous ? Que faites-vous donc en ce bas monde excepté mentir ?

— Moi ? J'achète et je revends. Des choses et d'autres. Pas beaucoup d'avenir dans ce métier vous voyez pour les diseurs de vérité. Mais dites-moi, qu'est-ce qui vous amène par ici à l'orée de la saison froide ?

— Une disparition.

— Et qu'avez-vous perdu ?

— Un fils. Un fils adoptif. Pas le mien, cela dit. Celui d'une amie. »

Il lui donna, en soupirant, un nouveau récit de l'affaire : il lui faudrait répéter encore, raconter à nouveau, et plus il reprenait cette histoire, plus l'imprégnait la lassitude, et plus il s'éloignait géographiquement, mais aussi physiquement et mentalement, de sa source, moins elle lui semblait crédible et plus elle prenait l'allure d'une fable.

« Je sens bien au ton de votre voix que vous avez déjà raconté cette histoire à plusieurs reprises. Lui avez-vous promis de retrouver son fils ?

— Son fils adoptif. Non. Je ne suis pas si imprudent. Je lui ai promis de faire mon possible pour le retrouver, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. »

Le colporteur fronça les sourcils et tira une longue bouffée de sa cigarette.

« Quelque chose vous chiffonne, fit remarquer le professeur.

— Oui. C'est étrange finalement ces promesses que l'on fait. Dire quelque chose au sujet de ce qui n'est pas encore ou ne sera peut-être jamais. Par exemple, retrouver son fils. Faire

tous les efforts possibles pour le retrouver. S'il s'avère, par malheur, je ne vous le souhaite pas, mais qui sait, que vous ne le retrouviez pas, ou que vous renonciez avant d'avoir accompli tout votre possible, comme vous dites, alors, c'est un peu comme si vous aviez menti. Rétrospectivement je veux dire, cette promesse serait comme un mensonge. Si je souhaite vendre une montre à un client hésitant, je prends ici un exemple qui m'est familier, il ne me suffit pas de lui dire qu'elle donne l'heure exacte, ce qui serait la vérité à l'instant où je l'affirme, il pourrait même le vérifier de visu, mais si j'ajoute implicitement qu'elle donnera l'heure exacte dans le futur, ce qu'on est aussi en droit d'attendre d'une montre, je lui fais une promesse qui pourrait bien s'avérer être un mensonge, car, après tout, qu'est-ce qui m'assure que dans un mois, ou dans quelques années, la machinerie ne se déréglera pas, aussi improbable que ça puisse paraître au moment où j'en fais la promesse ?

— Ma foi, mon ami, vous voilà devenu philosophe, arpentant les subtilités labyrinthiques de la langue ! Et vous n'avez pas tort concernant la promesse. Quels qu'aient été les mots exacts de ma réponse, à partir du moment où j'ai répondu favorablement à sa demande, j'ai tiré des plans sur la comète comme on dit. Mais je crois que nous savions tous deux, elle et moi, sans l'avoir jamais avoué, que la valeur de mon engagement se heurtait non seulement à mes dispositions propres, ma ténacité, mon courage et mes compétences d'enquêteur, mais aussi à l'incertitude des temps à venir, au hasard, et à la chance. Toute promesse porte en elle la possibilité de l'échec. Si l'on pousse ce raisonnement à bout, il est possible que je meure quelques instants après avoir fait ma promesse : cela n'est pas mentir évidemment, et cela ne signifie pas que le contenu de ma promesse soit faux. Vous auriez pu m'affirmer le plus sincèrement du monde que ce train arriverait sans encombre à Moldanau, mais supposons qu'un évènement imprévisible se produise, un glissement de terrain, un déraillement, et voilà votre affirmation mise en

défaut.

— Vous avez raison. Je vous ai dit que nous arriverions à bon port dans moins de deux heures. C'était bien présomptueux de ma part !

— Tout commerce, celui des montres qui donnent l'heure comme celui des histoires qu'on raconte, peut se lire comme une promesse, et toute promesse porte en elle le risque d'être déçue.

— Savez-vous, je vais de village en village et de ferme en ferme, parlant à bien des gens. Je leur vends ce dont ils ont besoin, et s'ils n'en ont pas besoin, je m'efforce de les convaincre du contraire. Je leur mens parfois un petit peu. Ça fait partie du métier et, puisqu'aussi bien le vendeur que l'acheteur sont censés connaître les règles de ce jeu, je ne me torture guère pour ces libertés prises avec la morale. Mais je pratique aussi une autre sorte de commerce, parce que je leur rapporte en même temps des histoires, dont ils sont souvent friands, je satisfais leur curiosité, je les divertis quand ils s'ennuient, je diffuse de bonnes et de mauvaises nouvelles, les naissances et les décès, les apparitions et les disparitions, ce qui se passe en bas dans les plaines, les dernières lubies des princes, et, autrefois, quand la police secrète s'agitait plus que d'habitude, il m'arrivait d'inciter le dissident à la prudence, le rebelle à faire profil bas, et tous les éventuels suspects à se cacher pour un temps dans le maquis. Bref, j'avais aussi ce rôle, et je l'ai toujours en un sens, d'être un pourvoyeur d'histoires, donnant du grain à moudre à celles et ceux qui aiment à raconter à leur tour, confiant mes récits à tous ces petits mondes de paroles sur lesquels après tout repose notre communauté. Certes, là aussi, la vérité n'est guère de mise : l'histoire que je rapporte ici peut fort bien avoir été un mensonge là où je l'ai entendue la première fois, la mémoire me joue parfois des tours, ou bien, fatigué d'un long voyage, je m'abandonne sans y penser à quelques fantaisies, j'exagère ou j'édulcore, je minimise ou passe sous silence, certains

détails m'échappent, je complète et j'extrapole, je fais des entorses à la vérité, et, il faut bien tenir compte des circonstances : je ne dirais peut-être pas la même chose à cette femme rongée d'inquiétude qu'à son fils qui n'a peur de rien. Voilà, pour résumer, dans notre pays enclavé, les histoires circulent et ce, plus vite qu'on l'imagine. Si votre fiston, ou le fiston de votre dame, est passé naguère par ici, même si c'était il y a dix ans, j'en entendrai certainement parler un jour ou l'autre. »

> *Chers voyageurs ! J'espère que vous avez pris plaisir à voyager dans notre train ! Vous apercevez d'ores et déjà le cirque montagneux qui surplombe et couronne comme diraient les poètes la charmante cité de Moldanau dont nous aborderons les premiers faubourgs dans une quinzaine de minutes. Le ciel s'ennuage depuis que nous avons laissé derrière nous le lac et ses collines rocailleuses, signe avant-coureur d'un changement de temps à venir. Une petite brise s'est levée caressant les pentes jusqu'à nous autres, pauvres mortels, rafraîchissant les températures, lesquelles devraient s'abaisser la nuit prochaine jusqu'à atteindre le niveau du gel au petit matin. N'oubliez pas de vous couvrir en sortant du train, enveloppez vos épaules d'une écharpe ou d'un foulard épais, il serait dommage d'attraper un coup de froid ! Le prochain voyage pour Devenesty n'aura lieu que dimanche c'est-à-dire dans trois jours, mais il est prévu après-demain un aller et retour pour Iscaccea. Demain, c'est relâche, et ce soir, c'est la fête ! Rendez-vous à la taverne du bout du monde les amis ! Et à bientôt sur la ligne, unique dans tous les sens du terme, de notre compagnie !*

« Je suis donc coincé à Moldanau jusqu'à dimanche, soupira le professeur.

— Ah ! Isidora et le temps qu'il fait ! Saviez-vous qu'elle présentait autrefois à la Radio Nationale les bulletins météorologiques ? Elle vit à Moldanau, mais quand elle

dispose de quelques heures libres entre l'arrivée et le départ du train à Devenesty, il paraît qu'elle se rend à l'ancienne Maison des Télécommunications pour y faire Dieu sait quoi. Peut-être erre-t-elle sans but dans les studios abandonnés, peut-être présente-t-elle encore le bulletin météo pour un public imaginaire, et ma foi, elle paraît savoir encore bien des choses à ce sujet, le temps qu'il fait partout, au nord, à l'ouest, au sud, à l'est, et même au-dessus de nos têtes. Si vous traînez un de ces soirs à la taverne, vous la croiserez probablement avec une petite bande de noctambules et joyeux lurons. Joignant l'utile à l'agréable, vous en apprendrez certainement un peu plus sur l'affaire qui vous occupe.

— Peut-être, fit le professeur, mais je dois d'abord trouver un endroit où dormir.

— Demandez donc au café de la gare, on vous renseignera. Je ne pourrai vous accompagner, car j'ai une affaire urgente. Je vous promets, pour autant que cela ait un sens, n'est-ce pas, de mener l'enquête dès ce soir, et vous transmettrai un message quand j'en aurai appris davantage. Nous nous reverrons mon cher ! Bon séjour ici ! »

Le professeur lui rendit son salut, avec sincérité, la discussion lui ayant diverti l'esprit, apaisant en partie l'inquiétude qui ne l'avait guère laissé en paix jusqu'alors. Tandis que son compagnon rassemblait ses bagages et se levait, sa silhouette massive s'évanouissant déjà à l'extrémité du wagon, il s'abandonna à la contemplation du paysage qui défilait doucement le long des rails. La fin du jour approchait déjà, et les couleurs du monde au-dehors passaient maintenant au vert le plus sombre, constellé de quelques fulgurances rouges et orangées de fin d'automne. Quelques visions champêtres, enfants, pantalons relevés jusqu'aux genoux, pêchant les écrevisses au bord du ruisseau, paysan levant son bâton pour rameuter ses bêtes, et son chien noir et blanc courant à fond de train tout autour du troupeau, patchwork harmonieux de sous-bois humide, de prairies

verdoyantes, et d'étangs cernés de roseaux, et soudain, entre les bouleaux à l'écorce brillante, deux silhouettes évoluant avec grâce, deux jeunes femmes voilées d'une étoffe bleu ciel, de la même teinte que leur longue robe flottant tout autour d'elles, semblant léviter plutôt que marcher sur le sol spongieux.

Le professeur n'en crut pas ses yeux, mais déjà le train filait, et le tableau irréel s'effaça dans le lointain. La fatigue sans doute. Ces deux journées d'un voyage qui touchait, espérait-il, à sa fin. Il lui restait quelques minutes qu'il décida de consacrer à écrire une lettre.

Très chère Martha. Arrivée imminente à Moldanau. Encore une lettre que je n'achèverai pas, et que je ne t'enverrai pas. J'ai rencontré dans le train un colporteur. Métier que je croyais disparu depuis des siècles. Mais ici, le temps s'est arrêté. Alors, pourquoi pas un colporteur ? Je ne sais pas ce qu'il colporte au juste. Il m'a plutôt fait l'effet d'une sorte de poète ou de philosophe à sa manière, et, de fait, nous avons philosophé pendant un bon moment. Je te passe les détails, mais c'était assez troublant comme si bien des questions que je n'avais abordées que de manière théorique, prenaient soudain corps, venaient à me toucher personnellement. Et puis, à l'instant, une idée terrible m'a traversé l'esprit. Qu'une telle idée ait pu me séduire, ne serait-ce que momentanément, en dit long je crois sur la confusion dans laquelle je suis plongé depuis le début de ce voyage.
La voici : au lieu de ces ébauches de lettres, pathétiques et plaintives, que je ne t'ai pas envoyées, j'aurais pu te donner à lire, rédigées depuis une chambre d'hôtel louée pour quelques jours ou plusieurs semaines, me tenant soigneusement à l'abri de toute péripétie, avant même d'avoir passé la moindre frontière, n'ayant qu'à peine entamé ce voyage vers l'Est, d'autres lettres, parfaitement mensongères. L'imagination n'est pas mon fort, j'en conviens, et tu t'es souvent moqué de moi à ce sujet par le passé, mais qui sait, au fil des jours, une forme d'inspiration proprement littéraire me serait venue, et, d'une plume gagnant en audace au fil

des pages, j'aurais inventé un récit crédible fondé sur la documentation que tu m'as remise, je me serais transformé en narrateur d'évènements que je n'aurais pas vécu, je les aurais écrits plutôt que de les vivre, et, qui sait, j'aurais peut-être retrouvé ton neveu à la fin, comme dans ces romans qui se terminent bien.
Quelle différence cela ferait-il, si je me contentais de rapporter une sorte de fiction, plutôt que de témoigner d'une expérience vécue ? Comment le lecteur, toi, Martha, par exemple, ou un autre, saurait-il faire la distinction ?

III. L'Arrivée

« Veuillez m'excuser !

— Je ne voudrais pas vous écraser le pied. Ou une autre partie du corps.

— Pas de souci, je vais m'asseoir sur la valise, voilà.

— On arrive dans deux minutes. Vous supporterez bien un peu de chaleur humaine jusque-là ?

— Les femmes et les enfants d'abord ! Et les chiens ! N'oublions pas les chiens ! »

Un maigrichon jovial, une veste élimée posée sur les épaules et sur le nez une paire de lunettes rondes surmontant une moustache finement taillée, le crâne coiffé d'une casquette de cuir marron, toisa sans vergogne le professeur tout embarrassé de bagages et de promiscuité.

« Bonjour ! Vous êtes nouveau ici ? Je veux dire, c'est la première fois ? Bienvenue à Moldanau, terminus des rêves et des ambitions !

— Tenez, attention à l'ouverture, la marche est glissante, accrochez-vous à mon bras Madame.

— Isidora Bellissima ! Nous accompagneras-tu en cet aimable estaminet ?

— Pas tout de suite mon gars ! J'ai encore un peu de travail là ! »

Le crépuscule, excitant et mystérieux, les accueillit à la descente du train. Le professeur se fondit dans cette petite société de voyageurs dont une partie traversait les rails, se dirigeant d'un pas alerte vers le modeste bâtiment de la station, tandis qu'une autre partie, moins pressée de rentrer au bercail, bifurquait d'un pas non moins vif vers le café de la gare. Ne trouvant aucun motif pour choisir une direction plutôt qu'une autre, il préféra laisser libre cours à son instinct, aussi coupable fût-il, et traversa la cour centrale en compagnie des assoiffés à la suite de l'homme qui l'avait abordé.

Ainsi nous abandonnons-nous parfois au hasard, n'ayant aucune raison d'aller à droite plutôt qu'à gauche, et le cours de nos existences, et, partant, le cours du récit, s'en trouvent bouleversés. Si une impulsion contraire l'avait conduit à gagner directement les premières ruelles de la ville plutôt que de faire un détour par le débit de boissons & liqueurs, le professeur aurait peut-être emprunté les pas d'un autre voyageur, ou d'une voyageuse, un autre guide dans cette cité inconnue, lequel lui aurait prodigué d'autres conseils, à commencer par une autre adresse où passer la nuit, et les choses auraient tourné différemment, ce chapitre, déjà, n'aurait plus lieu d'être, et les chapitres suivants non plus sans doute, quant à la fin, je l'ignore, elle n'est encore qu'une suite d'images assez vagues qui dansent, encore timides, dans un horizon incertain.

« Installons-nous donc au comptoir s'il reste de la place. Voilà. Une bière pour moi Lanthana ! Et pour vous mon vieux ? Deux pressions alors ! De quelle lointaine contrée venez-vous et quel motif nous donne le plaisir de vous accueillir à Moldanau ? Ah ! Ne répondez pas tout de suite, buvez d'abord, merci Lanthana, et laissez donc, c'est pour moi !

— Excusez-moi, et merci. Je suis un peu, disons, confus, avec tout ce voyage, là, depuis hier matin, ça n'a pas arrêté, l'avion, le train, tout ce, disons, dépaysement.

— Bien sûr. Je suis le collecteur de taxes, à votre service. Plus précisément, collecteur de taxes à la retraite, n'ayant plus aucune taxe à collecter, mais ne vous étonnez pas si on m'appelle toujours ainsi, collecteur de taxes, les autochtones sont un peu taquins, ne prenez pas tout ce qu'ils disent au pied de la lettre.

— Ah. Je vais essayer de ne pas me froisser alors. J'ai eu un aperçu de la tournure d'esprit des gens d'ici, une sorte d'ironie n'est-ce pas ?

— L'ironie de ceux à qui on ne la fait pas, bien qu'on n'ait pas manqué d'essayer. Il fut un temps, figurez-vous, où cette gare était autrement plus fréquentée. Quand le pays était à la mode. Ça n'a pas duré longtemps cela dit. Quelques années au plus, puis l'engouement s'est éteint. Y débarquaient principalement des touristes, le sac au dos, faisant étape ici avant d'aller à la montagne, mais aussi nombre de commerçants, des camelots, des prospecteurs, des agents immobiliers, des colporteurs, des trafiquants, des ethnologues, des bonimenteurs pour résumer, et, plus rarement, se voulant plus discrets mais en réalité parfaitement identifiables au premier coup d'œil, des agents du gouvernement, des enquêteurs, des contrôleurs, des collecteurs de taxes parfois, et, en grandes pompes, quelque fonctionnaire haut gradé, et même, j'en fus témoin, un ministre de pied en cap et en chair et en os, escorté d'une armada constituée de la fine fleur des gardes palatiaux dépêchée tout exprès pour assurer sa protection. L'avant-dernier ministre à s'être aventuré jusqu'ici il y a plus d'un siècle étant tombé sous les balles d'une bande de séditieux, une réputation de traquenard s'était irrémédiablement attachée à notre pays perdu – je ne serais pas surpris du reste qu'il en reste quelque chose aujourd'hui. Vous n'avez pas une tête de touriste, et je ne vous vois pas aller bien loin dans nos montagnes, vêtu comme vous l'êtes, pas une tête de commerçant non plus, et quant aux fonctionnaires, ils ont quasiment disparu avec la nouvelle administration – j'en suis la preuve à peu près vivante. Il fut

un temps où l'on aurait parié à ce comptoir sur le fait de savoir si vous étiez un espion ou non. Il faut dire que sous l'Empire, tout le monde était plus ou moins un espion n'est-ce pas.

— Je suis professeur, professeur aux Universités.

— Oui, typiquement, professeur, voilà une belle couverture d'espion ! Vous m'auriez dit explorateur, hydrologue, écrivain, surtout écrivain, j'aurais pensé la même chose. Pour les gens de Moldanau, vous auriez été considéré d'emblée, avant même d'avoir posé le pied sur le quai de cette gare, comme un espion à la solde du gouvernement !

— Cela dit, pour en venir au motif de ma venue ici, il n'est pas tout à fait étranger à l'espionnage, même si le mot d'enquête conviendrait mieux, ce dont en vérité je m'étonne moi-même, n'ayant jamais eu de vocation spécifique pour ce genre d'entreprise. Je suis habituellement plutôt paisible, assez casanier voyez-vous. Pour tout vous dire, je suis à la recherche de quelqu'un, un jeune homme, dont on a des raisons de penser qu'il est passé par Moldanau, c'était il y a dix ans, après quoi on perd sa trace, je vous la fais brève évidemment.

— En voilà une affaire ! C'était quelqu'un de proche ? Un de vos étudiants ?

— Oui et non. Enfin oui, mais ce n'est pas le fin mot de l'histoire, peu importe, ça ne vous dérange pas si je bois une autre bière là, je vous dois une tournée.

— À nos singulières destinées ! », fit le collecteur en terminant son verre.

Une nouvelle silhouette, massive, obscurcit la porte d'entrée du café : un grand échalas vêtu à la bohème, bottes remontant jusqu'aux genoux, manteau de cuir bruni, chapeau à larges bords et foulard de soie rouge noué autour du cou, embarrassé de lourdes valises qu'il fit ensuite rouler contre un

mur, tout en analysant d'un œil averti la situation globale, la distribution des espaces encore vides et des espaces déjà remplis, saluant d'un imperceptible soulèvement de son couvre-chef chacun des clients qu'il connaissait manifestement d'habitude, puis, tombant en arrêt devant le collecteur de taxe et son compagnon :

« Eh ! Collecteur ! T'as pas fini d'importuner les étrangers ! Pour une fois qu'il s'en trouve un qui daigne s'aventurer jusque chez nous ! Bonsoir Monsieur de je ne sais où ! Et méfiez-vous de lui, il a l'air de vous faire la conversation gratuitement, pour passer le temps, mais c'est en réalité un fieffé voleur, il ne devrait pas tarder à essayer de vous soutirer une taxe ou un impôt.

— Salut l'Architecte ! Voilà un bel exemplaire de malandrin local. Il a causé la ruine de ce pays, pas foutu de bâtir une maison qui tienne debout !

— Ce qui ne t'a pas empêché de quémander à leurs propriétaires, durant des décennies, un copieux impôt foncier, que leur maison tienne ou pas sur ses fondations. Mais ne l'écoutez pas, mon bon monsieur, croyez-moi, il a un portefeuille à la place du cœur, un attaché-case dans l'estomac, et une machine à calculer sous le crâne. Quand il a bu et qu'il se laisse aller à soupirer, on entend distinctement bruisser dans sa poitrine le froissement des billets de banque et des formulaires administratifs, les reconnaissances de dette, les mises en demeure, les convocations d'huissier ! Ah sacrée engeance que ces collecteurs de taxe !

— Vous m'en direz tant ! Existe-t-il individu plus présomptueux qu'un architecte ? Qui prétend bâtir avec des plans, de la paperasse et de belles paroles. Des mots rien que des mots, et jamais ne serait-ce qu'un doigt dans le ciment, incapable de monter un mur ou de scier une planche. Si vous avez un peu de temps, je vous inviterai à visiter quelques-unes de ses réalisations. C'est à se pendre. Qui voudrait habiter des cahutes pareilles, on se demande !

— Est-ce ma faute, l'ami, si mes clients sont dénués de toute appétence pour l'art, s'ils demeurent étrangers à mes conceptions philosophiques de l'habitat, et si leurs désirs ne dépassent pas l'horizon du prosaïque et du fonctionnel ? Ne suis-je pas surtout à plaindre de n'être pas reconnu à ma juste valeur ?

— Ah mais regardez donc qui voilà ! »

Un autre mortel, pas tout jeune non plus, mais encore alerte, se faufila promptement entre les assoiffés, et s'installa au buffet, comme s'il s'agissait là d'un emplacement qui lui était réservé depuis des temps immémoriaux.

« J'ai vu de la lumière comme on dit. »

Et, quittant son bonnet de laine, passant la main dans ses cheveux blonds, fouillant dans sa poche à la recherche d'on ne sait quoi :

« Par les dieux qu'il fait froid. M'étonnerait pas qu'on ait un coup d'hiver ce soir.

— Voilà qui va dans le sens de la prophétie que notre chère Isidora fit dans le train tantôt. De la neige sur les hauteurs en fin de semaine. D'ailleurs, quand on parle de la louve ! »

Isidora, de la compagnie de la Moldane et, comme nous ne l'ignorons pas, météorologue avertie, fit apparition fort à propos et, toisant avec dédain l'assemblée des mâles agglutinés au comptoir qui n'avaient d'yeux que pour elle, gracieuse héroïne ferroviaire, se dirigea d'un pas léger vers Lanthana, délicieuse maîtresse des lieux, qu'elle serra très explicitement dans ses bras.

« Ça va ?, demanda-t-elle à son amie, prenant soin d'être publiquement entendue, sont-ils sages au moins ces vieillards ? »

Lesdits vétérans grommelèrent quelques désapprobations. Avisant le professeur, le nouveau venu agita son bonnet en

guise de salutations censément respectueuses.

« Voyageur ?

— De passage, je l'espère du moins, pas que je m'ennuie ici, pas du tout, mais la journée a été longue, hier ça n'était guère mieux, et j'avoue qu'un peu de repos.

— Laissez-moi vous présenter ce nouveau personnage, qui, lui non plus, ne vous sera pas d'une grande utilité j'en ai peur, dit l'architecte. C'est un agent. Un agent de quoi, on se demande ? Pas un agent secret en tous cas. Ou alors, ça fait belle lurette que ses commanditaires l'ont lâché, qu'il n'espionne plus à la solde de personne, et n'a pas touché un sou pour cette basse besogne. À le voir, là, maintenant, on ne dirait pas qu'il eût son heure de gloire. Il a tout l'air d'un agent de bout de comptoir, d'un agent affalé, d'un agent qui n'agencera plus grand-chose. Mais il fut officiellement, on a peine à le croire, un agent de développement missionné par le gouvernement – c'était à l'époque, peu regrettée, où nous étions encore gouvernés !

— Je t'entends fort bien l'architecte ! Ivrogne peut-être mais pas encore sourd. Agent de développement oui ! Venu de la grand'ville apporter, bande de rustiques malpolis, d'attardés malodorants, de luddites et terroristes en puissance, les lumières qui vous manquaient, à vous, lugubres créatures de l'obscurité, quelques lueurs de civilisation auxquelles, j'en ai désormais la conviction, vos esprits bornés demeureront opaques à tout jamais.

— Enfin, monsieur l'ex-agent, il s'agissait surtout, si ma mémoire est bonne de nous reconnecter au monde, de construire des réseaux de câbles, des fils de cuivre et des stations hertziennes. Et, ces structures de communications établies, révéler au monde entier, et au Argogéliens en particulier, les potentialités touristiques de Moldanau, ce lac étincelant qui se languissait soi-disant de yachts flambants neufs, ces rivières fougueuses dont les saumons impétueux

n'attendaient que les amateurs de pêche en eaux vives, ces pistes promises sur le flanc des montagnes aux skieurs les plus audacieux, sans parler des centres de cure et des sanatoriums, des établissements thermaux et des instituts de bains de jouvence, offrant aux plus fortunés toute la gamme possible des plaisirs mondains.

— Oui, car, je cite : « Il ne sera pas dit que le gouvernement abandonne ses provinces reculées, les condamne à l'isolement et les prive des plaisirs dont jouissent les cités florissantes de notre pays ! » Voilà, telle était ma mission, mais il est des matériaux si rugueux que nul ne saurait les transformer, fût-ce au marteau piqueur. Je n'ai pas, veuillez le croire, été avare de mes efforts, déployant tout l'arsenal dont j'avais acquis la maîtrise aux plus grandes écoles politiques, usant tour à tour de l'éloquence, la persuasion, la séduction, sans oublier l'intimidation, l'expropriation et les coups de burin, maniant le chaud et le froid, les promesses et les menaces.

— Nous avions déjà vous et moi mon cher, ajouta l'architecte non sans nostalgie, dessiné moult plans et fabriqué quelques maquettes, exposés dans la salle de garde du ministère du développement à Devenesty. Tout cela en vain j'en ai peur ! Ah, tant d'espoirs déçus ! Tant de choses qui auraient pu être et n'ont pas été, sinon en imagination. Mais notre ami ici présent ne s'intéresse guère à toutes nos sornettes je crois. Nous ne sommes pour lui que de verbeux personnages. Il est professeur.

— Bonjour et bonsoir alors, dit l'agent de développement. Et quelle mouche donc vous a piqué d'enseigner à Moldanau ? Ici, les autochtones savent déjà tout ce qu'il y a à savoir, ou bien ils ne savent rien, et c'est la même chose, ne désirant rien apprendre de plus. Sers-nous donc un autre verre Lanthana !

— Il n'est pas ici pour enseigner.

— Je ne suis pas ici pour, non, je suis juste de passage comme je le disais.

— Il cherche quelqu'un.

— Un poète. C'était il y a dix ans. Je veux dire, il a disparu il y a dix ans.

— Un poète. Pourquoi pas. En cherchant bien, il doit bien s'en trouver quelques-uns qui rimaillent à leurs heures perdues. Cependant, en ma qualité d'agent de développement, si je puis vous donner un conseil, faites demi-tour immédiatement, prenez le prochain train et rentrez chez vous. J'en connais qui n'ont pas eu la présence d'esprit de filer à temps, et voyez-vous où ça les a menés !

— Que veux-tu, cher ex-collègue, fit l'architecte, on vient par hasard, flairant la bonne affaire, et, sans savoir ni le comment ni le pourquoi, on prend racine et nous voilà, toi et moi et quelques autres, arrimés à ce comptoir comme qui dirait jusqu'à la fin des temps.

— Et, finalement, ce réseau ?, demanda poliment le professeur.

— Quelques tranchées, quelques câbles, les pylônes d'une station qui n'aura jamais capté ni diffusé aucune information. De toute façon, le gouvernement avait été renversé, ses projets oubliés, et les successeurs avaient d'autres chats à fouetter. On décréta la région « Zone Sans Perspective » et Moldanau sombra dans l'oubli, et nous avec.

— Mais nous avons désormais le téléphone filaire, et, par temps clair, la télévision.

— Nous sommes devenus pour ainsi dire, fit une voix, une joyeuse et pathétique équipe de fantômes sans perspective.

— Qui vient de dire ? Qui donc a parlé là ?

— Sans perspective, il n'y a rien à voir, tout est plat.

— Nous ne serions pas plus épais que des personnages dessinés sur une feuille de papier.

— Y aurait-il pas quelque chose à grignoter ?

— Aucune idée, va voir du côté des cuisines. »

Les bières et les conversations coulaient à flots, le professeur saoulé de verbe et d'alcool, fit quelques pas en arrière et chercha les toilettes, que d'un geste alerte, Lanthana, énergique et discrète chef de cet orchestre foutraque, à qui rien n'échappait, lui indiqua. Un petit couloir sombre y menait, mais les commodités étaient déjà occupées.

En attendant, il jeta un œil sur les photographies et gravures accrochées au mur – l'ancienne gare devant laquelle fumait fièrement une locomotive à vapeur, un petit groupe de soldats en permission, assis sur le perron du café, une bière à la main, leurs baïonnettes posées contre un mur, la Moldane en crue, ses eaux bouillonnantes débordant sur la voie ferrée, quelques cueilleurs de houx, de dos, maniant la serpette, qu'une sombre forêt menaçait d'absorber, des ouvriers et des ouvrières en blouse debout sur le seuil de la distillerie municipale, le teint rougi par la chaleur des ateliers, une réclame touristique déroulant, à l'aide d'une composition de photographies d'une piètre qualité, une enfilade de clichés rédigés par une plume peu inspirée, « l'admirable diversité des paysages », « à visiter absolument », le lac « étincelant » au printemps, les prairies « verdoyantes » en été, les forêts « mystérieuses » en automne et les montagnes « majestueuses » en hiver, la silhouette massive d'un homme menaçant, vu de dos, fusil à l'épaule et portant une lourde hache de la main droite, grimpant un sentier enneigé, un bûcheron sans doute, ou un chasseur, ou bien les deux. Mais son attention fut retenue par une gravure de taille modeste représentant une sorte de temple de pierre blanchâtre, surgissant d'une forêt de sapins, devant lequel semblaient danser quelques jeunes femmes en robe bleue. Il avisa l'architecte qui s'extirpait des cabinets, et lui demanda si par hasard il savait quelque chose au sujet de ce dernier tableau, parce qu'il avait cru apercevoir, durant le voyage, par la

fenêtre du train, peu avant l'arrivée, mais peut-être n'était-ce qu'une hallucination, due à la fatigue, ou un mirage créé par le jeu des lumières incertaines de la fin du jour, des créatures ressemblant tout à fait à celles qu'il montrait du doigt.

— Ah. Vous les avez vues ? Vous aussi donc.

— Il me semble oui, deux femmes vêtues exactement de la même façon, cette longue robe bleue pour ainsi dire flottante autour d'elles.

— Vous n'êtes pas le premier, ni le dernier, je suppose.

— Qu'est-devenu cet endroit. On dirait un temple ?

— Il a disparu.

— Vous voulez-dire qu'il s'est effondré, ou bien qu'il a été détruit, ou abandonné ?

— Non, non, disparu bel et bien, un jour il était là, le lendemain il n'y était plus. Tel est du moins le récit qui circule parmi les anciens. Pour ce que représente ce tableau, il est difficile de l'affirmer : certains disent qu'il s'agit de Kobaltana, un ancien sanatorium, d'autres d'un sanctuaire dédié à quelques nymphes antiques, d'autres encore le tiennent pour l'invention d'un artiste de passage ou d'un colporteur de fables. Mais il y a ces créatures étranges, et ces apparitions, ou plutôt ces mirages dont nous sommes parfois les témoins peu assurés. Quelques habitués des montagnes, cueilleurs de houx, bûcherons et chasseurs, prétendent que le temple existe encore, et qu'on peut le deviner quand, un jour où les nuages envahissent les montagnes, il émerge du brouillard : ses prêtresses en robe bleue s'avancent alors vers le pauvre mortel égaré, et malheur à celui ou celle qui cède à leur invitation. Pour ma part, en tant que représentant à peu près sain d'esprit de la raison dans cette ville de fous, je penche pour une réminiscence d'un très vieux culte païen qu'on rendait aux Oréades, les nymphes des montagnes à longue-vie, filles des sources et des rivières souterraines, résidentes des grottes

humides où venaient se perdre d'amoureux bergers. C'était le bon temps, ne croyez-vous pas ? »

Vaguement troublé par ce récit, mais pas en état de se pencher sur ses propres visions pour le moment, le professeur, pressé par des impératifs anatomiques et digestifs, se glissa promptement dans les toilettes pour hommes. Enfin seul, et confortablement assis, il s'efforçait de reprendre ses esprits : force était de constater que s'il avait appris bien des choses concernant Moldanau, son histoire et les mœurs de ses habitants, ces informations ne s'avéraient d'aucune utilité au regard du motif qui l'avait conduit ici. Il était temps de prendre un peu de repos afin de remettre ses idées en ordre, et, pour commencer, s'enquérir d'une chambre d'hôtel où passer la nuit. En sortant, il avisa un combiné téléphonique posé sur un guéridon à l'autre bout du couloir à côté de la porte qui menait aux cuisines où s'affairait sans hâte, épluchant des légumes devant d'imposantes soupières, un jeune marmiton au regard rêveur.

« Excusez-moi, puis-je passer un coup de téléphone ? Pour l'étranger, c'est assez loin. Je vous laisserai une pièce bien entendu. Je n'en ai pas pour très longtemps.

— Faites !, dit l'apprenti cuisinier d'une voix claire, et pour la pièce, voyez avec Lanthana. »

La tonalité sonnait dans le vide et il dut attendre le message du répondeur. La voix de Martha surgie d'un autre monde, éveilla en lui quelque douleur nostalgique, comme s'il avait quitté sa patrie pour toujours. Il laissa un message.

Salut Martha. Ça me fait du bien d'entendre ta voix. C'est moi. Je suis arrivé à Moldanau. Je t'appelle depuis un téléphone fixe, car il n'y a semble-t-il pas d'autres moyens de communication ici. Un long, très long, voyage. Je te raconterai. Pas d'informations pour le moment concernant notre affaire. Je te rappelle dès que j'ai un moment, quand j'aurai trouvé un endroit pour la nuit. Là, je suis

un peu vaseux. Mais les gens d'ici, eh bien, ils sont plutôt sympathiques. Ça va plutôt mieux de ce point de vue, le moral, tu sais. Je te rappelle. Bonne nuit.

Il raccrocha et, délaissant son verre qu'un voisin de comptoir avait pris soin de remplir à nouveau, fit un signe à Lanthana qui discutait dans un coin du bar avec Isidora.

« Veuillez m'excuser d'interrompre votre conversation, mais peut-être sauriez-vous me dire, car il est trop tard je suppose pour demander à l'Office de Tourisme si tant est qu'il existe, je me suis laissé entraîner, en raison sans doute de la fatigue et comment dire, je n'ai pas pris la peine de chercher une chambre pour la nuit. »

Isidora fit entendre un petit rire charmant :

« Pour l'Office de Tourisme, vous y êtes. Et vous ne trouverez personne ici qui soit plus qualifiée que Lanthana pour vous conseiller touchant le gîte et le couvert et mille autres choses dont vous n'avez pas idée !

— Ah !, fit un peu bêtement le professeur, qui n'avait jamais été très doué pour la répartie. N'importe quel hôtel fera l'affaire, je ne suis pas très regardant sur le confort, et je ne resterai sans doute que quelques jours.

— C'est ce qu'ils disent tous, dit la contrôleuse du train en désignant la compagnie des buveurs agglutinée au comptoir. Et quelques jours font quelques semaines, et il ne faut guère de semaines pour faire un mois et bientôt des années.

— Je. Eh bien, la ville paraît fort sympathique, mais voilà, ma profession n'est-ce pas, mes étudiants, je ne peux pas m'éterniser non plus.

— Bien entendu. Pour ce soir, oubliez les hôtels. Le Grand Hôtel, lequel du reste n'était pas si grand, s'est effondré lors des inondations il y a deux ans, mais il doit rester de la place dans les pensions ? Chez Philémon ou chez Baucis ?

— Chez Madame Baucis, dit Lanthana, il y a une chambre de libre, j'en suis certaine, c'est une petite pension de famille, la dame est fort âgée, mais elle cuisine encore, et les pensionnaires ne vous dérangeront pas, il y a un monsieur, un veuf, plus discret qu'une tombe, qui habite là depuis des lustres, et Zanika qui doit occuper la chambre du bas en ce moment.

— Eh bien, je rendrais visite à Madame Baucis alors.

— Prenez la rue principale à l'arrière du café, vous tomberez sur une petite place au milieu de laquelle trône une fontaine publique. Peu après la place, descendez jusqu'à la rivière. Passez le pont et filez à droite le long des quais. La première ruelle bien pentue, sur votre gauche, ne paie pas de mine, mais elle est assez jolie au soleil avec ses maisons à colombages. Tout en haut, vous tomberez sur la pension. Dites bien que Lanthana vous envoie. »

IV. Ce que j'ai vu à Moldanau

« *Kobaltana : station de montagne autrefois à la mode près des ruines de quelques vieilles casernes, devenue aujourd'hui un endroit froid et désolé, difficile d'accès, n'ayant plus aucune importance, mais dont on se souvient encore dans les familles militaires et dans les châteaux forestiers.* »

Nabokov, *Feu Pâle*

Je suis né à quelques encablures de l'océan. Après quoi le hasard, ou une destinée dont la signification m'échappe encore, n'a cessé de m'en éloigner. En vieillissant, je migre toujours plus à l'Est, mais je n'étais jamais allé aussi loin qu'aujourd'hui. À Devenesty, on nous a informés que le train pour Moldanau était en panne. Un bus à la carrosserie suspecte, confusion de rouille et de peintures écaillées qu'un artiste inconnu, pour se faire la main, avait ornée d'une fresque aux couleurs vives, prendrait le relais.

Comme on s'y déplace avec lenteur, ce pays paraît plus vaste qu'il ne l'est en réalité. Rien ne presse. « Une bonne demi-journée de voyage », m'a informé un cheminot sur le quai de la gare, puis d'ajouter, comme on délivre un oracle : « Quand le ciel est favorable ». Mes voisins dorment, bercés par les soubresauts de l'engin lancé sur cette route irrégulière.

Je souffre de nausée, j'ai envie tout à la fois de fumer et de vomir. Quelques moutons noirs, ruisselants de laine, immobiles dans un pré longeant la route : l'un d'eux lève la tête et me regarde avec un air de reproche. Pas grave d'être un mouton noir au milieu d'un troupeau de moutons noirs. À plusieurs reprises, nous traversons d'épaisses forêts qui plongent le voyageur dans une torpeur crépusculaire, mais soudain le paysage s'ouvre sur une plaine interminable qui vous abrutit à force de lumière : pas un enclos, pas une haie, de rares bosquets ponctuent comme des anomalies une géométrie agricole toute en angle droit et raide comme la mort. Cela dure quelque temps, puis, sans raison apparente, les freins crissent et on s'arrête : Scarbantia – cinq minutes de pause qui semblent n'émouvoir personne. Je descends me dégourdir les pattes – et fumer. Je n'avais pas imaginé ce nom, Scarbantia, pas plus qu'une gare à cet endroit. En lieu et place de l'arrière-pays de collines et d'étangs que j'avais rêvé, se déploie cette étendue quasiment plate, homogène, ennuyeuse au possible. Devrais-je corriger mon manuscrit ? Et à quel titre le ferais-je ? Au nom de la vérité ? Il faudrait que je me soucie des exigences d'un lecteur éventuel, mais je n'ai pas la tête à ça.

Dans le siège juste devant moi, une femme, lovée dans une étroite robe en laine colorée, dont j'aperçois le chignon dépassant du fauteuil, lit avec passion, étudie peut-être, prenant furieusement des notes au crayon à papier. Elle souligne avec voracité, griffonne rageusement, souligne, rature et s'exclame, noircit les marges de ses reproches et indignations : le texte est saturé de ses commentaires, la page étouffe sous l'emprise de l'impétueuse scholiaste. Je me penche aussi discrètement que possible dans l'espace libre entre les sièges pour en savoir un peu plus sur le livre qui suscite cet agacement. Je devine, quand elle veut bien relever quelques instants son crayon, une confusion de lettres dans ce maelstrom scripturaire. Un mot, quelques mots, un fragment de phrase peut-être : « *La neige* […] *de biais*, […] *s'accrochait*

[…] *la barbe* ». Qu'elle a cru bon de ponctuer d'un point d'interrogation rouge et cinglant. Se pourrait-il ? Mais non, voyons, cela ne se peut. Pur hasard. En cherchant un peu, on trouvera sans peine dix ouvrages, et peut-être même une centaine, dans lesquelles apparaît cette combinaison de mots : neige, biais, barbe, rien que de très banal. Le bus tangue et lire ainsi, par-dessus son épaule, me donne la migraine. J'insiste pourtant, vaguement inquiet, et m'efforce imprudemment de compléter ce fragment : « *La neige (tombait ?) de biais (sans relâche ?), s'accrochait à la barbe (et aux sourcils ?)* ». Je comble intuitivement les lacunes comme si j'étais l'auteur de cette phrase. Tout de même. Drôle de coïncidence. Voyez dans le livre que vous avez en ce moment sous les yeux à la page 170. Je voudrais lui dire : « Madame, comment pourriez-vous lire un ouvrage que l'auteur n'a pas encore fini d'écrire ? ». Il est possible après tout, sinon probable, que le manuscrit finisse à la poubelle, qu'il soit brûlé par l'auteur, d'un geste ultime et désespéré, dans le lavabo de la cuisine, ou par dépit, abandonné dans la malle où tant d'autres textes sont déjà enfouis. Cependant, indifférente à mes interrogations muettes, elle tourne déjà la page suivante, après avoir écorné sauvagement la précédente, et s'acharne sur un autre paragraphe sans défense.

À ma gauche, côté couloir, un colporteur imaginaire s'est endormi et il s'en faut de peu que je ne perçoive, dans ce vacarme motorisé, son souffle léger filtré par une barbe épaisse. Je dois résister à la tentation de demander aux voyageurs si par hasard ils savent quelque chose d'un petit homme barbu transportant de lourds bagages, ou bien, s'ils ont déjà vu passer un jeune homme, poète de son état, errant alentour. Imaginez qu'ils me répondent, effectivement, nous avons entendu parler de cette histoire, un jeune poète dites-vous ? Ça nous dit quelque chose. Un colporteur ? Oui, effectivement, il se pourrait bien.

Au début de *l'Énéide*, quand Énée et ses compagnons font naufrage au large de Carthage et sont accueillis par la très

accorte Didon, ils découvrent avec étonnement que leur réputation les a précédés : ils sont déjà célèbres à l'autre extrémité de la Méditerranée. Le récit des malheurs des vaincus de Troie, condamnés à l'errance après avoir fui la cité en flamme, était déjà parvenu jusqu'ici. Les marins de Phénicie n'avaient certes pas leur égal pour naviguer promptement d'une rive à l'autre du vaste océan à l'intérieur des terres, et ils étaient aussi de précieux colporteurs d'histoires – ce genre d'histoire qui, entendue au Levant, le temps qu'elle fût emportée jusqu'au Couchant, était déjà devenue un mythe. Après tout, pourquoi pas ? Virgile affabule, et il a bien raison de le faire. Dans la version de Tite-Live, la même incongruité : les Troyens débarquant sur les rivages Laurentins évitent la guerre avec le roi Latinus et les Aborigènes qui les reconnaissent et les honorent au prétexte que ces derniers sont déjà pénétrés, et admiratifs, du tragique destin des premiers.

Toutefois, il serait encore plus miraculeux, et franchement angoissant, qu'un voyageur se souvienne de mon colporteur – alors que l'ouvrage qui en fait état n'est pas encore publié, si tant est qu'il le soit un jour.

Je me suis laissé aller à espérer qu'une certaine Isidora, agente ferroviaire de son état, pousse la chansonnette dans le train tout à l'heure, et nous donne un cours de géographie *in mobile*. Mais à sa place est apparu un contrôleur bougon qui s'est contenté de vérifier mon billet, sans s'inquiéter de savoir à quoi ressemblait son titulaire. Pour le pittoresque, la poésie et le picaresque, on repassera.

À Devenesty, le bus avait embarqué une bonne trentaine de voyageurs. Depuis, à chaque arrêt, inéluctablement, il s'en déleste de quelques-uns et ne prend plus personne. L'impitoyable lectrice est descendue tout à l'heure, gagnant d'un pas farouche une improbable gare posée comme au hasard au beau milieu de la campagne déserte. On se comptera bientôt sur les doigts d'une seule main. Le paysage,

heureusement, a changé. Verdeur des collines en herbe, généreuses forêts de sapins, étangs sauvages et ruisseaux plein d'entrain, quelques tourbières bordées de bouleaux, tout abonde et s'égaye. La vallée qui nous emporte, mes derniers compagnons de voyage, mes personnages imaginaires et moi, se rétrécit, les versants se raidissent et s'enrochent, et on distingue même aux confins des crêtes enneigées.

Nous arrivons enfin à Moldanau. Il règne ici comme un parfum de souvenir et de nostalgie. Debout sur le quai gravillonné, mon sac à dos sur l'épaule, je me fais l'effet d'un homme qui, bien qu'il s'en revienne après un très long exil, n'en reste pas moins familier des lieux. Je note toutefois de petites différences : la pierre dont sont faites les maisons me parait plus claire qu'elle ne l'était naguère, au granit et au basalte buveurs de lumière ont succédé le schiste et un mélange de grès et de galets bleutés qu'illumine le pâle soleil d'automne. Au sommet de la colline sur laquelle s'accroche le vieux bourg, le clocher d'une église ruine mes élucubrations concernant l'athéisme supposé des habitants. Déjà, la grande scierie s'étalant à l'entrée du village, la vaste carrière d'où sortaient tels des fantômes des camions chargés dans un halo de poussière blanche, pire encore, l'enseigne criarde d'un centre commercial situé quelque part dans les faubourgs, voilà qui offense ma mémoire. Si le café de la gare était bien à sa place et portait bien ce titre banal : « Café de la Gare », on avait jugé utile de goudronner la place, autrefois en terre battue, qui le séparait de la voie de chemin de fer, et de restaurer la façade d'un crépi blanchâtre.

J'allais écrire : les lieux sont tels que je les avais laissés, à quelques détails près. Mais je ne suis jamais venu ici. Certes, il faisait déjà presque nuit dans ce que je n'ose plus appeler mon souvenir, alors qu'aujourd'hui, le jour baigne encore cette partie du monde. Il n'empêche : Moldanau surplombe vaillamment une large rivière aux eaux vigoureuses et plus loin vers l'Est, les masses sombres des forêts se détachent d'un arrière-plan de montagnes aux crêtes encore enneigées. En

cela, au moins, j'avais vu juste, je ne m'étais pas trompé.

Je traverse les rails et, conformément à mes hypothèses topographiques, un sentier terreux descend jusqu'à la Moldane. La rivière à cet endroit fait une sorte de méandre, son lit est plus étroit que je ne l'avais imaginé, et le courant moins impétueux. Peut-être sort-on d'une saison plus sèche que dans mon récit. Je remonte la berge recouverte de petits galets gris et vert émeraude.

Par une rue étroite, me voici gagnant les premiers faubourgs. Je marche sans intention particulière, dans une sorte d'attention flottante, espérant je ne sais quoi, qu'un détail, les rideaux brodés à la fenêtre, les informations municipales affichées sur un panneau, une bicyclette posée contre un portail grillagé, me fassent signe, m'arrêtent et viennent confirmer ma fiction. On sait où cela mène : si l'on n'est pas démiurge ou devin, il y a de quoi devenir fou.

Au centre d'une petite place chantonne une modeste fontaine ornée d'une nymphe en bronze à moitié dévêtue : du vase qu'elle porte s'écoule un filet d'eau qui vient se perdre sur les pavés disjoints. J'avise un vieillard à l'allure antique assis sur un banc de pierre contre le mur d'une maison, la sienne peut-être. Je hoche la tête en passant devant lui. Il me regarde avec insistance, sans répondre à mon salut, comme s'il s'éveillait d'un long rituel d'incubation, ne retissant qu'avec peine une relation avec le monde commun en s'efforçant d'évaluer ma propre consistance. Il y renonce toutefois et, refermant les paupières, s'affaisse à nouveau sur lui-même. Peut-être ne suis-je pas assez réel pour mériter son attention ?

Descendant par une autre ruelle, je tombe sur un hôtel à la façade peu amène, mais dont les tarifs ne risquent pas de grever le maigre pactole dont je dispose. Je patiente à la réception. Depuis la cuisine s'échappent de concert des odeurs de sauces épicées et un air de musique de chambre. Un quatuor à cordes. Zemlinsky ou Smetana, je les confonds toujours. Des pas dans l'escalier : l'hôtelier, un grand

maigrichon dont le menton disparaît sous le col de son pull en laine noir me toise brièvement puis sourit, affable, déclarant qu'il ne pensait pas me voir dès aujourd'hui, avec ces problèmes de train, qu'il avait imaginé que j'aurais préféré passer la nuit à Devenesty, mais que je n'avais pas à m'inquiéter, ma chambre était prête, si je voulais bien le suivre. Silence. Je hausse les sourcils. Il me dévisage, devinant mon embarras, et se reprend aussitôt : « Mais j'y songe, vous n'êtes peut-être pas le Monsieur, je veux dire, celui que j'attendais. » Et comme je pose mon sac à dos, il paraît alors évident qu'il s'attendait plutôt à un voyageur muni d'une valise et vêtu autrement que je ne le suis. Je dénoue le quiproquo : « Je ne suis pas celui que vous croyez », et son visage se détend à nouveau. « Une chambre bien sûr que nous en avons une ! Vous partez en randonnée je suppose ? J'aurais dû m'en douter. J'attendais un écrivain, voyez-vous, mais il y a eu un souci avec le train, et contrairement à vous, il n'est pas monté dans le bus. » Je souris sans un mot, me contentant de lui emboîter le pas dans l'escalier. J'hésite un instant à lui avouer que je suis moi-même écrivain, et pas du tout randonneur. Quelle coïncidence ! J'éprouve cependant une petite déception : Ah ! S'il avait mentionné un professeur d'épistémologie, le cours de ce livre et de mon existence assurément en eût été changé.

La chambre, spartiate, me rappelle celle où mon personnage dormira bientôt. Quelques livres disposés çà et là le long d'une étagère. Incorrigible, je cherche un ouvrage familier : pourquoi pas le *Mémoire d'histoire et géographie de Moldanau &c. ?* Mais c'est trop demander. À première vue, il n'y a là que des romans dont les auteurs et les titres ne m'évoquent pas grand-chose, ainsi qu'une collection de brochures touristiques de facture assez récente : « L'Argogélie Pittoresque », « Circuits de randonnée autour des pics de Giamos et de Bergimie », « La vallée de la Moldane à vélo », « Partez à l'aventure ! ». Des choses de ce genre.

Je saisis un volume au hasard. La quatrième de couverture

promet le récit de la vie *haute en couleurs* et *riche en péripéties* d'un certain Michlo Nicoclès, originaire de Macédoine, qui du reste m'est parfaitement inconnu. Si j'en crois la table des matières, il fut successivement chercheur d'or en Sibérie, ouvrier du rail itinérant en Asie Centrale, archéologue amateur en Cappadoce, trafiquant d'antiquités, négociant en faux tableaux de maîtres, avant d'échouer à Devenesty, où il s'établit comme notable et attaché aux affaires culturelles. Les derniers chapitres s'interrogent sur d'autres aspects de sa biographie, ses conquêtes amoureuses d'abord, principalement de jeunes gens rencontrés sur sa route, des amants qu'il collectionnait semble-t-il avec la même avidité que les statuettes Hittites ou les céramiques Lydiennes, ses activités diplomatiques ensuite, nimbées de mystère et de soupçon, d'espionnage et de trahison. Je lis quelques extraits : étrangement, l'auteur oscille entre des descriptions froides et documentées et des passages plus franchement romanesques, non exempts de lyrisme à l'occasion. Je ne parviens pas à décider s'il s'agit d'un travail biographique scrupuleux, d'une vie romancée, ou bien d'une pure invention. L'ouvrage, abondamment illustré, se conclut par ces lignes : « *S'écartant du grand bureau en bois d'ébène, délaissant les affaires du jour, le vieil homme se tourna vers la grande fenêtre qui donnait sur le parc du ministère, alluma une cigarette, et pensif, considéra avec mélancolie l'orée de cette vie finissante.* »

Je m'allonge un instant et, fermant les yeux, me laisse aller à penser que le professeur s'est assoupi dans un passé incertain sur le même matelas, ou bien la mystérieuse Zanika, et, pourquoi pas, un jeune poète disparu. Bientôt, me voilà endormi à mon tour, et ce n'est pas de moi qu'il s'agit dans mon rêve, non : mais encore de mes personnages. Ils sont tous deux dans cette chambre, étendus sur ce lit, nus, il y a le professeur et une femme. Elle énumère ses côtes en les caressant d'un doigt dubitatif : une deux trois quatre, etc. Elle lèche ces renflements osseux sous la peau (« arrête ça je t'en prie, arrête »), puis, se redressant : « à la fin, de toi, ne restera

qu'un pur esprit », ou bien : « ton cœur est enfermé dans une cage. *Das steinerne Herz* ». Il aimerait être plus épais, moins osseux, veut s'en excuser. Il a la réputation d'un homme froid – comme moi. Raison pour laquelle sans doute elle n'a jamais souhaité s'engager plus loin dans cette relation. « Parfois, lui dit-elle, je crois deviner un secret, je me persuade que s'étirent sous la surface étale de ton visage les méandres d'un fleuve de vie mystérieux, mais avec le temps, j'en viens à penser qu'il n'y a décidément rien là-dessous, que tu n'es rien de plus qu'un personnage récitant le texte qu'un dramaturge t'a assigné, lisant ta partition sur les lèvres du souffleur, rien de plus. »

Comment ai-je appelé cette femme déjà ? Martha. Étrangement, dans une toute première version du livre, elle s'appelait Marina. Ou Malena, ou encore Milena, mes souvenirs sont confus. C'était une artiste, elle montait des installations, des bricolages à la fois ironiques et poétiques. Je l'aimais bien : Milena. Ou Mareva. Dans cette première ébauche du récit, dont personne ne lira jamais une ligne, cette femme était née à Moldanau, quand sévissait en Argogélie une de ces interminables dictatures dont nombre de pays souffraient en ces temps troublés et souffrent encore aujourd'hui. Son père, intellectuel impétueux et dissident, distribuait des tracts en secret qu'il imprimait sur une machine à écrire portative cachée au fond du poulailler, diffusait sur les ondes des messages et des discours censés révéler au monde entier les mensonges du régime, et fomentait des complots avec d'autres opposants. Cette passion pour la justice et la vérité lui valait des séjours réguliers dans les prisons d'État, et, à ses proches, une surveillance de tous les instants et la privation de leurs libertés : à la maison, la parole sincère n'était jamais que chuchotée, et quant à s'entretenir à voix haute, on ne s'y risquait que pour les conversations les plus banales. Des hommes en manteau noir faisaient le guet au coin de la rue et dès qu'on allait dehors, l'un d'eux vous prenait en filature. Tout le quartier devenait

méfiant et même les voisins habituellement les plus sympathiques préféraient désormais éviter de croiser la famille du dissident. Milena, à moins que ce ne soit Maleva, avait grandi dans cette atmosphère de suspicion généralisée, conservant depuis lors à l'égard de son père un mélange indéfini d'admiration et de ressentiment, car il lui avait par son héroïsme volé son enfance et une partie de son adolescence, jusqu'à détruire en elle le plaisir de parler sa langue, ce dont toute son œuvre témoigna par la suite, quand elle devint artiste une fois réfugiée, avec toute sa famille, dans un pays de l'ouest, peu avant l'effondrement du régime qui les avait opprimés. Cette Marina, si tel était bien son nom, et le professeur s'étaient rencontrés voici quelques décennies, à la fleur de l'âge, à l'orée d'une carrière prometteuse, au sortir de leurs études – peu importe quand. Je ne me souviens même pas pourquoi j'ai abandonné cette version de l'histoire pour lui préférer une autre, celle de Martha et de son neveu. Sans doute parce que je n'avais fait que l'emprunter à quelqu'un d'autre, une autrice roumaine, qui l'avait déjà si bien racontée, sans doute parce qu'elle l'avait vécue. Mais peut-on réellement imaginer quelque chose qui n'ait pas déjà fait l'objet d'un récit ? Je m'éveille.

Délesté de mon lourd sac à dos, et de l'image du randonneur qui s'y attachait, je quitte l'hôtel, un peu engourdi, mais d'un pas plus léger. Il existe certainement d'autres endroits plus sympathiques pour boire un verre, mais il me faut impérativement m'asseoir au café de la gare. Je dois m'assurer de quelque chose. Quoi au juste ? Faire un dernier sort à mes rêves peut-être.

Fébrile, intimidé, je pousse délicatement la porte du café. Une petite cloche tintinnabule pour annoncer mon arrivée. Le bar est désert à l'exception de la serveuse lisant assise sur un haut tabouret dans le silence austère. Un chien, un épagneul me semble-t-il, est couché à ses pieds. Elle est beaucoup plus âgée que je l'avais prédit. Elle remonte ses lunettes de lecture pour m'observer, hausse les sourcils, ce qui suffit à me faire

perdre toute contenance et, comme toujours en pareil cas, je rougis. Le chien s'étire et vient nonchalamment me renifler les mollets. D'une voix peu assurée, je commande une bière, en terrasse si c'est possible. Écartant une mouche qui s'attardait sur la page ouverte de son livre, elle me répond en riant que c'est possible, mais qu'il fait un peu frais en fin de journée là dehors. On dirait qu'elle a perçu mon trouble. Je m'attendais bien entendu à quelqu'un d'autre.

J'arrive donc à Moldanau au milieu de l'automne, viens m'asseoir à la terrasse du café de la gare, et je commande une bière – le professeur, lui, est entré à l'intérieur, on est dans mon récit à l'orée de l'hiver, comme on sait, et lui a déjà fait connaissance avec certains autochtones.

Je sors un des carnets de voyage, celui que j'ai entamé dans le train après avoir dépassé la frontière, espérant prendre quelques notes en contemplant la place caressée par les derniers rayons du soleil du jour. Il fait encore doux pour la saison. « Le temps va changer », a dit tout à l'heure en descendant du bus un quidam, qui aurait pu ressembler, avec un peu de chance, au colporteur de mon récit. « Méfiez-vous, a-t-il ajouté, en montagne c'est parfois assez mauvais, ce pourquoi peu de touristes s'aventurent jusqu'ici en automne, encore moins en hiver, et à vrai dire, guère plus en été ». Je n'avais nullement l'intention de gravir les sommets, lui avais-je répondu avec cette voix un peu enrouée de celui qui n'a quasiment parlé à personne depuis deux jours. Il s'était excusé, tout en examinant mon sac à dos d'un regard oblique : il m'avait pris, comme tout le monde ici, pour un randonneur.

Je suis à sec. Aucun mot ne vient. Qu'espérais-je au juste en venant ici ? Trouver mon *auberge du bout du monde*, ma *taverne de la dernière chance* ? Comme le narrateur de *Masante* naguère aux portes du désert ? Ou, bien avant lui, très longtemps avant lui, Gilgamesh débarquant aux confins du monde, après avoir traversé de terribles épreuves, à l'auberge tenue par la brasseuse de bière Siduri de laquelle il apprend

que l'heure est venue pour lui de faire le deuil de son compagnon et de ses rêves d'immortalité ? Je donnerais cher pour savoir à quoi ressemblait une auberge Sumérienne, et plus cher encore pour goûter la bière qu'on y servait.

Délaissant mes travaux d'écriture, j'extirpe du sac quelques livres, compagnons de voyage lesquels, à l'instar de ceux que Martha avait glissés dans la mallette du professeur, je ne lirais probablement pas. Cependant, en voici un qui me fait de l'œil, que j'avais réservé pour cette occasion dirait-on : les très oubliées *Chroniques d'un voyage au Levant* du prétendu « chevalier » Jehan Joseph de Vignancourt, roman picaresque du XVIIe siècle semble-t-il, à moins qu'il s'agisse du siècle suivant, dont un chapitre raconte par le menu paraît-il les aventures lors d'une escapade à Moldanau. Voyons un peu :

> Chapitre XXIV. Où notre équipée prend congé du monde pour quelque temps & trouve refuge dans un bourg de montagne oublié de tous & ce qu'il advint là-bas
> Après un bref conciliabule, il s'avéra qu'Halbert & moi nous adhérions au parti de fuir au plus vite, tandis que Guillermo, passablement éméché, que ses rodomontades excitaient encore, bien qu'il fût tout essoufflé de la course poursuite à laquelle nous avions été obligés, prétendait avoir hâte d'en découdre, déclarant qu'il ne s'abaisserait pas à fuir une nouvelle fois, préférant tomber les armes à la main si telle était sa destinée. Cependant nous eûmes tôt fait de le ramener à la raison, c'est-à-dire à la nôtre : quelques minutes plus tard, nos bagages étaient pliés, & nous rejoignions le plus discrètement possible les portes de la ville, en prenant soin de raser les murs des ruelles les plus obscures, afin de gagner la poste orientale, où nous savions pouvoir compter sur l'aide, moyennant le versement d'une petite obole, du loueur de mulets que nous avions croisé l'avant-veille. Bien avant que la ville s'éveille, nous étions déjà en route, empruntant des chemins au tracé hasardeux en direction du levant, nous orientant en

contemplant les premières lueurs du soleil naissant. Après une bonne journée de marche à pas lent de mulet, nous arrivâmes au pied d'un relief montueux. La grand-route filait vers le nord, mais un sentier escarpé grimpait sur la colline, puis semblait gagner le flanc d'une montagne, jusqu'à un col dont notre palefrenier nous avait parlé. Au-delà, nous avait-il assuré, vous serez à l'abri des répercussions des torts que vous avez causés à Devenesty & trouverez sans doute le moyen de vous faire oublier quelque temps au creux de cette vallée encaissée & parfaitement isolée du reste du monde, qu'est la haute-vallée de la Moldane. Nous lui versâmes quelques sous pour son aide & reprîmes notre route en direction des montagnes.

Peu avant d'atteindre le col, nous fûmes dépassés par un petit homme barbu & râblé, dont le baudet hissait vaillamment moult bagages d'où émergeait un tohu-bohu suspect de vaisselle s'entrechoquant. Ce colporteur nous tint compagnie durant toute la fin de l'ascension, & bien que nous ne le suivions qu'à grand peine, haletant et suant, il nous faisait la conversation comme si la pente n'avait pas de prise sur lui. Il était fort bavard &, comme il connaissait bien la région, il nous guida jusqu'à une auberge établie en surplomb d'une très vaste étendue d'eau, un lac de montagne aux eaux glacées, dont on ne devinait pas la rive opposée. Le lendemain matin, il avait filé bien avant que nous soyons levés & nous n'entendîmes plus jamais parler de cet homme étrange.

Le soir venu, après une marche interminable & harassante dans une campagne verdoyante, nous arrivions enfin à Moldanau, où l'on nous avait promis une retraite paisible & sans histoire. C'est peu dire que nous fûmes déçus. Non pas qu'on se fût senti en insécurité dans ces ruelles étroites : au contraire, tout évoquait le calme & la sérénité. On nous gratifiait aisément de sourires & les habitants s'empressaient de nous venir en aide, nous indiquant, avant même qu'on les ait questionnés, l'auberge & la taverne. Mais la ville, pour tout dire, n'était guère avenante : on n'y trouvait

rien qui fut susceptible de ravir l'œil, aucune antiquité, nulle statue fièrement dressée près des fontaines, pas un monument qui se distingua par son ambition sur les autres bâtisses, &, plus étonnant encore, aucune église, & pas même la plus modeste chapelle. Pas encore tout à fait rassurés, nous craignions tout en errant dans la ville de croiser un agent de police : mais nous n'en vîmes aucun, comme si la cité était exempte de tout larcin, sans parler des crimes. Nous nous préparions donc, après le souper, en nous dirigeant vers une taverne sise dans un faubourg, au pied de la montagne, à nous ennuyer ferme.

Que nenni ! Il y avait là toute une mondanité, rieuse & pleine d'entrain, & bien des agréments, jeunes filles aux joues roses & liqueurs de bonne composition. La soirée prenait belle allure, certains chantaient & jouaient de la flûte & du tambour, d'autres n'hésitaient pas à danser entre les tables. & l'on nous offrit même un verre de bienvenue, puis un second & ainsi de suite si bien que nos chopes jamais ne désemplissaient. Force était de reconnaître aux gens d'ici un sens aigu de l'hospitalité. Nous eûmes tôt fait de modifier notre opinion sur la cité & ses habitants, considérant qu'à bien y penser, ce n'était pas toujours dans les villes les plus fastueuses que nous avions été les mieux reçus. La raison vient peut-être du fait qu'on ne voit guère ici d'estrangers, ce qui est rare est cher, & il ne fallait donc pas s'étonner que nous soyons devenus le sujet de la curiosité générale.

Je recommande aux gens de passage qui suivront nos pas dans le futur, cette remarquable eau de vie de baye de houe, une merveille tant au palais qu'à l'esprit de celui qui la boit, bien qu'elle eût comme on le lira par la suite quelques effets indésirables.

Malheureusement, comme à l'habitude, la soirée prit un tour désagréable, la faute en incombant à mes deux compagnons comme le lecteur devait s'y attendre.

Halbert qui ruminait dans son coin, ne prenait guère part aux conversations. Le voyant préoccupé de la sorte, je l'interrogeais. « Il y a par ici quelque chose de bizarre, je te le dis, Vicomte, ces gens sont trop beaux pour être

honnêtes ». « Ma foi, lui répondis-je, qu'ils soient sympathiques, je ne le nie pas, mais ce n'est pas ce me semble motif à soupçon. » « Oui, mais vois-tu Vicomte, ajouta-t-il en fronçant le sourcil comme un qui a beaucoup cogité, c'est qu'ils n'ont en leur cité aucun édifice religieux, aucune église, pas même une chapelle. & je m'interroge : se pourrait-il qu'ils n'aient tout simplement pas de dieu ? » « C'est bien possible, lui fis-je après un bref moment de réflexion. Il fallait bien qu'à parcourir le monde & rencontrer la diversité des hommes, nous tombions sur un peuple qui ne croit en rien ! Mais peut-être bâtissent-ils leurs églises en dehors de la ville & qu'une vaste cathédrale s'élève ailleurs du côté des montagnes ou bien aux abords de la Moldane. Pourquoi ne pas le leur demander ? »

Ce que nous fîmes. Mais on nous assura qu'on ne trouverait rien de tel ici, ni chapelle ni cathédrale. « Comment, fit Halbert d'un ton indigné, Se pourrait-il que vous ignoriez tout du Maître de l'univers ? »

Guillermo, qui s'enracinait depuis le début de la soirée au comptoir, se tourna brusquement vers nous, la main fermement ancrée à la coque de son épée, & je devinais alors que les choses allaient tourner au vinaigre.

En souriant, quelques habitants du cru répondaient aux questions pressantes de mon ami : « Un dieu ? Pour quoi faire ? Nous avons eu des dieux, dans le passé, mais ils nous ont abandonnés. À quoi bon en chercher un autre. Ils reviendront peut-être un de ces jours ? »

Halbert n'étouffait plus ses jurons : « Sacrebleu, voilà qu'ils professent le paganisme maintenant ! Et pourquoi pas la magie & la sorcellerie tant que vous y êtes ! Nous concéderiez-vous, à tout le moins, une forme de déisme ? »

L'assemblée s'était tue, sentant que l'affaire devenait sérieuse. D'une voix timide, & assez imprudemment, un petit homme se sentit obligé de préciser qu'effectivement, dans les montagnes, s'était établie une petite communauté de prêtresses, lesquelles étaient réputées pour guérir à l'occasion certains maux, & pratiquer quelques tours de magie, se rendre invisible,

des choses de ce genre.
C'en était trop pour mes compagnons. Halbert vitupéra, frappa du poing sur la table, renversant les verres qui s'y trouvaient, & ce fut comme un signal pour ce diable d'Espagnol, qui, tirant son épée hors du fourreau, se mit à insulter tous ses anciens compagnons de beuverie, devenus soudainement « d'incorrigibles sceptiques », « d'infâmes mécréants », « de sombres incrédules », « d'éternels paganistes », & pour tout dire : « de redoutables athées » ennemis de la Très Sainte Église » &c.
Les gens du village se levèrent comme un seul homme, aussi bien que les femmes, & tous avaient la main ou bien sur le pommeau de leur épée ou bien sur un autre instrument contondant, &, ma foi, s'emparèrent de tout ce qui était à leur portée, vaisselle & mobilier. Nous nous comptâmes, & nous étions trois quand ils étaient une bonne vingtaine.
D'aucuns, mus par la frayeur, auraient eu tôt fait de déguerpir, mais Guillermo, fidèle à son caractère, ne l'entendit pas de cette oreille & dégainait déjà son épée, prêt à occire quelques infidèles dût-il périr dans cet inégal combat.
Point ne m'agrée pour ma part pareilles aventures. J'en avais soupé pour tout dire de ces inévitables esclandres, & ce qui m'amusait tantôt me peinait aujourd'hui, surtout que j'avais en vue ce soir-là une petite affaire avec une délicieuse damoiselle qui, d'après notre conversation, malheureusement interrompue par tout ce chambard, goûtait autant la poésie, à l'en croire, que je goûtais ses charmes.
Je tirais Guillermo par la manche en dehors de l'estaminet non sans peine, tout en m'excusant platement auprès de nos hôtes, tandis qu'Halbert, responsable du déclenchement de cette malheureuse querelle théologique nous avait précédé dans notre fuite, & nous courions comme il nous arrive trop souvent par d'obscures ruelles mal pavées.
Nous trouvâmes refuge, bien qu'il n'y eût à vrai dire aucun signe qu'une meute enragée de citoyens soit

réellement à nos trousses, à la sortie de la ville : une brume s'était élevée depuis les berges de la Moldane &, enveloppant les environs, nous donnait l'allure de spectres. Dans un renfoncement de grange, entre deux murs de bois vermoulus, à demi ensommeillés, emmitouflés les uns contre les autres, chacun faisant pour son voisin office de couverture & de manteau, mal protégés de la brise glaciale par un pauvre barrage fait de nos bagages & de la mule qui les transportait, nous nous préparions à une nuit inconfortable. Suffisamment ivres pour être en proie à ce genre de migraine qui vous cogne dans la boîte crânienne, mais pas assez pour nous abandonner sans âme ni conscience dans les doux bras de Morphée. Plongés dans les ténèbres, grelottant, nous scrutâmes autant que faire se peut les alentours. Mais nous n'y voyions goutte.

Divaguant dans cet entre-deux du mal dormir, nous tournant & nous retournant sans cesse, râlant & ronchonnant, nous oscillions de commencements de rêves aux perceptions les plus confuses. Quand, brusquement, Guillermo souleva la tête de l'épaule qu'il avait choisie en guise d'oreiller & s'écria d'une voix éraillée des gueuleries de la soirée : « Eh ! Eh là ! Mesdames ? Mesdemoiselles ? Où donc allez-vous ainsi ? »

J'ouvris les yeux comme je le pouvais. De l'autre côté de la route, à environ une vingtaine de pas, avaient surgi du brouillard trois créatures vaporeuses, marchant, ou plutôt, flottant, en direction de la ville. Toute habillée pareillement, d'une longue robe bleu pâle (me semblait-il) et la tête recouverte d'un voile de la même couleur. On aurait dit des moniales s'en retournant au couvent après quelque escapade bucolique – sauf que la nuit était tombée depuis déjà deux bonnes heures, & que le temps humide et frais ne se prêtait guère à la promenade.

« Vois-tu Vicomte la même chose que je vois ? », s'enquit Guillermo.

« Je vois trois damoiselles en robe marchant avec grâce dans la brume. », dis-je.

Halbert demeurait quant à lui bouche bée, fixant l'apparition comme un mystique en pleine extase.
« Ce n'est peut-être qu'un effet de nos imaginations », avancé-je prudemment. « Nos hôtes n'ont-ils pas tantôt évoqué devant nous les pouvoirs magiques de leur eau de vie ? Elle nous aura tourné la tête sans doute. »
« Fantômes ou pas, je vais m'en assurer ! Il en va de la santé de nos esprits, *sine sensu et intellectu* ! «
Guillermo se redressa, & brandissant non sans peine son épée dessina avec elle des signes de croix et d'autres, plus obscurs, tout en proclamant d'une voix grave &puissante : « *Sancta maria hunc sanguinem firma ! Sint medicyna mei pia crux et passio Christi Vulnera quinque dei sint medicyna mei !* »
Quand notre impétueux hidalgo s'aventurait à proférer du latin, c'est qu'il était non seulement éméché, mais tout autant terrorisé.
« Elles nous font signe ! », chuchota Halbert. Il semblait bien en effet que l'une d'elles nous invitait à la suivre.
Nous nous relevâmes aussi prestement que notre état nous le permettait, & nous apprêtâmes à répondre à cet appel, irrésistiblement mus par quelque très profonde impulsion spirituelle. Mais à peine étions-nous à peu près en équilibre sur nos deux jambes que nos jouvencelles mystiques disparaissaient dans la nuit mystique.
Quel maléfice était-ce donc là ? Je ne saurais le dire, & mes compagnons non plus. Nos sens avaient-ils été troublés par l'eau de vie ? C'est ce que, le lendemain à l'aube, alors nous entamions le voyage du retour, nous inclinions à croire. Mais sur le moment, nous n'en étions pas si assurés.

À défaut d'apparitions spectrales, voici la serveuse de l'auberge, ma Siduri, ma Maxine, et ma bière, suivies du chien qui s'approche en remuant la queue. Je caresse la tête de l'animal : voilà qui semble lui plaire, car il ferme les yeux de ravissement.

« Argos, voyons, fait l'aubergiste. » Je lui dis que le chien

ne me dérange pas, et c'est vrai que, dans un sens, le caresser me détend aussi.

« C'est un brave gars qui a fait son temps. Il n'y voit plus guère. Il ne se déplace plus qu'avec peine, mais je suppose qu'il se console en se rappelant le temps passé à guetter les canards au bord de la Moldane.

— C'est bien calme, dis-je, histoire de lancer la conversation.

— Oui. C'était bien plus animé autrefois, mais la ville s'est dépeuplée ces dernières années. »

Elle avise le carnet et le crayon devant moi.

« Vous écrivez ? »

Voilà le genre de question que je redoute par-dessus tout. Je bafouille les réponses habituelles en pareil cas, je suis écrivain, enfin, je suppose, j'essaie, mais je n'en suis pas sûr, et ainsi de suite. Comme elle manifeste tout de même une certaine curiosité, on en vient à parler de ce livre, Moldanau, le motif de ma présence ici, et bientôt ce n'est plus de moi dont il est question, mais de mon personnage, de ses motifs à lui, et l'histoire me paraît à nouveau d'une affligeante banalité, elle perd tout son sel quand je la raconte, et j'en éprouve même du dégoût. Elle, néanmoins, semble s'y intéresser : « Et ce jeune poète, pensez-vous qu'il ait vécu à Moldanau ? Est-il encore en vie ? Se pourrait-il qu'il se soit assis justement sur cette terrasse ? », et, passé un bref moment de silence durant lequel elle s'abandonne à la contemplation d'un rapace qui tournoie en criant au-dessus de nous : « Imaginez un instant que tel soit le cas, que ce jeune homme ait réellement existé. » Je n'ose lui dire que c'est là précisément le genre d'idée qui me hante depuis le début de ce voyage. Elle, rêveuse, de s'en retourner en riant doucement : « Voilà ma foi une histoire fort intrigante ! »

Intérieurement, je fais la promesse de lui envoyer le livre

s'il est publié un de ces jours. Le chien, après m'avoir remercié d'un tendre jappement, fait lui aussi demi-tour et je suis seul à nouveau avec mes pensées.

Ce personnage, celui du livre que je n'ai pas fini d'écrire : en viendrai-je à bout ? Que deviendra-t-il ? Quelle pensée absurde ! Maintenant que la réalité pour ainsi dire, a rejoint la fiction – et je ne suis pas sûr de savoir exactement ce que j'entends ici par réalité et par fiction –, dans ce café de la gare à Moldanau, à quoi bon écrire la suite ? Lui : ankylosé par cette interminable équipée ferroviaire, embringué dans les discussions des ivrognes locaux, se demandant ce qu'il fiche ici, parcourant d'un œil hagard la terrasse et les rues adjacentes, au cas où par un très improbable miracle émergerait de la pénombre la silhouette d'un jeune poète disparu, ce qui mettrait un terme à son enquête et l'autoriserait donc à rentrer chez lui, mais ce serait évidemment trop facile, et le livre prendrait fin au bout de quelques chapitres seulement, ce qui n'en ferait pas un roman, ce qu'il n'est absolument pas du reste, ou bien alors un roman avorté, un récit qui tombe à l'eau, le personnage principal cherche un jeune poète disparu, il prend quelques trains, descend à la gare de Moldanau, et là, contre toute attente, il tombe sur ce jeune homme, terminus tout le monde descend fin de l'histoire, imagine-t-on un roman pareil ? Dans mon esprit, l'enquête ne fait que débuter, cette scène au café de la gare de Moldanau marque plutôt le début du récit, une scène pivot, on en lira d'autres, inaugurant un lent processus de perdition, le personnage, s'enfonçant un peu plus vers l'Est, perdra à chaque fois un monde, il a encore du chemin à faire, et pourtant, je m'apprête, inutile de le cacher, à le laisser en plan ici, à la gare de Moldanau, patientant éternellement pour cette bière qu'on tarde à lui servir, je m'apprête à l'abandonner au sort funeste qui pend au nez de tous les personnages de tous les romans avortés, en attente d'une suite qui ne viendra jamais, même pas morts, ou pas tout à fait, condamnés ainsi par leur auteur à demeurer dans cet état de

possibilité flottante, relevant dès lors d'une classe d'être qu'on devrait dire spectrale qui n'a pour épaisseur d'existence que celle que l'auteur a daigné lui concéder, c'est-à-dire peu de chose, des mots, essentiellement, dont il est façonné, sans oublier la part d'être dont les lecteurs lui feront l'aumône le moment venu, complétant en quelque sorte ce profil ténu à l'aide de leurs propres fantasmes, déjà qu'il n'est pas grand-chose, le personnage, pas beaucoup plus qu'une hantise, que lui reste-t-il dès lors quand l'auteur le laisse en plan, le fantôme d'un spectre, ou le spectre d'un fantôme, combien ? une infinité ! de personnages hantant les manuscrits abandonnés en cours de route, jetés à la poubelle, oubliés de tous, y compris de l'auteur, au fond d'une malle prenant l'humidité dans la cave. Pour celui-ci, de personnage, l'universitaire à la recherche du jeune poète disparu – lequel poète, à bien y penser, est encore bien moins loti sur le plan existentiel – il y aura sans doute peu d'avenir, dans la mesure, où, il faut bien l'admettre, moi, l'auteur, j'ai pris sa place, je me suis assis à sa table, je l'ai viré d'un coup d'épaule dans les limbes de la littérature, déposant sur la chaise en bois vermoulu qu'il occupait mon sac à dos et mes affaires.

Je l'ai rattrapé. Voilà. Je prends le relais.

Pour autant, en ai-je vraiment fini avec lui ? Il me reste ce carnet, ces notes, ces 80 pages déjà écrites, et la suite qui veut advenir. Et surtout, cette présence spectrale. Ce qu'il aurait pu être, ce qu'il aurait pu devenir. Me hantent des possibilités d'intrigues futures, des montagnes à l'horizon, des ascensions, un garde montagne et un colporteur, peu fiables compagnons de route, une tempête de neige.

Je suis en train de devenir, je le sens bien, jaloux de cette fiction, envieux de mon personnage. Le réel n'est pas à la hauteur. Le récit de mes pauvres pérégrinations ne peut rivaliser avec mes inventions. Partir sur les lieux du crime. Une reconstitution. Toujours décevant : on rejoue la scène mais le crime n'aura pas lieu. On fait semblant. Ce qui se

passe maintenant ne fait pas le poids comparé à ce qui fut naguère. Il n'y aura ici et maintenant ni sang ni larme. Il n'arrivera rien.

Je ferais mieux de me taire et rentrer chez moi. À mon bureau. Ici, je dois me contenter de contempler ce qui n'est pas, ce qui n'a pas été et ne sera pas, et me trouver frustré de ce qui aurait pu être. Rien de neuf à découvrir, pas de révélation à attendre, rien qui vaille la peine d'écrire un paragraphe supplémentaire. Rien à ajouter à ce que j'y ai déjà mis. Ainsi les voyageurs ayant beaucoup rêvé leur voyage, ou l'ayant préparé avec soin, se trouvent-ils désemparés en arrivant sur place.

Je préfère la fiction, aussi douloureuse soit-elle. Je me lève, sans avoir touché à ma bière, et m'efface.

V. Fin de journée

Le professeur gravit les escaliers de bois grinçants à la suite de la vieille aubergiste. Elle n'avait pas demandé ce qu'il était venu faire ici à Moldanau, et pour combien de temps, et quelle était sa profession s'il en avait une, et d'où il venait, elle n'avait rien demandé du tout, hochant la tête sans discuter quand il avait prononcé le nom de Lanthana, la serveuse du café de la gare, se contentant, comme on arrivait sur le palier du premier étage, de lui fournir des informations utiles, votre chambre, et voici les clés, le souper est servi à 19h30, le petit déjeuner à 8 heures, les toilettes sont sur le palier, et à la question qu'il avait posée, à savoir si d'autres chambres étaient occupées, elle avait répondu, un autre homme oui, un de vos compatriotes, mais vous ne le croiserez que rarement, il ne parle pas beaucoup, vit ici depuis si longtemps maintenant, voyez-vous (non, il ne voyait pas bien non), depuis le décès sa femme. Alors la si réservée Madame Baucis sembla sur le point de devenir plus volubile, comme si elle brûlait d'envie de raconter cette histoire, celle de l'homme qui s'était installé ici après le décès de son épouse, elle tripotait les clés à l'entrée comme s'il lui fallait d'abord faire entendre cette histoire avant d'ouvrir la porte. Elle se reprit cependant, laissant le professeur pénétrer dans la chambre en ajoutant qu'elle apporterait des couvertures tout à l'heure parce qu'il allait faire assez froid cette nuit, l'hiver serait bientôt là, mais il y avait un petit radiateur près de la

commode, et probablement encore un peu de gaz dans la bouteille.

Il restait une petite heure avant le dîner. Devant le trouble miroir de la minuscule salle de bains, un tube de dentifrice à la main, il se sentit vieux et fatigué. Il aurait dû prendre une douche et se raser, mais n'en fit rien pour le moment. Les effets de l'alcool s'estompaient, cette sorte d'euphorie tout à l'heure au café, nourrie par les joyeux bavardages de l'assemblée, retombait brutalement tandis qu'il contemplait le mobilier fruste de la cellule monacale qui lui était échue. Il déballa ses affaires, posa les livres que Martha lui avait confiés sur la table de chevet et s'allongea sur le lit. Machinalement, il saisit un volume d'une épaisseur modeste : il s'agissait manifestement d'un recueil de poèmes. Le premier texte qui lui tomba sous les yeux le dissuada d'en lire un autre :

« Au bord de la Moldane
J'allais triste et malheureux
Et je vous prie de croire
que cette formule
triste et malheureux
n'a rien d'un pléonasme
Comme pourraient en juger quelques paresseux littérateurs
car il m'arrive tout aussi bien voyez-vous
d'aller gaiement et malheureux
ou bien espiègle comme un petit oiseau moqueur perché sur la branche d'un saule
et néanmoins irrémédiablement malheureux
Après tout j'ai tant de raisons d'être malheureux
tout autant que vous, si tant est que vous y songiez un peu,
Et ne se plaint-on pas d'ailleurs
aujourd'hui comme hier, et demain probablement plus qu'aujourd'hui,
du malheur des temps ?
Et quand bien même les eaux de la rivière, parfois,
défilent sinistrement
rappelant que l'obscurité subaquatique finira par nous engloutir tous

je peux aller si je suis de bonne humeur d'un pas guilleret
à cause d'un rafraîchissant sourire, d'une pomme juteuse, ou d'un mot d'esprit délicieux,
léger dès lors comme la plume échappée du duvet d'un canard,
il n'empêche,
ce matin,
j'allais triste et malheureux
et ceci je le répète n'a rien d'un pléonasme,
car il aurait pu en être autrement,
et ceci n'a rien d'un poème,
Dieu sait combien j'ai horreur de la poésie,
surtout par les temps qui courent,
les temps du malheur,
et même si j'en écris, si je suis, disons, supposé en écrire,
au point qu'on m'appelle ainsi depuis l'autre côté de la rue : « Hé là ! Le poète ! Viens donc boire un verre avec nous ! »
je préférerais ne pas en écrire du tout,
et qu'on ne se méprenne pas,
si ces mots-là ressemblent à de la poésie,
s'ils ont l'indécence de ressembler à ces vers censés rendre au malheur quelque dignité,
alors c'est un malentendu,
Loin de moi une telle idée
pour le malheur,
j'ai trop de respect. »

Un poète qui n'aimait guère la poésie donc, mais en écrivait tout de même et s'en plaignait. Il ressemblait à l'un de ces étudiants que le professeur ne connaissait que trop bien, qui considérait l'existence d'un air désenchanté sans avoir encore rien vécu. Passons au suivant dans la pile : manifestement, un traité de philosophie. Mais pourquoi Martha ? Quel rapport avec Moldanau ? L'auteur de l'introduction, dans une interminable description philologique du manuscrit, au moins aussi longue que le texte principal, en attribuait la paternité à une mystérieuse communauté sise dans les environs de Moldanau, et ajoutait :

On aurait tôt fait de considérer toute cette histoire comme purement légendaire si ce n'est qu'a été conservé, à la bibliothèque de Moldanau, un petit local peu engageant et dont les archives, comme on l'imagine, peinent à remplir un seul rayon d'étagère, un volume imprimé sans doute il y a quatre ou cinq siècles, dont on ignore et le titre et l'auteur, la page de garde ayant disparu, déchirée peut-être par un lecteur malhabile ou bien, à en croire certains, ayant été dérobée de manière délibérée.

Sans enthousiasme, le professeur s'aventura tout de même dans ce grimoire métaphysique.

« Plus un principe est élevé, plus vaste est son influence. Le principe le plus élevé, qui n'est même plus principe, celui que la nécessité nous suggère de poser au-delà de l'être et de l'un lui-même, étend donc son influence jusqu'aux dernières extrémités de l'être : là où le langage s'effondre, dans le chaos de la matière pure. C'est là, paradoxalement, que la marque de l'ineffable ante-primordial se manifeste de la manière la plus pure. Il faut oser dire que la cause la plus élevée produit aussi la privation, l'absence, la négation, et toutes les autres modalités du non-être. »

Et, plus loin, cet autre passage, pas moins ésotérique :

« L'au-delà du principe, le non-être, l'ineffable constitue donc le point aveugle d'où s'origine toute chose sensible et intelligible, et à vrai dire la moindre entité, même la plus médiocre, même celle dont l'identité s'est effondrée dans un processus irrésistible d'auto-destruction incessante, évanouie à peine apparue. »

Pour autant qu'il ait pu en juger, n'étant pas tout à fait ignorant de l'histoire de la philosophie, sans en être pour autant un expert, ces pages lui semblaient issues d'un de ces compendiums de néoplatonisme antique qui circulaient au Moyen Âge, avec néanmoins une connotation beaucoup plus moderne, voire, comme aurait dit Martha : « postmoderne ».

Mais peu importe. Il ne se sentait pas en état de s'élever à ces hauteurs, pas maintenant en tous cas.

Il aurait tellement aimé être ailleurs : dans son appartement du centre-ville, disposant les bûches dans l'âtre de la cheminée, sirotant un brandy tout en contemplant les flammes naissantes, vautré dans la plantureuse banquette qui fait face au foyer. Il écrivit une énième lettre à Martha.

Chère Martha. Voici une lettre encore, que je n'enverrai peut-être pas. J'ai trouvé pour cette nuit une chambre où dormir, pas vraiment un hôtel, plutôt une sorte de pension tenue par une vielle dame peu diserte. Les deux autres chambres sont occupées. Un veuf qui, si j'ai bien compris, s'est installé ici après le décès de sa compagne. Une autre voyageuse, dont je ne sais rien, excepté son prénom, Zanika. Les noms et les prénoms, dans la région, sonnent étrangement. Parfois, les gens semblent même n'en avoir aucun. Ils se nomment par leur métier, sujet à plaisanterie le plus souvent, si bien qu'on se demande même s'ils l'exercent réellement ou l'ont exercé un jour. J'occupe la troisième chambre, au second étage. Ça n'est pas le grand luxe. Moi qui ne vais pas fort. La fatigue du voyage sans doute, le dépaysement. C'est un peu plus qu'un simple dépaysement pour être honnête. Il y a ce je-ne-sais-quoi ici qui vous plonge dans un état incertain. Concernant notre poète, l'enquête n'a guère avancé. On m'a indiqué quelques pistes, promis de l'aide. Mais j'ai du mal à évaluer dans quelle mesure on me prend vraiment au sérieux, ou s'il s'agit pour eux d'une sorte de jeu. J'ai bien conscience que ce soupçon est à mettre en partie sur le compte d'une déformation professionnelle de ma part, qui s'ajoute à la fatigue et à l'étrangeté des lieux. Difficile toutefois pour le moment de se défaire de ce sentiment d'irréalité. J'y verrai sans doute plus clair demain matin après une nuit réparatrice. Je l'espère.

On frappa à la porte.

« Je suis venu vous apporter des couvertures

supplémentaires. Vous étiez en train de travailler. Désolé de vous interrompre. »

Avisant la pile de livres sur la table de nuit, et notamment l'ouvrage qui la recouvrait.

« Ô, vous lisez celui-ci ?

— J'y ai déjà jeté un œil oui.

— C'est l'œuvre d'un de mes cousins. J'en possède moi-même un exemplaire. « Mémoire portant sur la géographie et l'histoire de Moldanau, et les mœurs étranges de ses habitants ». Le titre est assez présomptueux à mon avis : il est parti d'ici je crois quand il était encore adolescent. Mais il est notre seul historien local, il faut donc bien s'en accommoder ! »

Le professeur dit qu'il ne manquerait pas de le lire, et demanda s'il aurait le temps de prendre une douche avant le dîner. Qu'il ne se fasse pas de souci, on l'attendrait bien évidemment.

À l'heure dite, se sentant un peu plus présentable après être finalement passé sous la douche, il sortit pour emprunter un long couloir sombre, croisa un homme qui, de manière étrange, détourna la tête à son passage comme s'il ne souhaitait pas qu'on distinguât son visage, puis descendit les escaliers et fit son entrée dans une cuisine minuscule dont le mobilier n'avait sans doute guère changé depuis un siècle. Une femme aux cheveux courts, de grande taille et large d'épaules, habillée d'une robe de laine aux motifs colorés, avait déjà pris place et le gratifia d'un sourire généreux, tandis que Madame Baucis lui tournait le dos, le nez dans ses fourneaux. La première convive lui apprit tout de go qu'elle s'appelait Zanika, qu'elle était originaire de contrées bien plus à l'Est encore, comme son prénom le suggérait ajouta-t-elle, l'invitant à se présenter en réponse. Le professeur s'exécuta en

s'asseyant sur la vieille chaise un peu bancale, racontant à son tour ce que le lecteur sait déjà, ou croit savoir, et, après qu'il eut évoqué le motif de son voyage, s'entendit répondre :

« J'ai bien connu un poète autrefois. Une épigramme assez ambiguë, mais pas suffisamment ésotérique, qu'il avait publiée dans une revue confidentielle gérée par une poignée d'étudiants rêvant sans doute de révolution, avait eu le malheur de déplaire au gouverneur de la province, lequel avait promptement condamné son auteur à l'exil, le reléguant dans une modeste ville donnant sur les rivages sombres d'une mer intérieure, aux confins de ce continent. Il approchait déjà la cinquantaine quand nous nous sommes rencontrés sur les quais de cette cité portuaire éternellement enveloppée de brume, au hasard de nos pérégrinations respectives. Il ne peut donc s'agir de votre poète à vous. »

Comme il avait glissé dans sa poche la photographie de son poète à lui, il s'empressa de la montrer à Zanika, laquelle secoua la tête doucement tout en l'examinant. Madame Baucis, qui venait de servir l'entrée, un pâté en croûte encore brûlant, s'assit à son tour et prit la photographie que lui tendit sa voisine :

« S'il est venu ici, il n'a pas logé chez moi. Je m'en souviendrais, tant il est vrai qu'on n'a pas eu beaucoup d'étrangers ces dernières années.

— Il y a bien quelqu'un qui pourrait vous aider, dit Zanika en se tournant vers la cuisinière.

— Le détective, compléta leur hôte.

— Un détective ? Ici, à Moldanau ?, s'étonna le professeur. Je veux dire. C'est un surnom qu'on lui donne ou bien est-il réellement détective ?

— Comme on l'observe souvent dans ces bourgades reculées, mon cher, et, croyez-moi, j'en ai visitées plus que ma part, répondit Zanika, on trouve ici tout ce dont les gens

pourraient avoir besoin, du sabotier au serrurier, du traducteur au détective, et si par hasard un métier venait à manquer, nul doute qu'un des habitants aurait tôt fait de pallier ce défaut.

— Et même, ajouta, non sans perfidie Madame Baucis, ce dont on n'a aucunement besoin, on finit par le trouver aussi !

— Au fait, demanda dans un large sourire Zanika, quelle est votre spécialité déjà ? Vous êtes professeur, mais qu'enseignez-vous au juste ? »

Le professeur manqua de s'étrangler en avalant la dernière bouchée de son pâté. Il se racla la gorge aussi discrètement que possible, embarrassé comme à chaque fois qu'il était amené à parler un peu de lui.

« Je crains que ma spécialité n'appartienne à la collection des choses qui ne manqueront jamais à personne, et dont ici, à Moldanau, on se passe aisément depuis toujours. Mais, ajouta-t-il en accomplissant simultanément deux gestes, s'essuyer la bouche avec une serviette et désigner la place vacante autour de la table, ce couvert, là, n'attendait-il pas quelqu'un ? Un compatriote me disiez-vous ?

— En effet, fit Madame Baucis.

— Un homme bien malheureux, ajouta Zanika.

— Racontez-lui donc, Zanika, vous avez plus de talent pour les histoires que moi. »

Et l'aventurière s'exécuta de bonne grâce, parce qu'elle était de ces voyageuses qui aiment à raconter. Certes, ses histoires n'entretenaient avec la réalité qu'un rapport assez lâche, fondées qu'elles étaient sur d'incertains souvenirs, ou sur les souvenirs d'un autre quand elle rapportait une anecdote qu'elle avait entendu dire par un narrateur croisé sur sa route, mais n'est-ce pas ainsi que les récits vont et viennent et circulent bien loin des pays d'où ils s'originent, suivant les pérégrinations de ceux qui les composent et les divulguent,

s'enracinant parfois dans de nouvelles contrées, devenant alors une légende du cru, une fable au pedigree incertain.

« C'était il y a plus de dix ans, à peu près à l'époque où votre poète s'était égaré par ici. Une couple de votre âge, je suppose, plutôt bohème, du genre à snober les circuits touristiques organisés et s'aventurer dans les contrées de moindre réputation. Ils logeaient dans une petite pension, tout à fait comme celle-là, au bord du lac, à Iscaccea. L'homme partageait son temps entre de longues randonnées sur les hauteurs escarpées et des promenades en barque au milieu des pêcheurs. Elle, c'était une artiste : les villageois la voyaient chaque jour poser son chevalet sur la rive, et peindre les paysages ou Dieu sait quoi une bonne partie de la journée. Cette année-là, l'été fut paisible – aucun orage et un ciel clair durant la semaine qu'ils passèrent à cet endroit. »

Madame Baucis toussota.

« Oui, je sais ce que vous allez dire. Je n'y étais pas. De fait, je n'ai débarqué à Moldanau qu'il y a deux ans. Mais après tout, pourquoi pas un été clément pour ces deux-là, pourquoi pas une semaine paradisiaque, avant que s'abatte sur leur bonheur le couperet funeste de la destinée ?

— Vous me rappelez mon cousin, vous savez, l'historien.

— Toujours pas lu son livre, mais je le prends comme un compliment ! Venons-en à la tragédie donc. Car un midi, à l'heure du déjeuner qu'en général ils prenaient en terrasse à l'unique restaurant du village, l'homme, qui revenait d'une promenade sur les rochers, se trouva seul à la table qui leur était réservée, et attendit, d'abord sans faire cas de son retard, puis, avec une anxiété croissante, le retour de sa compagne. Bientôt, des cris se firent entendre depuis la rive du lac en contrebas. Un garçon en culotte courte courait vers le restaurant, adorable et sinistre messager. Votre dame, criait-il, votre dame, il faut que vous descendiez Monsieur ! Et, soudainement livide, il descendit, courut à son tour vers la

petite crique où sa compagne tant chérie aimait à se baigner entre deux coups de pinceaux, et, au milieu d'une petite troupe de villageois, il devina son corps inerte gisant sur les galets chauffés par le soleil.

— Zanika !, fit Madame Baucis d'un ton de reproche. Ne parlez pas trop fort tout de même des fois qu'il nous entende depuis sa chambre au-dessus. »

Les convives jetèrent de concert un œil vers la lampe de plafond tremblotante engoncée dans un abat-jour de toile grise et poussiéreuse. La voix de la narratrice baissa de quelques tons.

« Je vous passe les détails concernant les suites de l'accident, détails que j'ignore à vrai dire, mais on imaginera sans peine le lugubre défilé des enquêteurs de police dépêchés tout exprès de la lointaine Devenesty, qu'il fallut donc attendre un moment, l'unique brigadier en poste à Moldanau n'étant pas assez qualifié sans doute pour traiter ce genre d'affaire, relative à une étrangère – il en va différemment quand un décès survient dans la communauté, les choses se règlent pour ainsi dire sans excès de procédures. Puis vint un médecin des environs, suivi du coroner, ensuite le pénible déplacement du corps jusqu'à la salle commune du village, enfin les discussions autour de son rapatriement éventuel – à moins que son compagnon ait choisi pour sa compagne en guise de dernière demeure les abords de ce lac, je n'en sais rien au juste, j'invente. Restait un fait indiscutable, et que personne ne s'avisa de discuter : elle s'était noyée voilà tout, ce sont des choses qui arrivent, il y a chaque année des pêcheurs qui, surpris par le mauvais temps, brouillards et tempêtes, s'égarent sur le lac, surtout en hiver, leur embarcation se renverse, et, saisis par les eaux glaciales, paralysés par le froid, n'ont plus la force de regagner la terre ferme et disparaissent à jamais dans les profondeurs sinistres. Tout cela était fort triste. L'affaire aurait pu en rester là, une ligne de plus sur la liste des drames qui marquent les

mémoires pour un temps, avant de sombrer plus tard dans l'inévitable oubli, le compagnon de la noyée se serait empressé, comme on aurait pu s'y attendre, de quitter ce pays désormais maudit, accompagnant le corps de sa défunte amie jusque chez elle, pour autant qu'il y ait un sens pour un mort à habiter encore où que ce soit, l'accompagnant donc, durant cet interminable retour vers l'Ouest, accomplissant de la sorte dans ce voyage inverse, un commencement de travail de deuil. Mais il n'en fut rien. Et c'est là, si je puis me permettre, sans manquer de respect pour la dame qui s'était noyée, tout l'intérêt de l'histoire.

« Une fois réglés, en effet, les détails pénibles que je viens d'exposer, il demeura seul, dans la pension à Iscaccea, ne quittant quasiment plus sa chambre, et ce durant quelques semaines, après quoi, la saison estivale touchant à sa fin, on lui fit savoir que l'auberge allait fermer bientôt, mais s'il souhaitait rester encore un peu dans les environs, il pouvait sans doute trouver un endroit où loger à Moldanau. Et plutôt que de s'en retourner vers l'ouest, il emprunta le petit train que vous connaissez déjà et prit ses quartiers d'automne à la pension de notre chère hôtesse. L'hiver succéda à l'automne et au printemps, il était toujours là, et ainsi de suite jusqu'à aujourd'hui.

— C'est de très loin mon plus fidèle locataire, dit en riant doucement Madame Baucis. »

Les dîneurs à nouveau observèrent le plafond, comme si le héros du récit risquait à tout moment d'en surgir, comme le font les fantômes que nulle cloison n'arrête.

« Il devait beaucoup l'aimer, fit le professeur, pensif, presque pour lui-même. Quand on est en deuil, il y a toujours un tas de gens pour vous conseiller de passer à autre chose, au prétexte que la vie continue, etc. Il aura préféré s'en tenir là sans doute.

— Il ne me dérange pas, dit Madame Baucis, anticipant une

question qu'on ne lui avait pas posée. Les premiers temps, bien sûr, je m'étonnais. Il est si peu causant. Je n'osais pas lui demander quelles étaient ses intentions. Quand un locataire paye sa chambre, et fait montre d'une telle discrétion, quel reproche pourrait-on lui faire ? Le temps passant, des bruits ont couru, forcément. Mais vous m'imaginez, à mon âge, avec un homme tel que lui ? »

Elle eût ce petit sourire gêné de celle qui s'est imaginée malgré tout, à l'occasion d'une longue et ennuyeuse soirée d'hiver, en entendant les frottements discrets des chaussons de son locataire à l'appartement au-dessus, son inévitable présence à lui, une relation hypothétique, qu'à peine conçue on écarte d'un revers de la main, mais qui revient parfois, insistante.

« Maintenant, je suis tellement habituée. Je n'ai jamais eu le courage de lui poser la question. S'il comptait rester encore, et combien de temps. Comme si lui demander aurait été faire offense à ce pauvre homme, violenter son deuil s'il s'agit encore de cela, un deuil. Et puis, désormais, nous sommes trois dans cette maison, pour ainsi dire ! J'ai rarement eu autant de compagnie. »

Un sourire radieux illumina le visage de Zanika.

« Et puis, moi, je ne suis pas muette comme une tombe. Et vous professeur, quelles sont vos intentions ?

— Ô, je ne crois pas que je ferai de vieux os ici. Quand j'aurai retrouvé les traces de ce jeune homme, et même si je n'en trouve aucune, il sera temps de rentrer à la maison.

— Méfiez-vous ! Je n'imaginais pas, quand j'ai mis les pieds pour la première fois à Moldanau il y a deux ans, que j'y prendrais racine.

— Le fait est que la plupart des habitants d'ici sont arrivés un jour, d'ailleurs, parfois de fort loin, et y sont restés. C'est ce que prétend mon cousin, l'historien.

— Et il a raison, ajouta Zanika. Chez moi, un vieux pays de nomades et de voyageurs, nous avons un proverbe : où que ses pas le conduisent, l'exilé voit toujours dans son esprit sa propre maison. »

Le repas touchait à sa fin. La partie rationnelle de son âme l'incitait à regagner sa chambre afin d'y prendre un repos salutaire, tandis que l'autre partie, que les philosophes appellent étrangement irascible, à moins qu'il s'agisse de la partie concupiscible, peu importe son nom, le soumettait à la tentation de répondre à l'invitation de Zanika d'aller dès ce soir à la taverne dans l'espoir de rencontrer le détective, et, à défaut, d'au moins goûter quelques alcools du cru. Les exigences internes de ce récit dont il semblait bien incarner, après tout, le personnage central, eurent raison de la Sagesse, et, moins d'une heure plus tard, il rejoignait l'aventurière qui l'attendait au seuil de la pension.

Ils marchèrent côte à côte d'un pas vif par les rues et ruelles que gagnaient les premiers frimas. Déjà, des glaçons se formaient aux jets d'eau des fontaines, une légère brise mordait les joues rougies, et de petits nuages de vapeur s'échappaient de leur bouche tandis qu'ils se parlaient donnant aux promeneurs une allure spectrale. Le professeur, tout en s'excusant de son éventuelle indiscrétion, se montra curieux de savoir quel genre d'activité avait conduit son amie du soir à voyager de la sorte. « Eh bien, comment vous dire cela, voyons, ma profession si l'on peut parler ainsi… ». Elle semblait embarrassée, se demandant comment tourner sa réponse, et, comme elle hésitait, son interlocuteur s'imaginait déjà bien des choses que les convenances nous interdisent de divulguer ici. Il rougit sous son écharpe, et toussota, manière d'excréter les images qui lui étaient venues. Zanika, qui savait, tel un démon familier, percer l'âme des hommes mieux que n'importe quel romancier, éclata finalement d'un rire généreux propre à repousser les rigueurs de la saison du gel.

« Je fus parfois, avoua-t-elle, mais pas toujours, ce qu'on

appelle une espionne, en vertu de quoi on m'a nommée de bien des façons, Liane, Marita, Olga, Violette ou encore Hildegarde, et même, le croirez-vous, un Robert, identités éphémères et changeantes accompagnées de moult déguisements et coiffures différentes chaque soir et chaque matin.

— Et qui donc espionniez-vous, et pour le compte de qui ?, demanda le professeur, s'interrompant aussitôt. Je suppose qu'une espionne ne divulgue pas ce genre d'informations.

— Eh bien, je pourrais vous en dire tant et plus, vous citer des noms, des villes et divulguer des secrets d'État, mais attend-on d'une espionne qu'elle dise la vérité ? Iriez-vous la croire ?

— Non, je suppose que non.

— Il faut en dire un peu tout de même, bien qu'avec parcimonie, mélanger ce fragment de vérité avec un copieux brouet de mensonges, et surtout : taire l'essentiel, le noyer dans un récit imaginaire, ni trop limpide ni trop confus.

— Vous auriez pu écrire de la fiction.

— Écrire, je ne sais pas, cela me paraît fort ennuyeux. Les écrivains que j'ai croisés l'étaient en tous cas. Mais pour raconter des histoires, comptez sur moi ! »

Ils marchaient encore, espérant lutter contre le froid qui s'engouffrait entre les murs de pierre sombre, en accélérant le pas.

« Je ne pensais pas que la ville était si étendue, fit remarquer le professeur tout essoufflé.

— La taverne se trouve tout à fait à l'est, dans le dernier faubourg avant la montagne. Ce pourquoi sans doute on l'appelle ici la taverne du bout du monde. D'autres préfèrent la nommer la taverne de la dernière chance. Tout cela paraît bien littéraire n'est-ce pas ? Mais après tout, ce n'est qu'un bar

de campagne semblable à des centaines de bars de campagne que j'ai fréquentés durant mes voyages. »

Ils marchèrent ainsi encore quelque temps, faisant résonner les pavés luisants sous les réverbères, dans les rues à peu près désertes. Toutefois, à un carrefour, l'attention du professeur se porta sur un petit attroupement, trois silhouettes sombres dans la pénombre qui semblaient plongées dans quelque affaire privée qu'il valait mieux régler à l'abri des regards. Un objet indistinct passait de main en main. Il émanait d'eux quelque chose de louche, de suspect, d'illicite et d'inquiétant. Un des trois comploteurs, un petit homme barbu engoncé dans un manteau de fourrure releva la tête quand il le vit passer, lui adressant un léger signe de la main, avant de disparaître avec ses compagnons dans une ruelle plus obscure encore.

« Je connais cet homme-là, dit le professeur, nous avons fait ensemble une partie du voyage en train.

— Ah, c'est bien possible, répondit l'espionne, mais voyez, nous arrivons à notre destination ! »

La taverne était située dans la partie orientale de la cité, et la route, goudronnée jusqu'à l'entrée des lieux, se transformait sans transition en chemin de terre vaguement empierré qui filait ensuite à travers la prairie, avant de devenir un sentier incertain se faufilant dans les bois puis à travers la montagne. La ville brillait là de ses derniers feux, après quoi régnait l'obscurité. Le professeur songea qu'on aurait pu tout aussi bien nommer l'endroit : « la dernière taverne avant la nuit ». Ils entrèrent. Le bar, tout en longueur, se trouvait à gauche en entrant. Une vingtaine de personnes au mieux pouvait s'y entasser, entre le mur et le comptoir. Au fond, un dégagement offrait un peu d'espace pour accueillir autour de quelques petites tables rondes les convives fatigués de se tenir debout. Au bout de cette salle se trouvait le poêle à bois, dont la proximité était fort prisée quand le vent glacial harcelait les clients débarquant de l'extérieur. Dans ce décor grossièrement brossé, le professeur et l'aventurière prirent place, comme s'ils

avaient depuis toujours été attendus.

VI. La Taverne du bout du monde

Advint que, en cette froide soirée, annonciatrice des premières offensives hivernales, à la taverne du bout du monde, ou celle de la dernière chance, ou bien les deux à la fois, comme je m'étais installé au comptoir près du poêle aux bûches flambantes, occupant place familière, étaient venus en cet établissement au moins douze personnes, en compagnie ou l'une après l'autre ; gens de diverses sortes, par aventure ou par habitude, tombés en cette société ; & buveurs ils étaient tous, espérant trouver là divertissement à leur solitude et s'acheminer en bonne équipée vers le doux sommeil qui fait oublier les soucis du jour, tout en rendant hommage au breuvage sacré qui guérit tous les maux, même ceux dont on ne souffre pas ou du moins pas encore, l'eau de vie de baie de houx, fruit de la patience et de la dextérité des cueilleurs desdites baies, sans oublier le délicat labeur de fermentation & de la maturation, du pressurage & de la distillation. Néanmoins, tant qu'il me reste temps et place, & avant que le récit reprenne ses droits, il me paraît s'accorder avec la raison de vous dire toute la condition de chacun d'eux, telle que me parut être, & qui ils étaient, et de quel rang.

Il y avait là un détective privé, une casquette en tweed vissée sur le crâne d'où jaillissait un nonchalant désordre de boucles brunes, qui fumait plus que de raison. Arrimé sur un siège à proximité de la pompe à bière, il semblait être plongé dans de tortueuses pensées, se rapportant, imaginait-on, à de scabreuses affaires criminelles, sans toutefois relâcher son attention, si bien qu'on s'attendait à ce qu'aucun détail ne pût échapper à son discernement. Il avait pour compagnon un petit chien à robe rousse et fourrure épaisse, dont il ne se séparait pour ainsi dire jamais, à l'entendement duquel il éprouvait volontiers ses hypothèses et confiait ses déductions

Il y avait aussi une aventurière, dont on ignorait au juste quelle était la profession. On lui prêtait moult vies passées & tumultueuses, on la disait espionne, révolutionnaire, courtisane, ou bien les trois. Elle était passée maîtresse en l'art d'enquinauder & de berner, d'amadouer & de chaparder, seigneurs & courtisans, ducs & duchesses, gents d'arme & gents d'église, tous succombant à ses charmes sans que de philtres elle eût besoin, suffisait la seule grâce de ses perfections, & il se racontait qu'elle avait déjà tué un homme, & même plusieurs, toutefois se gardait-on de persifler à son sujet, même en son absence, car elle avait la réputation de n'être point commode & de manier les armes mieux qu'un chasseur d'ours. Elle se faisait appeler Zanika qui signifie « disparition » dans le dialecte de son pays.

Il y avait un collecteur de taxes, à la moustache finement dessinée, long & maigre de corps, et d'un aspect respectable. Bien qu'il fût à la retraite & ne collectât plus aucun écu depuis longtemps, n'en paraissait pas moins, quand il disait son opinion en vous jaugeant derrière ses petites lunettes rondes, viser toujours à augmenter son gain. Il jurait en guise de plaisanterie sur Maxilloplumacius, le redoutable Saint Patron des collecteurs de taxes. Certes, il avait la réputation de bien faire le change des écus, & d'aucuns le soupçonnaient d'être

fort endetté, ce dont on ne lui tenait pas grief au demeurant. On ne le craignait guère, car il était bonhomme et d'agréable compagnie, surtout devant une chope de bière moussante.

Se trouvait là aussi une entremetteuse férue d'astrologie. Elle vous jaugeait d'un coup d'œil & d'un seul chaque mortel à l'état de célibat, veuves et veufs, puceaux et pucelles, tel un maquignon au marché des bestiaux. Tous les solitaires du haut-pays en âge de prétendre à l'union conjugale, elle en savait le nom et l'adresse et l'occupation si bien que toutes celles & ceux qui souffraient de solitude ne manquaient pas de la consulter en secret. Elle était versée dans l'étude des astres & de la destinée, connaissant par cœur le Tetrabiblos de Ptolémée, & le Commencement de Sapience d'Abraham ibn Ezra n'avait aucun secret pour elle. Ses talents de physionomiste combinés à son érudition garantissaient à sa clientèle une conjugalité durable et satisfaisante. On la disait néanmoins un peu sorcière, à tout le moins magicienne, & elle inspirait autant d'admiration que de crainte. Elle demeurait pourtant célibataire, & se faisait appeler, par pure fantaisie sans doute, Asclépigénie.

Il y avait un architecte, fort bien mis de sa personne, un foulard de soie rouge enrubannant sa barbe, & un chapeau de cuir suintant de pluie posé sur les genoux. Il ne lésinait pas sur les onguents & parfums si bien qu'on le sentait venir des lieux à la ronde. Il avait le verbe aisé & se faisait passer pour plus beau qu'il n'était : à l'entendre, on aurait pu croire qu'il avait bâti de ses mains le Parthénon, la basilique Sainte-Sophie et la grande Pyramide, mais nul n'était dupe de sa faconde, & lui non plus d'ailleurs qui s'en amusait tout autant que les autres. D'aucuns doutaient qu'il eût jamais conçu le plan d'un édifice plus ambitieux qu'une maison de plain-pied.

Il y avait aussi un agent de développement territorial, ou plutôt ex-agent, dont on ne savait au juste quelle avait été la mission, sinon qu'elle avait échoué. À défaut d'avoir développé quoi que ce fût, l'honnêteté nous oblige à admettre qu'il connaissait bien les tavernes de chaque village, et chaque hôtelier & fille de cabaret, & gardait sur la tête, en toute saison, un bonnet de laine qui protégeait sa calvitie des rigueurs du climat. Pour un quart de vin, il n'hésitait pas à gratifier l'assemblée de discours enflammés stigmatisant l'arriération des campagnes, l'inertie des villageois, & leur refus obstiné du progrès. Son arrogance n'était pas feinte, mais n'offusquait personne, &, quand le pichet était vide, ce qui arrivait plus tôt qu'on l'imagine, il se métamorphosait en agréable compagnon, si du moins on supportait sa propension à se plaindre de rêves déchus qu'il évoquait d'une voix lasse et larmoyante.

Une hôtesse ferroviaire était là aussi, dont nous savons déjà bien des choses et le nom. Avant d'officier dans le train qui va de Devenesty à Moldanau, elle présentait à la radio d'État le bulletin météorologique. Elle avait une voix claire & l'on eût dit qu'elle chantait plutôt qu'elle ne parlait, & aussi bien chantait-elle fort agréablement, accompagnée parfois du chevrier & de son violon, des airs du pays d'ici, enjôlant les garçons & les filles, et quand tout le monde était d'humeur, éveillant les danses et les chœurs jusqu'au milieu de la nuit.

Il y avait un couple de chevriers qui habitaient une petite masure située à l'écart de la ville, sur les pentes de la montagne. On accédait en leur logis par un chemin de terre mal empierré, au point qu'en hiver, quand la neige recouvrait toutes choses ici-bas, il leur fallait, si la nécessité les obligeait à se mêler aux citadins, descendre et remonter à skis, lesquels consistaient en deux planches de bois de frêne sur lesquels on avait fixé des lanières de cuir pour tenir les pieds. À la belle

saison, ils menaient leurs troupeaux dans les sous-bois & à l'automne & au début de l'hiver consacraient le plus clair du jour à cueillir les baies de houx tandis que leurs bêtes gambadaient sur les feuilles mortes. L'époux jouait, comme il a été dit, excellemment du violon, si bien qu'on l'appelait plus communément le violoneux. Ils aimaient tous deux, avant de quitter le bourg et remonter auprès de leurs chèvres, faire escale à la taverne, car s'ils n'étaient guère causants, la solitude étant leur plus fidèle compagne, la société de leurs semblables leur manquait parfois un peu.

Un ange-gardien se trouvait là, bien qu'il fût d'une discrétion spectrale, comme il sied à ce genre d'emploi. Il était jeune homme, aimable & courtois & poli & surtout d'une grande sobriété, ne buvant que limonades et jus fruités, mais son visage, on n'aurait su le décrire, car il demeurait dans l'ombre la plupart du temps, attendant son heure. Il était employé par la maison pour veiller sur les ivrognes, tâche dont on ne saurait diminuer l'utilité, & de fait, chacun lui vouait grand respect, surtout ceux qui lui étaient confiés, lorsque, à la fin de la soirée, était venu le pénible moment de regagner leur chambre. Accompagnant l'ivrogne dans le dédale des ruelles du village, tel Ariane guidant Thésée, le protégeant des démons qui hantent l'esprit des plus avinés & leur inspirent moult idées loufoques, il allait jusqu'à les coucher quand la situation l'exigeait, les déshabillant & parfois les lavant avec soin, avant de les abandonner dans les bras de Morphée. Peu de buveurs se rappelaient le nom de cet allié de Bacchus, parce qu'ils l'oubliaient en général dès le lendemain du soir où ils l'avaient entendu.

Il y avait aussi une serveuse de bar, de qui le sourire était à la fois simple et modeste. Elle s'appelait d'un prénom peu commun, Lanthana, dont l'étymon soulignait la discrétion. Elle n'avait pas son pareil pour deviner avant même qu'ils en

eussent conscience le désir de ses clients, surgissant ici avec un pichet de bière, là avec un verre de vin de cave, ou encore un gobelet de liqueur. C'est avec grâce que toujours elle évoluait, comme si la terre jamais ne la portait, & bien que tous les hommes nourrissent à son égard une passion fiévreuse, ils la gardaient secrète : elle, lointaine disciple de la princesse Hind bint al-Nu'man, ne faisait pas mystère de ses préférences pour les personnes du même sexe que le sien.

Sur les genoux du détective, trônait un petit chien roux au museau retroussé, dont les oreilles pointues et toujours dressées surgissaient d'une chaleureuse fourrure dans laquelle les buveurs aimaient passer la main. Il était né d'une portée peu commune laquelle avait déjà eu par le passé les honneurs de la littérature, son géniteur étant paraît-il un chien savant anglais, & quant à sa mère, elle était de ces aéro-chiennes que les aviateurs ne manquaient jamais autrefois d'embarquer avec eux dans les cabines de leurs ballons dirigeables et autres aéronefs. Le fruit de ces improbables amours avait fini, au terme d'incroyables aventures dont la narration requerrait plusieurs volumes, dans les bras d'un détective à Moldanau, dont il était devenu le plus compétent des collaborateurs. On le soupçonnait fort d'être doué de parole, mais de n'en faire qu'un usage approprié, c'est-à-dire qu'il réservait ce talent à son compagnon, ne goûtant guère l'idée d'être considéré comme un phénomène de foire par le reste de l'humanité.

Un professeur d'épistémologie ou si l'on préfère de philosophie du langage, était arrivé là plus ou moins par hasard, si tant est que le hasard existât. Pas bien épais de corpulence, il avait l'air creux, la mine triste, et paraissait souvent bien embarrassé. Il aurait préféré, plutôt que d'être là, se trouver tout à fait ailleurs, reposé en son logis, ayant à la tête de son lit vingt volumes, reliés en noir et rouge, de philosophes de sa spécialité, Wittgenstein (deuxième période)

& John Langshaw Austin, H. Paul Grice & Decimus Magnus Ausonius avec lequel il partageait le goût du vin. De l'étude avant tout il prenait soin et souci, & n'était guère à son avantage juché sur un cheval ou assis dans un train, & pour tout dire il ne goûtait guère les voyages, répugnait à l'aventure, et craignait l'imprévu.

Et puis il y avait moi, ce qui est beaucoup dire, témoin imaginaire, narrateur invisible, sujet bien incertain, histrion sans histoire, artifice littéraire, n'ayant pas plus de présence qu'une chaise, ce que j'étais peut-être du reste et peu importe, confinant au non-être, si bien que je n'ose me compter parmi cette douzaine. Les autres, que j'ai présentés, ne valaient guère mieux que moi considérant leur participation à l'être & à la vérité, excepté, sur ce dernier point, le chien, car les animaux ne mentent pas, ou bien rarement, mais le lecteur aura concernant ces questions très bientôt le cœur net en lisant ce qui suit :

***

Le détective, juché sur un tabouret de comptoir, une bière à la main droite, à la main gauche une pipe dont il tirait une bouffée de temps en temps, portait sur ses genoux le petit chien, une boule de poils roux accueillant les visiteurs avec un air de franche hilarité. Zanika fit son entrée, accompagnée du professeur, et, après avoir salué prestement l'assemblée, se dirigea vers l'homme et son chien.

LE DÉTECTIVE. Un client pour moi Zanika ?

L'AVENTURIÈRE. Peut-être bien.

LE DÉTECTIVE. Voyons (examinant le professeur avec l'air d'un anatomiste penché sur un macchabée). 1,75 m et 70 kgs.

LE PROFESSEUR. À quelques centimètres et grammes près

oui. Alors c'est vous, je veux dire, vous êtes le fameux détective ?

LE DÉTECTIVE. Entre deux âges, cheveux grisonnants en bataille sous une casquette beige, veste de toile solide, d'allure correcte sans être chic, de petites lunettes rondes posées sur un nez saillant, pommettes roses et rebondies. Un petit coup dans le nez sans doute ajouté au grand air de la campagne, teint pâlichon tout de même, je dirais qu'il mène principalement une vie urbaine, une vie de bureau. La cinquantaine passée de peu.

LE PROFESSEUR. Oui j'ai un peu bu, mais je ne vois pas en quoi cela…

LE DÉTECTIVE. Un intellectuel probablement, un chercheur ? On en voit passer de temps à autre, des historiens, des géographes, des archéologues, on en voyait passer plutôt devrais-je dire, ça se fait rare de nos jours

LE PROFESSEUR. Oui et non, je fais plutôt dans le langage, plus exactement l'épistémologie si ça vous dit quelque chose.

LE DÉTECTIVE. Ah ! L'épistémologie existe encore ! Désolé de l'apprendre. Un voyageur si j'en juge à votre accent, vous n'êtes pas d'ici, ni même de la région. Les chaussures, peu adaptées à nos contrées neigeuses, je n'en ai jamais vues de telles, vous venez de l'Ouest j'en fais le pari, arrivé récemment, sans doute par le train de 15 h cet après-midi,

LE PROFESSEUR. Oui merci de me tailler le portrait, réservez-vous toujours ce genre d'accueil aux étrangers ?

LE DÉTECTIVE. Veuillez m'excuser si je vous ai froissé. Déformation professionnelle. Asseyez-vous donc, mettez-vous à l'aise, que boirez-vous ? Je vous l'offre. Je ne saurais trop vous conseiller de goûter à notre élixir local. L'eau de vie de baie de houx, fruit de la patience conjointe des arbres et des hommes, émergeant de la pénombre des sous-bois enneigés et de l'obscurité brûlante des distilleries, fille de l'hiver et de la

nuit.

LE PROFESSEUR. Eh bien, comme vous voudrez, je veux bien goûter oui, allons-y pour votre mystérieux breuvage.

LE DÉTECTIVE. Alors. Qu'est-ce qui vous amène ?

LE PROFESSEUR. Une disparition.

LE DÉTECTIVE. Vous tombez bien. C'est ma spécialité, les disparitions. Vous n'imaginez pas le nombre de choses qui disparaissent, sans parler des gens et des animaux, et c'est sans compter l'innombrable collection des souvenirs refoulés, des promesses oubliées, et des pièces à conviction prenant la poussière dans les malles et les placards. Alors. Ce voyage ?

LE PROFESSEUR. Je suis effectivement arrivé depuis l'ouest de ce continent par le train de 15 h après plus de deux jours et deux nuits de voyage. Et ma foi, je dois admettre que vous habitez une fort belle contrée, mais vos trains, sans vouloir vous vexer Madame, n'ont décidément rien à voir avec ceux qui circulent par chez moi.

L'HÔTESSE FERROVIAIRE. Mademoiselle, je vous prie. Nous allons lentement certes, mais à bon port, éprouvant physiquement l'expérience du voyage, pas comme avec ces trains modernes qui filent à une vitesse telle qu'à peine on est assis, on se relève déjà, on vous envoie tel un paquet sans âme d'une gare à l'autre, et rien n'existe entre les deux, aucun paysage, aucun espace sensible.

LE PROFESSEUR. Vous avez bien raison Mademoiselle. Et je dois vous remercier pour le cœur avec lequel vous avez animé ce périple. Par ailleurs, l'avantage d'aller lentement, c'est qu'on a tout le temps de dormir, rêvasser, lire et faire connaissance avec les autres passagers. Ainsi, ai-je eu la chance d'avoir une longue conversation avec un de vos compatriotes, colporteur de son état et pas avare en paroles. Il m'a initié en quelque sorte aux mœurs et aux coutumes de votre région, c'est du moins l'idée que ça donnait.

LE DÉTECTIVE. Décrivez-moi ce, comment dites-vous : colporteur ? Quel est son nom pour commencer ?

LE PROFESSEUR. Je l'ignore, il ne m'en a rien dit. Plutôt petit, barbe épaisse et noire, forte corpulence, cheveux mi-longs, de petits yeux qui vous scrutent avec ce que je m'imagine être de la bienveillance.

L'HÔTESSE FERROVIAIRE. Ça ne m'évoque personne. Et croyez-moi, j'ai l'œil !

LE PROFESSEUR. Ce colporteur existe bel et bien cependant. Certains ici peuvent même en témoigner : Monsieur le collecteur de taxe, vous étiez vous-mêmes dans le train qui nous menait à Moldanau, nous nous sommes croisés en descendant du wagon, vous souvenez-vous de cet homme ?

LE COLLECTEUR DE TAXES. Je suis désolé, mais je ne m'en souviens absolument pas. Vous savez ce que c'est, ce marchepied, tout le monde s'y presse au moment de débarquer et il y a bien cinquante centimètres à franchir verticalement avant d'atteindre le quai, les accidents ne sont pas rares, surtout quand on est embarrassé de bagages et…

LE PROFESSEUR. Vous vous moquez de moi.

L'ARCHITECTE. Ça ne me dit rien non plus. Lanthana ? Aurais-tu par hasard entendu parler d'un colporteur en ville ?

LA SERVEUSE. Un quoi ? Non. C'est un métier ça ?

LE PROFESSEUR. Oui, autrefois d'après lui ça l'était, une sorte de camelot itinérant je suppose. Il n'a rien essayé de me vendre en tous cas. Et vu la taille de ses bagages, je doute qu'il ait emporté avec lui beaucoup de camelote.

L'ARCHITECTE. Il en venait autrefois, avant l'invention du train, ils allaient à pied ou à cheval, et trimballaient leurs marchandises d'une vallée à l'autre, j'imagine que c'est pour ça qu'on les appelle colporteurs, parce qu'ils franchissaient les cols, enfin, je suppose.

LE PROFESSEUR. Permettez-moi de douter de cette étymologie. Mais peu importe, pourrions-nous je vous prie revenir à l'affaire qui m'occupe ? Et pour commencer : devrais-je vous engager, signer un contrat, vous verser un acompte ou je ne sais quoi ?

LE DÉTECTIVE. Avant toute chose, offrez-moi un verre ! J'ai pour habitude de prendre connaissance des détails des affaires qu'on m'expose avant de m'engager.

LE PROFESSEUR. Et c'est bien normal, je peux le comprendre.

LE DÉTECTIVE. Il n'est pas rare voyez-vous que le client passe sous silence une partie des faits, au motif qu'ils ne le valorisent guère, et certains même sont carrément de mauvaise foi au point que l'enquête vous amène à conclure qu'ils sont bien plutôt coupables que victimes.

LE PROFESSEUR. Je veux bien vous croire. Mais je ne vois guère ici de coupable ou de victime. Personne n'accuse personne à ma connaissance.

LE DÉTECTIVE. Pas encore. Mais passons. À quoi ressemblait-il votre colporteur ? Comment était-il habillé ? Portait-il un chapeau, une casquette, un couvre-chef quelconque ou allait-il tête nue ? Veste ou manteau ? Pull ou chemise ?

LE PROFESSEUR. Le colporteur ? Mais quel rapport ? Je vous parle d'une disparition, et vous m'interrogez comme s'il s'agissait d'élucider un crime, un assassinat !

LE DÉTECTIVE. Qu'en savez-vous au juste ? Vous n'imaginez pas le nombre d'affaires qui démarrent sous des abords bénins, et dont les développements, si l'on s'attache à les suivre avec méthode, aboutissent à l'excavation de cadavres pas beaux à voir, au drainage d'étangs du fond desquels émergent des noyés, sans parler des ossements divers et variés enterrés dans les jardins policés ou les sous-bois inextricables.

LE PROFESSEUR. À Moldanau ? Je veux dire, tous ces crimes, vous en avez ici, à Moldanau ?

Des rires se firent entendre dans l'assemblée.

L'ARCHITECTE. À quand remonte notre dernier meurtre ?, voyons…

LA CHEVRIÈRE. Trois de nos bêtes ont été emportées par l'ours l'année dernière.

LE CHEVRIER. C'est comme on dit la part de l'ours, ça ne compte pas vraiment.

LE COLLECTEUR DE TAXES. Nous avons bien eu quelques affaires, des coups de fusil de chasse malencontreux, un ou deux pêcheurs disparus dans les brumes, quelques intoxications suspectes dans cet établissement…

L'AGENT TERRITORIAL. Il y a longtemps me semble-t-il qu'un meurtre n'a pas défrayé la chronique, mais peut-être ne sommes-nous pas suffisamment soupçonneux.

L'ARCHITECTE. Pour le soupçon, vous étiez passé maître autrefois n'est-ce pas ? Devrions-nous l'être davantage selon vous ?

L'AGENT TERRITORIAL. On ne se méfie jamais assez !

Le professeur soupira aussi bruyamment que possible, ce qui suffit à faire taire provisoirement l'aréopage. Certes, il aurait pu se sentir flatté de l'attention que lui portaient tous ces étrangers, mais ces digressions, qui semblaient être la spécialité des conversations locales, aussi pittoresques soient-elles, retardaient depuis le début de son périple le dénouement d'une affaire dont il ne voyait pas la fin.

LE PROFESSEUR. S'il était possible d'en revenir à mon petit problème. Une disparition. Un jeune homme disparu.

LE DÉTECTIVE. Vous avez raison, nous nous égarons. Une disparition. Ça n'est pas rien. Mais le terme est trompeur. Il existe mille et une manières de disparaître. On peut s'effacer de la mémoire des hommes, partir sans laisser de traces. Et combien d'êtres humains dont l'existence sombra dans l'oubli. La vôtre, la mienne, et celle de tous ceux qui nous écoutent ici : aussi révoltant que ça puisse paraître, nous finirons par n'être plus qu'au mieux un très vague souvenir dans la mémoire des vivants. Peut-être est-ce là le projet de votre jeune homme disparu : qu'on l'efface et qu'on l'oublie. Et quelle destination plus évidente que notre vallon reculé, et cette ville, Moldanau, qui n'a même plus l'honneur d'être mentionnée sur les cartes de géographie, dont la discrétion des habitants devrait être portée au fronton de ses monuments si on avait pris la peine d'en édifier un seul digne d'être visité ! Que dites-vous de cela : votre jeune homme a fui, tout simplement, et sans doute n'avait-il aucun désir d'être retrouvé. Il existe bien des motifs pour justifier une fuite : premièrement, la honte, deuxièmement, la culpabilité, troisièmement, la peur, et quatrièmement, l'ennui.

LA CHEVRIÈRE. Il aura refait sa vie, remis les compteurs à zéro comme on dit.

L'AGENT TERRITORIAL. Il aura trempé dans quelque affaire louche à Devenesty, se sera embarrassé d'une dette envers la mafia locale, et depuis, sa tête est mise à prix.

L'ARCHITECTE. Il n'aura eu d'autre choix que de déguerpir au plus vite et le plus loin possible. Forcé de changer d'identité, il se sera fait un nouveau visage. Et si ça se trouve, il est ici, à Moldanau, depuis tout ce temps, on le croise chaque matin, quand il va chercher son pain.

L'AVENTURIÈRE. Pire encore, imaginez un instant qu'il soit parmi nous ce soir même, parmi nous, prenant part à notre

conversation ! »

Et chacun de regarder, soupçonneux, son voisin comme sa voisine.

LE PROFESSEUR. Je doute qu'il ait jamais commis d'acte de ce genre, et dans sa correspondance, aussi fruste soit-elle, quelques dizaines de lignes au plus, rien ne laisse supposer qu'il ait eu honte ou peur de quoi que ce soit. Je pencherais plutôt pour l'ennui.

L'ARCHITECTE. C'est un poète. Les poètes s'ennuient aisément. Ils ne goûtent guère les plaisirs des simples mortels. Il leur en faut des plus sophistiqués et même, cela n'est jamais assez.

L'HÔTESSE FERROVIAIRE (chantonnant). Au bord de la Moldane / J'allais triste et malheureux

LE COLLECTEUR DE TAXES. Ah sacré poète que celui-là ! Notre littérateur local, qui ne daignait pas lever son chapeau quand on le saluait, dont le regard toujours vous évitait qui semblait porter vers de lointains rivages, auteur d'un recueil qui n'eut guère de succès ni dans les salons ni au village, et fit à Moldanau une bien piètre réputation.

L'ARCHITECTE. Contemptus Mundi s'appelait ce recueil, il était bien du genre à vous pondre un titre en latin, « le mépris du monde » cela signifie.

L'AGENT TERRITORIAL. Tout un programme ! On devrait bannir les poètes dès qu'ils s'avisent d'écrire le moindre vers à mon avis, les envoyer au Pont-Euxin.

LE DÉTECTIVE. Bien, allons-y pour l'ennui, voilà le motif si vous voulez.

L'AGENT TERRITORIAL. Et s'il n'avait tout bonnement

jamais mis les pieds chez nous ? S'il s'était contenté de faire croire qu'il était venu ici, mais s'était en réalité arrêté à Devenesty, et, voyant sur le fascicule de la compagnie des chemins de fer la mention de Moldanau, l'avait reportée dans sa dernière lettre, tout en montant dans un train qui l'emmenait dans une tout autre direction ?

LA CHEVRIÈRE. Ou bien, au terme d'une vie dissolue, s'il s'était avisé d'aller chercher le salut de son âme chez nos prêtresses philosophes, là-haut dans la montagne. Il n'aurait pas été le premier à s'embarquer dans une telle entreprise.

L'ARCHITECTE. Errant sur les hauteurs, vêtu aussi légèrement qu'un poète, il sera mort de froid échouant dans sa quête insensée.

LE COLLECTEUR DE TAXES. Un bûcheron ou un cueilleur de baies, surpris par la tempête quelques années plus tard, égaré à son tour dans le brouillard, ira se réfugier dans une grotte et découvrira, stupéfait, son cadavre, ou du moins ses ossements.

L'ARCHITECTE. Vous croiserez peut-être son fantôme, c'est chose assez courante par ici. Mais dis-nous Asclépigénie, que nous racontent tes astres et tes étoiles ?

L'ENTREMETTEUSE. Eh bien, il me faudrait en savoir plus sur sa naissance, déjà. Mais avez-vous songé à l'amour qui gouverne le monde ? Et s'il était parti par dépit de cœur comme le firent bien des jeunes gens avant lui, et s'il avait, au hasard de ses pérégrinations, trouvé l'amour ? Les filles d'Argogélie surpassent en beauté et en grâce nombre de leurs voisines, et j'en connais plus d'un qui, ayant succombé à leurs charmes, aura choisi de fini ses jours en notre modeste cité.

L'AVENTURIÈRE. Du reste, si j'en crois la photographie que le professeur m'a montré tout à l'heure, il était plutôt beau garçon, et ce voile de tristesse qui couvre ses yeux ne m'aurait pas déplu quand j'étais dans la fleur de l'âge.

LA CHEVRIÈRE. Une photographie ?

L'ENTREMETTEUSE. Faites-la donc circuler un peu professeur si ça ne vous dérange pas !

L'AGENT TERRITORIAL. Je vous le dis, il s'est dégoté une demoiselle du pays. Du genre bien roulée qui l'a émoustillé quand elle a compris qu'il venait de l'Ouest. Elle lui aura mis le grappin dessus pour…

LA CHEVRIÈRE. Comme tu y vas Monsieur le Fonctionnaire. C'est là se faire une bien piètre opinion des filles d'ici ! Approche un peu que je vois ça de mes propres yeux.

La chevrière saisit la photo des mains de son voisin et l'exhiba à la lumière criarde des néons.

LA CHEVRIÈRE. Il est plutôt bel homme en effet le bougre, si ça se trouve, ils ont vécu une belle et authentique histoire d'amour, habitent dans une fermette au fond d'un vallon de l'autre côté de la montagne, avec des gosses et des chèvres.

LE CHEVRIER (éclatant de rire). En tous cas, ça n'était pas dans notre ferme, je peux le jurer. Ou alors c'est que tu l'avais caché dans la grange !

LA CHEVRIÈRE. Si tu savais brave homme, tout ce qui se passe dans la grange quand tu es aux pâturages avec les biquettes !

LE DÉTECTIVE. Et toi, petit bonhomme, qu'en penses-tu ?

Le Détective se penchant sur la boule de poils rousse, d'où émergeait un petit museau au mufle noir et luisant d'humidité, qui regardait depuis le début de la conversation, ou de l'interrogatoire si l'on préfère, le professeur d'épistémologie avec une réelle attention. « Ouaf ! », fit le chien en son dialecte en tirant une langue rose pivoine.

LE DÉTECTIVE. Peut-être bien une histoire d'amour donc. Et vous Professeur, quel est votre avis ? L'amour ou bien l'ennui ?

LE PROFESSEUR. Je ne l'ai pas assez bien connu pour me faire une opinion. Mais j'imagine que Madame…

L'ENTREMETTEUSE. Asclépigénie, astrologue et, disons, appareilleuse, nous n'avions pas été présentés.

LE PROFESSEUR. Asclépigénie, donc, a peut-être raison, je veux dire, c'est même le scénario le plus probable, qu'il ait trouvé l'amour ou quelque chose dans ce genre, mais ça ne m'avance guère, et ne me dit rien de l'endroit où je pourrais le trouver.

LE DÉTECTIVE. Vous n'avez pas tort. Mais il faut des motifs à toute disparition, croyez-moi, c'est un bon début, découvrir le motif, ce qui fait courir le monde n'est-ce pas, tout un chacun a ses raisons pour faire ce qu'il fait, quand bien même, le plus souvent, pensant agir librement, il se contente en réalité d'accomplir sa destinée. Toutefois, il faut aussi à ceux qui le recherchent, votre jeune homme, des raisons de se mettre en chasse. Et vous ne m'avez pas dit ce que vous lui vouliez au juste. Laissez-moi deviner. Une affaire louche ? J'en doute. Le banditisme ne convient guère à votre teint, et s'il avait fricoté avec des gangsters, ce n'est pas vous qu'on aurait mis sur le coup. Ou bien vous nous menez en bateau depuis le début, et vous n'avez rien d'un professeur d'épistémologie et vous êtes un remarquable comédien.

LE PROFESSEUR. Mais de quoi parlez-vous ?

LE DÉTECTIVE. De la possibilité que vous ne soyez pas ce que vous prétendez être. Bien que vous ressembliez très exactement à ce que le commun des mortels imagine être un professeur d'épistémologie.

LE PROFESSEUR (haussant les épaules). Je préfère ne pas

savoir à quoi est censé ressembler selon vous un professeur d'épistémologie et je doute que le commun des mortels, mais, passons. Pour ce que ça vaut, non, je ne suis pas un gangster, croyez-moi sur parole, mais un homme honnête, tout autant qu'on puisse l'être.

LE DÉTECTIVE. Un policier, pourquoi pas, un détective privé.

LE PROFESSEUR. C'est vous le détective… Écoutez, finissons-en, je suis fatigué, la journée a été longue, le voyage interminable, j'ai déjà beaucoup bu, votre élixir là, j'ai l'impression qu'il fait des dégâts.

LE DÉTECTIVE. Il ouvre l'esprit au contraire, stimule les associations d'idées, nourrit l'intuition. Non, non, ne partez pas ! J'ai encore quelques questions.

LE PROFESSEUR. Mais je ne vous ai pas engagé. Pas officiellement. Je n'ai rien payé.

LE DÉTECTIVE. 50 dollars la journée, plus mes frais bien entendu.

LE PROFESSEUR. Vos frais ? Et pourquoi en dollars ? Vous êtes resté assis sur un tabouret de bar toute la soirée.

LE DÉTECTIVE. Justement. La prochaine tournée sera de votre poche, mes frais seront ainsi couverts et je vous fais cadeau du reste.

LE PROFESSEUR. Et comment mon Dieu gagnez-vous votre vie ?

LE DÉTECTIVE. Qui vous parle de gagner sa vie ? Ah ! J'ai deviné. Bien sûr ! Un héritage !

LE PROFESSEUR. Quoi un héritage ?

LE DÉTECTIVE. Vous cherchez le garçon afin qu'il revienne au bercail toucher son héritage. Il y a eu un décès, le jeune homme est riche, il ne le sait pas encore.

L'AGENT TERRITORIAL. Le saura-t-il un jour ?

LE PROFESSEUR. Pas tout à fait un héritage. Indirectement peut-être. Je vous ai dit qu'il était poète. Jusqu'à récemment, parfaitement inconnu. Sa tante a retrouvé le manuscrit d'un recueil au fond d'un carton. Ces textes ont circulé, la tante, Martha, connaît du monde dans le milieu littéraire, elle est professeur elle aussi, de lettres modernes, il s'avère qu'ils ont eu leur petit succès, ce pourquoi on s'est mis en tête d'en retrouver l'auteur.

LE DÉTECTIVE. Quel était le titre de ce recueil je vous prie ?

LE PROFESSEUR. Qu'est-ce que ça pourrait bien… Bon. Si vous y tenez. « Un Débarras ». Tel était le titre.

LE DÉTECTIVE. Ça ne me dit rien.

LE PROFESSEUR. Et pour cause, personne ne l'avait jamais lu avant qu'on l'extirpe de la malle l'année dernière, excepté son auteur, et encore, je connais des auteurs qui ne se relisent jamais.

LE DÉTECTIVE. Vous l'avez lu ?

LE PROFESSEUR. Plus ou moins. La poésie, vous savez, ça n'est pas ma tasse de thé, ça me laisse pour tout dire assez insensible. Je suis mal à l'aise avec cette manière de dire les choses voyez-vous, la poésie me semble la plupart du temps obscure, et la beauté du poème embarrasse les pensées plutôt qu'elle ne les éclaire. Mais c'est là un biais qui me vient de ma profession bien entendu. Je lis la poésie avec des lunettes de logicien, c'est le reproche qu'on me fait souvent. Je tiens le vers pour un énoncé, je vois l'image comme un concept, et suis incapable de suspendre, même pour un instant, mes investigations concernant la valeur des propositions. Le charme n'agit pas sur moi, voilà tout.

LE DÉTECTIVE. Bienvenue au club alors : la poésie, à moi aussi, paraît d'abord suspecte. Pour un détective, vous imaginez bien, c'est presque un cinquième sens, renifler en

toute chose le faux dans le vrai et réciproquement. Les faits sont rares. Et ceux qui les rapportent ne sont souvent que des collaborateurs peu fiables, sans parler des oublis inconscients, des refoulements plus ou moins simulés qui peuvent aller jusqu'au déni pur et simple. La vérité, si tant est qu'elle puisse se dévoiler au grand jour, gît dans les miasmes du mensonge et de l'oubli. Mon terrain, c'est l'imprécis, l'incertain, le confus.

LE PROFESSEUR. Vous avez raison, nous ne sommes pas si éloignés finalement. Néanmoins, pour ce que ça vaut, soyez assuré que je m'efforce ici d'être honnête tout autant qu'on puisse l'être.

LE DÉTECTIVE. À défaut de mettre le nez sur une vérité pleine et entière, l'honnêteté fera l'affaire. Alors, dites-moi monsieur le Professeur, pourquoi vous ?

LE PROFESSEUR. Pourquoi pourquoi moi ?

LE DÉTECTIVE. Pourquoi vous a-t-on engagé vous, pour cette entreprise à l'autre bout du monde, et pas quelqu'un d'autre ?

LE PROFESSEUR. Bonne question. Et longue histoire.

Et le voilà, échauffé par l'alcool, exposant une nouvelle fois à l'attention de cette improbable et baroque assemblée les raisons qui l'avaient conduit, lui, et pas un autre, dans cette aventure, et tandis qu'il parlait, grandissait ce sentiment de raconter une histoire plutôt que d'exposer tout bonnement les faits, et s'immisçait aussi le doute, l'impression que ce voyage, les motifs qui l'avaient justifié, et, par contagion, sa vie tout entière, n'avaient jamais eu que peu de réalité. Devenant le narrateur de sa propre existence devant ce public de sourcils froncés, de haussements d'épaules, d'exclamations à peine retenues, il n'était plus véritablement le sujet de ses actes mais l'objet d'un récit dont les tenants lui échappaient, aussi bien

que les aboutissants. Un moment de silence ponctua la fin de son exposé. Le tintement cristallin d'un verre qu'on remplissait de vin donna le signal de la reprise des discussions.

LE DÉTECTIVE. Je vous accorde l'honnêteté, mais la fiabilité, c'est autre chose. Reprenons depuis le début. Vous êtes, dites-vous, arrivé par le train de 15 h.

LE PROFESSEUR. Oui. Il y a des témoins. Ici même. Mais quel rapport ?

LE DÉTECTIVE. Et vous prétendez avoir discuté pendant une bonne partie du voyage avec un, comment dites-vous, colporteur. Un homme dont personne ici n'a jamais entendu parler et dont le métier n'existe plus.

Le silence s'installa de nouveau, imprégné de soupçons. La chevrière leva les yeux au ciel, l'aventurière soupira, le collecteur de taxes se prit de passion pour la fenêtre crasseuse, qu'il fixait d'un air vaseux. L'architecte se racla la gorge à plusieurs reprises, comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose d'important, mais se ravisa.

LE PROFESSEUR. Et ?

LE DÉTECTIVE. Et rien. Je le rappelle à l'attention de l'auditoire c'est tout. Mais c'est assez étrange ne croyez-vous pas ? Et vous êtes à la recherche d'un jeune homme dont vous ne savez à peu près rien, et dont vous supposez, à moins qu'on vous ait sciemment laissé le supposer, qu'il a posé ses guêtres ici, à Moldanau, sur la foi d'une carte postale ou d'un télégramme.

LE PROFESSEUR. Je ne comprends pas où vous voulez en venir. À vous entendre, je serais coupable. Mais quel crime ai-

je donc commis pour subir un tel interrogatoire ?

LE DÉTECTIVE. Déformation professionnelle sans doute. Je mène l'enquête à ma façon. Admettez cependant qu'il est dans cette histoire quelques aspects curieux.

LE PROFESSEUR. Curieux. Oui.

Le silence gagnait en épaisseur, bientôt aussi tangible qu'une cloison de verre qui aurait séparé le professeur de ses hôtes, ramenant chacun à sa position, eux, les autochtones, lui, l'étranger. Chacun semblait occupé à ruminer les élucubrations proférées précédemment comme si l'affaire qui leur avait été exposée exigeait que toute autre préoccupation soit sur le champ suspendue. Au sentiment d'irréalité qui n'avait guère quitté le professeur depuis son arrivée à Moldanau, s'ajoutaient une sorte de honte à se voir ainsi livré publiquement à cet improbable tribunal populaire et la colère d'avoir l'impression d'être manipulé, pas seulement par le détective et ses ouailles, mais aussi par l'auteur de cette mascarade littéraire dans laquelle il avait été plongé à son corps défendant, le genre d'agacement que peuvent éprouver ces lecteurs que certains écrivains à l'esprit tordu prennent un malin plaisir à maltraiter, en faisant passer le vrai pour le faux et le faux pour le vrai, plagiant et pastichant, sans égard pour aucun réalisme. Au fur et à mesure que les discussions s'éternisaient, se perdaient dans les méandres d'un verbiage à peine cohérent, il en venait à espérer que tous disparussent subitement, et cette ville et ces habitants, et même la vallée toute entière. Qu'une telle chose arrive ne l'aurait d'ailleurs pas étonné. Cependant, comme un tel évènement n'était pas manifestement pour tout de suite, il se résolut à dire ce qu'il avait sur le cœur.

LE PROFESSEUR. Moi aussi, j'ai des soupçons à vous confier, moi aussi je trouve tout cela curieux. Ce train, ce colporteur à

la faconde intarissable, cette ville, ses habitants et particulièrement vous, le soi-disant détective, et surtout, ce que je fiche ici, la raison pour laquelle je suis embarqué dans cette affaire, l'histoire que m'a servie Martha, ce jeune poète disparu, soi-disant disparu, qui aurait soi-disant séjourné ici, à Moldanau, ça ne tient pas, on dirait un mauvais roman, une intrigue mal fichue, et pour tout avouer, j'ai le sentiment depuis mon départ qu'on me mène en bateau.

LE DÉTECTIVE. Pour autant que je sache, et je ne crois pas en savoir beaucoup plus que vous à ce sujet, nous sommes tous embarqués sur le même esquif, fragile et vain, qui pourrait bien n'avoir pas plus de consistance que la littérature en effet. Mais il se fait tard, et nous aurons tout le loisir de reprendre cette conversation demain ou quand il vous conviendra. Toutefois, soyez-en certain, je réfléchirai dès cette nuit à votre affaire et nous finirons par tirer tout cela au clair, ou pas. Je ne vous promets rien. Mais nous essaierons. »

Affronter ce tribunal avait épuisé les dernières ressources du corps et de l'âme du professeur, sans compter qu'il avait bu sans y prendre garde un nombre considérable de godets d'eau de vie de baies de houx, qu'il se sentait pour tout dire dans un état d'incertitude extrême, vacillant du rêve à la réalité, le premier prenant nettement le pas sur le second. Le peu de lucidité dont il disposait encore l'amenait à conclure qu'il aurait mieux fait de s'allonger au plus vite sous des couvertures chaudes. Le chien roux jappa et tira la langue. On se dépêcha de lui verser de l'eau dans une petite écuelle, qu'il entreprit de laper soigneusement. Les clients s'éparpillaient dans la taverne, certains continuant des conversations entamées parfois depuis des lustres, tandis que d'autres s'acheminaient comme ils pouvaient vers la sortie, plus ou moins décidés à regagner leurs pénates.

« Je vous raccompagne ? » demanda un jeune homme qui se trouvait là, dans un coin du bar, depuis le début de la

soirée, et dont on n'avait pas encore entendu le son de la voix et à peine relevé la présence.

« Heu. Eh bien. Oui, si ça ne vous dérange pas. J'aimerais bien oui. Rentrer à ma chambre. Je loge chez, comment s'appelle-t-elle déjà ? Madame Boudis ? Bacis ?

— Baucis, répondit le jeune homme, madame Baucis.

— C'est-à-dire, j'ai voyagé durant deux jours entiers, et la ville, eh bien, je suis nouveau ici, une femme m'a guidé jusqu'ici, Zanika, oui, c'est son nom, elle doit être au comptoir là-bas, mais il y a, voyons, tellement de ruelles, oui, et je me sens un peu, disons, légèrement ivre, oui, et je ne suis pas sûr de retrouver mon chemin dans ce dédale…

— Ne vous inquiétez pas, je suis là pour ça. »

L'ange gardien fit un signe discret à Zanika qui sourit en retour, et, prenant le professeur à son bras, tout en vérifiant que son client n'avait rien laissé sur le comptoir, entreprit tout à la fois de l'extirper de la taverne du bout du monde, et de ce récit, du moins pour un temps.

VII. Finse

N 60°36'10.668 – E 7°30'7.48

« *et je me vois séparé, loin de moi, me vois lointain et petit puis me vois encore proche et gigantesque et encore minuscule, je suis ici, je ne suis pas ici, je suis tout là-bas et encore ici et encore bien loin de moi.* »

Wolgang Hildesheimer, *Tynset*.

Je n'ai jamais mis les pieds à Moldanau. Si j'ai pu laisser croire le contraire, j'en suis désolé, ça n'avait rien de vrai.

Je suis ici à mon bureau. Voici la triste vérité. Et je n'en ai pas bougé depuis des lustres. Peu importe à quel endroit du monde exactement : qui s'avise de situer le bureau d'un écrivain sur une carte ? Je m'étais mis en tête d'écrire ce livre, Moldanau. Et puis c'est le livre qui s'est mis en tête d'être écrit par moi, m'ayant en quelque sorte élu à titre de scribe – privilège dont je me passerais bien. Au fil de l'écriture, les paysages autour de Moldanau et la ville elle-même ont fini par

repousser les murs de mon bureau, se sont superposés sans aucun scrupule à mes pauvres visions, ces quatre murs et cette fenêtre, et, d'une certaine manière, je me réveille chaque matin là-bas au moins autant qu'ici. Plus invasifs encore, les personnages exigent de moi une persévérance que je n'ai pas. Ils aspirent à être, ce dont on ne saurait leur tenir grief. Ils me semblent aujourd'hui infiniment plus réels que moi, plus vivants en tous cas, ou bien, faudrait-il dire : je ne me sens pas moins imaginaire qu'eux.

Mais aujourd'hui, je me révolte. Ces feuillets épars, je m'en saisis brutalement, les empile sans aucun soin, et les glisse au fond d'un tiroir sous le bureau. Laissons-les tous. Ils me fatiguent. Les paysages. Les personnages. Le colporteur particulièrement. Son bavardage incessant. Je voudrais juste un peu de silence. Si ce n'est pas trop demander. Plus envie de jouer, plus le goût aux fantaisies. Le cœur à rien. Je croyais, comme à chaque fois, qu'écrire allait m'aider un peu, tenir lieu de raison d'être, de projet pour les années qui restent à vivre. Histoire de faire illusion, aux autres aussi bien qu'à soi-même. Je suis de ceux pour qui le sentiment de réalité n'est jamais donné : il faut y mettre du sien pour qu'il prenne corps, du lever au coucher – la nuit c'est différent, on peut se laisser aller. Cette foi minimale, dont je ne suis pas dupe, il faut la nourrir et la conforter sans quoi s'effondre le peu de consistance qu'on avait gagné, on devient une manière de spectre, un défunt privé de sépulture condamné à errer à la surface de la terre et hanter ceux qui pensent à tort ou à raison être encore en vie. Écrire une fiction n'est sans doute pas la meilleure manière de se battre contre cette tendance à s'abîmer dans le néant. Mais, si tant est qu'on puisse admettre que je sais le faire, je ne sais rien faire d'autre. Je dois avant tout me reposer. Laisser en plan pour le moment Moldanau et ses personnages – je ne m'en fais pas pour eux. Ils attendront, se plaindront peut-être, mais je ferai la sourde oreille.

J'ai suspendu au chambranle de la fenêtre qui donne sur une minuscule arrière-cour une boule à graines pour les

oiseaux. Les mésanges, moineaux et rouges-gorges se font la guerre et me tiennent compagnie. J'évite les gestes brusques de manière à ne pas déranger leur becquée. À la seule vue de ces vigoureux battements d'ailes, à l'écoute de leur pépiement guerrier, j'imagine le reste de la vie là-dehors.

Cet hiver, comme tous les hivers ces dernières années, est terriblement doux. Il n'a quasiment pas neigé. Une journée ou deux, à la toute fin de novembre, sans conviction, ensuite tout a fondu en quelques heures. Alors qu'à Finse, pour prendre un endroit pas tout à fait au hasard, il neige quasiment sans interruption depuis la fin octobre. Je le sais parce que je regarde chaque jour, et même plusieurs fois par jour, et parfois durant des heures, la webcam de la gare de Finse, en Norvège. C'est là me dira-t-on une étrange manie. En vérité, je cherchais Tynset, une autre gare, à cause d'un livre que j'avais lu, et j'ai trouvé Finse. Tout écrivain qui se respecte devrait une fois dans sa vie consacrer quelques pages à une gare norvégienne. Je plaisante. Ou pas.

La gare de Finse se trouve sur la ligne qui va d'Oslo à Bergen. On peut la situer très précisément comme tout autre endroit du monde grâce aux coordonnées géographiques : Nord 60°36'10.668 – Est 7°30'7.48. Quelques maisons aux volets rouges et jaunes s'agglutinent le long des rails, esquissant une sorte de village. Les voyageurs descendant du train font face à l'auberge : on peut je suppose y boire un verre, y déjeuner et sans doute y passer la nuit. Je suppose. Je n'ai jamais mis les pieds à Finse, pas plus qu'à Moldanau d'ailleurs, et la plupart des documents qui s'y réfèrent sont rédigés en norvégien. *Hotellet på Finse har en imponerende beliggenhet, mellom nasjonalparker, Hardangerjøkulen og Hallingskarvet. Dette er reinsdyrenes rike, og hit kommer du bare med toget, til fots eller på sykkel*. On ne peut s'y rendre qu'à pied, en train ou à vélo. En hiver, il faut oublier le vélo, et certains jours trop enneigés la marche : ne reste que le train.

Voilà le décor. Mon décor. Les oiseaux à la fenêtre sur ma droite, Finse sur l'écran de mon ordinateur, le manuscrit de Moldanau, ses paysages et ses personnages, rangés dans un tiroir à ma gauche. De quoi tenir un siège.

***

Finse. 7 h15. Chaque matin, peu après le réveil, et juste avant d'allumer l'ordinateur, je jette un œil machinalement par la fenêtre qui se situe juste à droite de la table du bureau. Elle donne sur le monde extérieur. On peut apercevoir un pan de mur façonné de pierres grises, un très modeste fragment de ciel, et, heureusement, quelques tuiles d'argile rouges assez jolies au rebord du toit voisin. Si je me lève, ouvre la fenêtre et me penche un peu, je vois l'étroit chemin qui longe l'église et la maison des voisins. Parfois, en été, les enfants jouent au football sur ce chemin, et la balle vient heurter le mur de chez moi. Je me réjouis d'abord qu'il y ait de la vie, bruyante et colorée, cependant, au bout de quelques jours, je commence à rêver d'infanticides.

Mais nous sommes à la mi-décembre et tout est calme. Quelques chats vaquent à leurs occupations, de rares oiseaux aussi, qui semblent narguer lesdits chats, lesquels à leur tour observent, narquois, les quelques chiens qui viennent fouiner par ici. Un rayon de soleil de temps à autre, surtout l'après-midi. Force est de constater qu'il ne se passe pas grand-chose à la fenêtre, dans ce qu'il m'est donné à voir du monde extérieur, pas plus qu'à Finse d'ailleurs. Il est trop tôt sans doute : le premier train n'est pas encore entré en gare, il doit être quelque part entre Voss et Hallingskeid si c'est celui qui vient de Bergen, ou bien entre Nesbyen et Geilo s'il est parti d'Oslo. Je cite ces noms de villages comme s'ils m'étaient familiers, alors que je ne fais que recopier les informations recueillies sur le guide des chemins de fer norvégiens. La

plupart du temps je ne suis rien d'autre que cela : un copiste.

À l'aide de cartes topographiques, je me lance dans l'exploration des environs de Finse. Le village lui-même compte exactement trente-huit bâtiments. La plupart se situent le long de la voie ferrée, qui longe un vaste lac, mais une route non goudronnée conduit à quelques maisons d'habitation éparpillées sans géométrie à la périphérie de la voie principale. Parmi ces bâtiments, quelques hangars et une sorte de tunnel dans lequel le train s'engouffre quand il file en direction de Bergen. Végétation rase, pas un arbre, quelques arbustes malingres assez déterminés pour résister aux meurtrissures répétées de l'hiver.

Si j'élargis encore la carte, on découvre un large torrent, qui prend source sur les hauteurs d'une montagne toute proche, culminant à 1350 mètres d'altitude, et se jette dans le grand lac au sud du village. Plus loin encore, d'autres montagnes, des glaciers, et toujours cette voie de chemin de fer, ligne de vie des hommes, qui se fraye bravement un chemin au pied de ces hauteurs. Les villes sont loin, et les localités rencontrées à l'approche de Finse semblent surtout vouées à l'accueil des touristes. Rares sont les habitants à l'année.

Vers 9h30, le premier train arrive en gare. Personne n'en descend excepté le conducteur qui fait le tour de la locomotive, s'agenouille pour vérifier je ne sais quoi, se redresse, regarde autour de lui, salue d'un geste machinal je ne sais qui, marque encore une pause, assez brève, et remonte dans l'engin qui file aussitôt en direction de Bergen.

***

Il est 10h30 à Finse. Une femme s'avance le long du quai, portant un sac, marchant avec précaution sur la neige gelée.

Hier matin, à peu près à la même heure, je l'ai vue passer empruntant le même trajet. Elle marche aujourd'hui sur les traces de pas qu'elle a creusées hier dans la neige.

Les températures sont descendues à −8 °C ce matin. Le vent, encore léger, souffle depuis l'est. Il devrait forcir dans l'après-midi et un froid plus intense s'installer pour la fin de cette semaine.

Le prochain train en provenance d'Oslo arrive en gare à 12h32. J'ignore si les trains sont ponctuels en Norvège. Deux minutes d'arrêt, puis le train repartira vers l'ouest.

Au mois de juillet 1913, le compositeur anglais Frederick Delius débarquait à Finse (« *This is a country for me* », écrit-il dans une lettre en évoquant la Norvège), dormant plusieurs nuits à l'hôtel de la montagne. Il informa Nina Grieg, cantatrice dont la voix nous est parvenue grâce à deux enregistrements amateurs sur cylindres de cire, malheureusement en très mauvais état, épouse de son cousin Edward Grieg, pour lequel Delius éprouvait la plus grande admiration, qu'il comptait arriver à Bergen dans quelques jours.

La station ferroviaire de Finse avait ouvert récemment, en 1909. Située à 1222 mètres d'altitude, elle pouvait s'enorgueillir d'être la plus haute station ferroviaire d'Europe du Nord : cette situation exceptionnelle constitue encore de nos jours pour les habitants de Finse un motif de fierté. Pour cette raison, l'hôtel de la gare ne désemplissait pas. Quelques artistes espéraient nourrir leur inspiration en pratiquant l'ascétisme hivernal, dans ce lieu désolé et enneigé les deux tiers de l'année. Les blancheurs du glacier de Hardangerjøkulen se déployaient à l'horizon, même en été. Il en allait du moins ainsi au début du siècle dernier. Désormais, le glacier souffre des vagues de chaleur estivales et voit sa surface diminuer inexorablement.

Dans le livre d'or de l'hôtel de Finse, on apprend que, le

même soir où Delius s'était installé, d'autres personnages fameux avaient pris leurs quartiers d'été : ainsi l'écrivain Sigrid Undset, employée de bureau le jour à Oslo, mais qui bâtissait chaque nuit une œuvre littéraire d'envergure, et le commandant Reinhard Scheer, qui, trois ans plus tard, dirigerait la Hochseeflotte, la flotte de haute mer de la Marine impériale allemande, lors de la bataille du Jutland contre la Marine Britannique, personnage sévère qu'on appelait dans l'armée « l'homme au masque de fer ». L'issue du conflit demeura indécise, mais au moins la flotte ne fut pas entièrement détruite et il eut pour ce seul motif droit aux honneurs du Kaiser, dont un titre de chevalier qu'il refusa d'ailleurs. Au crépuscule de sa vie, en 1928, il accepta de rencontrer son adversaire, l'amiral John Jellicoe qui dirigeait la flotte anglaise, mais il mourut juste avant d'entreprendre le voyage en Angleterre, ratant ainsi une éventuelle réconciliation militaire.

***

19h10. Absolument personne aujourd'hui. Je me demande où sont passés les habitants de Finse. Peut-être ont-ils attendu que je m'absente pour sortir, façon de me narguer, d'éprouver ma tolérance à la frustration, car, je dois l'admettre, ce m'est une joie de voir passer un quidam sur la neige – une de mes rares joies en ce moment.

Je me suis absenté un moment. Mais durant les quarante-cinq minutes qu'a duré mon attente dans le cabinet du médecin, j'ai eu largement le temps d'écrire, sous les regards soupçonneux des autres malades attendant avec moi, une longue introduction à l'œuvre que je me propose d'appeler Finse.

J'essayais d'expliquer comment, suite à quelque coup du sort funeste, je m'étais résolu à entamer cet ouvrage, Finse, et

à laisser de côté pour le moment celui qui m'occupe depuis plusieurs mois : Moldanau. Je justifiais l'abandon des personnages d'une manière assez maladroite, admettant certes que je ne leur faisais pas de cadeau en les laissant en plan dans une taverne sordide, mais considérant qu'ils avaient toute liberté de partir en excursion dans les environs s'ils le souhaitaient, la campagne autour de Moldanau bénéficiant d'une excellente réputation (enfin, elle en bénéficiait à l'époque lointaine où s'y agglutinaient des touristes, période désormais révolue comme chacun sait). Ils pouvaient, si tel était leur désir, aller conter fleurette aux filles du village, bien que je doute qu'il en reste tant que ça, des filles, à Moldanau, ou bien encore, perspective la plus probable, se noyer dans l'alcool en écoutant quelque ivrogne déblatérer ses racontars au comptoir (avant de s'effondrer sur le banc près de la cheminée en pierre). Quoi qu'il en soit, mes personnages iront bien où ça leur chante, je saurai les retrouver quand sera venu moment de les arraisonner de nouveau à la littérature.

Bref. J'avais écrit une copieuse introduction. à Finse. Mais évidemment, je ne parlais pas du tout de Finse dans mon introduction à Finse. On n'introduit pas du reste à Finse. Et rien n'est plus malhonnête à mon avis qu'une introduction, à quoi que ce soit. Il faut aller droit au but maintenant. Cesser de tourner autour du pot. S'attaquer aux choses par leur face la plus rugueuse, et s'épargner les affadissements suspects que les introductions tentent de ménager au prétexte de faciliter la lecture. Désormais, je ne lirai plus jamais, sous aucun prétexte, d'introductions, et n'en écrirai évidemment plus une seule.

***

13h10 à Finse. Et voici le guide, je suppose. Planté sur le quai de la gare. Attend sous son bonnet de laine gris que les

clients descendent du train en provenance d'Oslo. Il n'a pas besoin de pancarte, mais s'il avait jugé bon d'en écrire une, elle aurait indiqué : « Ralf Siggurson, Guide ». Mais le quai de la gare est comme souvent désert, nul besoin de se distinguer dans ce néant. Il attend, en s'efforçant de ne penser à rien. Mais il les déteste déjà – supposé-je.

Celui-là aussi ne m'est pas étranger. Le saviez-vous ? – comment le sauriez-vous ? J'ai songé autrefois, c'était dans une autre de mes vies, durant quelques mois, à devenir guide. N'avais-je pas après tout les qualités requises : endurance et goût de l'aventure, fine connaissance des montagnes et des forêts, une certaine aisance sur tous les terrains, caillouteux aussi bien qu'enneigés, et je savais m'orienter en l'absence de cartes avec une boussole même quand le soleil se cache derrière les nuages. Ce projet, peu réfléchi comme tous mes projets, a pris fin quand ma cheville gauche a tourné alors que je descendais à vive allure un pierrier pentu quelques jours avant le début des examens.

J'aurais détesté ce métier, évidemment. Contemplant ma cheville rougie et gonflée, je n'ai éprouvé aucun regret mais bien plutôt du réconfort et du soulagement. J'aurais été ce genre de guide que tenaillent en permanence de sombres pensées, tandis qu'il s'efforce de caler son allure à la lenteur exaspérante d'une file indienne de touristes. Sur un sentier broussailleux, qui bientôt s'enfonce en serpentant dans la forêt la plus sombre, j'ai pris de l'avance sur le groupe. Je les ai encore entendus papoter en contrebas, polluant sans vergogne les sous-bois de leurs platitudes habituelles, s'exclamant d'un rien, d'une trace animale ayant fui à leur approche, de l'envol d'un oiseau offusqué par leur stupidité, d'un rayon de lumière traversant la canopée. Puis, au fur et à mesure de l'ascension, au plus fort de la pente, ne me parviennent plus que toux et halètements, expirations lointaines et ahanements, et la chansonnette des cailloux roulant sur les chaussures. Enfin, comme j'accélère encore et les laisse à leur agonie, plus aucun de leurs bruits. Je les devine qui s'épuisent, font des pauses,

repartent, la sueur aux yeux, et la halte suivante survient au bout de quelques pas, et où va donc ce fichu sentier, existe-t-il encore au moins, et ce guide, on s'exaspère, et, de concert, on me maudit. Réunion au sortir d'un lacet escarpé : « Avez-vous déjà fait une expérience aussi déplorable ? A-t-on jamais vu randonneur aussi mal accompagné ? Comment un guide digne de ce nom peut-il ainsi vous laisser en plan au beau milieu d'une forêt obscure ? »

Mais je suis déjà loin et leurs malédictions ne m'atteignent pas. Qu'ils se tordent une cheville, qu'ils se répandent autant qu'ils veulent en vitupérations, imprécations et menaces – doit y avoir moyen de porter plainte pour mauvais traitement ! – peu m'importe. Me voilà plus loin encore, devinant la lueur des rochers frappés de soleil à la lisière des bois de sapins. Les attendrais-je là ? Allongé sur la fraîche couche de granit à l'ombre d'un noisetier. Ou ne les attendrais-je pas ?

Il y a pire ! Le soir venu, les observant s'affairer autour de l'endroit que j'ai désigné pour le bivouac, les uns s'escrimant autour des piquets de tente et les autres essayant de faire surgir une flamme d'un monceau de bois mort, tous grelottant dans la fraîcheur crépusculaire, je suis immanquablement la proie de pensées machiavéliques. Il serait après tout si facile, quand ils seront plongés dans le sommeil abyssal que procure l'épuisement, de me glisser dans leur tente, d'en sortir leurs sacs à dos, puis de les détrousser et filer dans la nuit, les abandonnant à leur triste sort.

Non décidément, ce métier n'est pas pour moi.

Ces grappes de randonneurs suspendues aux pentes des montagnes les plus courues me pourrissent la vie et gâchent la promenade. Pourquoi irais-je m'embarrasser de ces gêneurs contre quelques sous après avoir promis « une expérience inoubliable au cœur d'une nature préservée, en toute sécurité » ? Qu'ils aillent au diable avec leur nature préservée ou pas, et surtout leur sécurité.

Sur le quai de la gare de Finse, le guide a fait demi-tour. Hypothèses ! (Cela fait passer le temps, imaginer les motifs pour lesquels les gens font ce qu'ils font). Peut-être s'est-il trompé en consultant les horaires d'arrivée, à moins que le train venant d'Oslo ait du retard, bien que, connaissant la ponctualité habituelle des transports publics norvégiens, cela semble improbable. Il se pourrait aussi qu'il n'ait jamais été guide, mais juste un promeneur à l'arrêt sans motif sur le quai de la gare. Et pourquoi n'aurait-il pas tout simplement changé d'avis quel qu'ait été son projet ?

***

Un voyageur peut-être, ou bien le fantôme d'un voyageur, silhouette massive, une manière de géant engouffré sous une cape de pluie, sa barbe immense s'échappant d'un mélange de capuche et de bonnet, une apparition au bout de la voie ferrée, surgissant du brouillard que remuent quelques chutes de neige. Il apparaît et disparaît et je ne saurais dire s'il y a là véritablement quelqu'un à l'orée du tunnel ferroviaire ou si mes yeux fatigués fabriquent un mirage. Je cligne les paupières alors qu'il réapparaît soudain aux abords de l'auberge : il semble jeter un œil à l'intérieur, discrètement, comme s'il éprouvait de la honte. Il remue la tête, dépité. Les lumières de l'auberge, la chaleur du poêle illuminant le bar, les plats servis sur les tables où se prélassent de rares convives, boulettes de viande environnées de pommes de terre fumantes et de quelques airelles, truites de montagne ruisselantes de crème, généreuses pièces de jambon de mouton ornées de branches de céleri, ragoût de renne mélangé aux oignons et aux baies de genièvre, les bouteilles d'eau de vie alignées au-dessus du comptoir, toute cette vie chaleureuse, gourmande, elle n'est pas pour lui, le voyageur fantôme, ce personnage de Knut Hamsun – j'ai fini par l'identifier –, condamné à l'errance, le creux au ventre, par

orgueil, par amour. *Ulayali*, son irréelle bien-aimée : plus il s'en éloigne, plus elle le hante. Et ce livre qu'il n'écrira pas, qu'un autre écrira pour lui sans doute – ce qui lui fait une belle jambe, rongée par la vermine. Ainsi vont les vagabonds, déchets nomades des confins à nos portes. Et :

« *Grand Dieu, dans quel triste état j'étais ! J'étais si profondément dégoûté et fatigué de toute ma misérable vie qu'à mon sens cela ne valait plus la peine de lutter pour la conserver.* »

Une autre victime de la littérature, cet art assassin, qui finira peut-être, ayant renoncé à lutter, gelé dans un recoin du village, dont on ne retrouvera le corps durci par la glace qu'à la fin du printemps, quand toute cette neige aura fondu.

***

Quelle activité aujourd'hui à Finse ! Alors que j'attendais le train, un couple de promeneurs s'arrête le long de la voie de chemin de fer, et soudain, pivotant avec grâce dans ma direction, la femme fait de grands signes, lève les bras, souriante, heureuse ! Forcément, je lui réponds, je fais de même, je lève les bras, je m'agite, et même, je crie : « Madame ! Madame ! Je vous vois ! ». Évidemment, elle ne m'entend pas.

Elle se tourne vers son compagnon, qui porte un petit sac à dos bleu clair, et regarde l'écran de son téléphone portable. Elle se penche avec lui pour regarder. Ils rient en contemplant leur image à tous deux sur l'écran du téléphone portable, ils s'amusent de se voir sur la webcam de la gare de Finse.

D'abord, je trouve ce moment formidable. Pas que je m'ennuie vraiment, mais tout de même, il vient de se passer quelque chose. Quelque chose plutôt que rien. Mais aussitôt une sorte de malaise s'empare de moi, et je reconnais là ce sentiment familier : je me sens trahi, je me sens dupé. Ces

gens-là, dont je ne sais rien, se regardent se regarder sur la webcam de Finse. Ils en éprouvent du plaisir. Mais pour eux, je n'existe pas. Il ne leur est même pas venu à l'idée qu'un homme tel que moi pouvait être en train de les regarder se regarder en train de se regarder sur la webcam de Finse et ainsi de suite à l'infini. L'infini dont je suis exclu.

Pire encore, et je sens monter là une irrépressible colère, ils sont actuellement à Finse. Ils marchent actuellement le long de la voie ferrée à Finse, sous un ciel immaculé, d'un bleu très doux, ils marchent dans la neige froide en suivant les rails, ils s'amusent, bien au chaud sous leur bonnet, et ça vraiment, c'est un coup de poignard, cette réalité, c'est indécent. Je leur en veux vraiment beaucoup. D'être.

(Dans le même ordre d'idées, je pourrais raconter comment, quelques minutes plus tard, du train qui venait d'arriver en provenance de Bergen, un voyageur est descendu précipitamment, s'est reculé de quelques mètres pour prendre en photo le train avec à l'arrière-plan les montagnes enneigées, puis a bondi littéralement pour regagner le wagon avant que le train ne redémarre. Et, comme si ça ne suffisait pas, par les autres fenêtres, on distinguait des passagers le nez collé à la fenêtre, admirant Finse. Cette scène m'a plongé dans une colère noire. C'en est assez pour aujourd'hui. Vivement que la nuit tombe et que le froid s'abatte sur Finse, que tous ces gens rentrent chez eux et me laissent en paix.)

***

À Finse aussi, le temps paraît suspendu. Il est 8h46.

Le train en provenance d'Oslo et en direction de Bergen n'arrive qu'à 10h13.

Je l'attends.

À cette heure matinale, l'auberge de Finse n'a pas encore ouvert ses portes aux voyageurs et aux ivrognes. C'est un établissement du bout du monde : je suis toujours ému à l'idée qu'on puisse encore boire une bière aux confins des terres inhabitées. Me viennent en vrac les réminiscences d'autres tavernes des lointains. La première qui fut inscrite dans la mémoire des hommes, sise au bord de la mer, que tenait Siduri, la tireuse de bière à laquelle s'adresse le héros Gilgamesh, rendu fou de douleur d'un impossible deuil. Mais encore ! Circé et Calypso, en d'autres temps mythiques, qui feront les yeux doux à Odysseús, l'incorrigible naufragé. Ma préférée maintenant : aux portes d'un désert mortel, le voyageur sans but de *Masante* loue une chambre dans l'improbable auberge tenue par Maxine, debout derrière le comptoir en bois, conteuse magistrale et vacillante, menteuse invétérée, hantée par d'incertains souvenirs. Et c'est devant la très secrète Lanthana que j'ai conduit les errants qui s'échouent au café de la gare Moldanau. Ces lieux de boisson, inépuisables matrices à histoires, où se forgent les légendes et s'articule la mémoire des hommes ! Je les ai tant fréquentés dans ma jeunesse, et maintenant : je n'y mets plus les pieds, me contentant de les rêver.

J'imagine fort bien qu'à l'auberge de Finse ait débarqué un jour une sorte de géant amaigri par la faim, pétri par l'orgueil, il se prénommait Knut, se disait écrivain, sa barbe dévorait son visage : lui aussi cherchait des réponses – il en trouvera plus tard, mais c'était de bien terribles réponses.

Dans ce genre d'endroit, les tavernes du bout du monde, il vaut mieux entretenir de bonnes relations avec les tenanciers. Ils sont *au cœur du cœur de ce pays,* comme disait William Gass. Ceux qui recueillent et lient entre eux les récits, les conservent et les disséminent, derniers garants de la frontière entre le réel et l'imaginaire. Sans eux, les tenanciers, Finse n'aurait aucune signification, aucune raison d'être, mais demeurerait livré aux fantasmes les plus absurdes des observateurs dépressifs de sa webcam.

Eh bien, figurez-vous que de l'auberge de Finse, on connaît aussi le nom de la tenancière originelle ! Je le sais, car je l'ai découvert, non sans peine, moi qui ne comprends pas le moindre mot de Norvégien, dans un livre écrit en ce langage. Je l'ajoute ici à l'étude que j'ai l'intention de mener un jour sur les tenancières d'auberges du bout du monde. Elle s'appelle Alice Fangen, la « première femme de la montagne » dit-on. Fille d'un meunier anglais, elle se met en ménage avec un ingénieur ferroviaire norvégien, Stener Fangen, qu'elle suit lors de la construction de la ligne de chemin de fer, entreprise dantesque et fierté du royaume, qui devait relier Oslo à Bergen. Nous sommes à la fin du XIXe siècle et cette conquête de l'Ouest version scandinave est aussi rude qu'on l'imagine, avec son lot de drames et de gestes héroïques, dans un pays sauvage battu par le vent et la neige, à des altitudes qui s'élèvent au fur et à mesure que le rail entreprend l'ascension des hauts-plateaux. Lâchement abandonnée par son ingénieur d'époux, Alice se retrouve seule, bien loin de sa contrée natale, embarrassée qui plus est d'une cohorte de cinq enfants, dans cet environnement ô combien hostile, et, pour survivre, travaille dans les cuisines ambulantes aux abords du chantier. Un autre homme, Josef Klem, lui vient en aide – à moins que ce ne soit le contraire à bien y penser. Tous deux, débarquant à Finse, au point le plus élevé de cette entreprise délirante, avisent une salle de stockage sans attrait particulier, bâtie à la hâte en bordure de la petite gare tout juste émergée de la terre enneigée : ils en feront une boutique (en 1903) et une maison d'hôte, puis un hôtel (ouvert en 1909 en même temps que la ligne de chemin de fer à Finse), et les livres d'histoire de vanter les dons exceptionnels de cette incroyable Alice, qui sut dit-on gérer « fabuleusement » (*fabelaktig*) cet établissement, au point qu'il devint en quelques années une destination fort prisée des aristocrates et des bourgeois du royaume. C'est là une page d'histoire, mais aussi une fable – les bouts du monde sont propices aux mythes, les confins aux récits légendaires, comme les forêts profondes, les montagnes inaccessibles, les déserts de neige, pour la raison que personne

n'ira vérifier ce qu'en raconte celui qui en revient, colportant ses histoires parmi les hommes crédules qui s'en repaissent.

Ce fut alors, à en croire le Musée local (et pourquoi ne pas le croire ?), un défilé de célébrités soucieuses d'ajouter à leur biographie l'expérience radicale, quoique assurément confortable, Alice Fangen y veillerait, d'un séjour sur ces hauteurs glacées : la « reine de la glace », Sonja Henie, qui remporta d'innombrables trophées, vêtue d'une jupe courte qu'elle fut la première à porter dans les patinoires, et chaussée de patins de couleur blanche, dansa probablement sur les eaux gelées du lac Finsevatnet, gravant sur la glace quelques figures éphémères. Le roi Haakon, dont le refus de céder aux exigences de l'envahisseur nazi en 1940, ce qui le contraignit à l'exil, lui procurant une gloire éternelle dans l'âme des Norvégiens, visita aussi régulièrement Finse : une affiche touristique peinte en à-plat le représente sur des skis, en veste kaki, chaussettes remontées jusqu'aux genoux, moustache seyante, casquette vissée sur le crâne, à côté de la locomotive, le long des quais de la ligne ferroviaire qu'il avait inaugurée en 1909. D'autres familles royales firent le voyage, le Prince de Galles, lequel était censé, légère exagération hagiographique sans doute, être capable de parcourir à ski près de cinquante kilomètres en terrain escarpé, ou, plus récemment, la reine Wilhelmina de la dynastie néerlandaise, et surtout sa fille, la princesse Juliana, dont le désir compréhensible d'explorer en authentique aventurière les vastes paysages enneigés, obligeait, paraît-il, ses gardes du corps à la suivre discrètement en se faufilant derrière des rochers pour préserver son illusion de solitude.

Les années de guerre n'épargnèrent pas le petit village ferroviaire, et les nazis, après avoir réquisitionné, comme on pouvait s'y attendre, l'hôtel de Finse, se mirent en tête de construire une piste d'atterrissage sur le glacier de Hardangerjøkulen afin, dirent-ils, de tester la tenue des carburants d'aviation dans des conditions polaires : l'expérience se solda par un échec réjouissant. Le seul avion

qui ait jamais atterri à Finse fut incapable d'en repartir, et dut être démonté pièce par pièce et renvoyé en Allemagne par le train.

***

Cette nuit, comme toutes les autres nuits, j'ai rêvé de Finse.

De l'auberge de la gare de Finse sortait un homme. Emmitouflé dans une parka bleue, un bonnet sur la tête surmontée d'une capuche, cigarette au bec, cet homme n'hésitait pas à s'aventurer dans le froid glacial pour fumer. Il esquissait un déplacement, s'éloignant de l'auberge : sa manière de marcher, si mal assurée, et, cependant, bravache, levant la tête, se redressant, comme s'il avait à lutter contre un vent adverse, alors qu'il n'y avait pas un souffle d'air, s'efforçant de conserver un peu de dignité – bien qu'il fut, c'était flagrant, parfaitement ivre – s'avançant vers la voie ferrée, une vingtaine de pas, peut-être moins, mais tout un périple pour un ivrogne. D'ailleurs, il s'arrêtait avant d'atteindre les rails, humant cet air d'une froideur extrême, comme le ferait un renne aux aguets, mais il n'y avait personne ici, pas un loup, pas un chasseur, il était seul. Il se ravisa et fit demi-tour, la cigarette à moitié consumée. Visa un pan de mur à droite de l'auberge, ôta le gant de sa main droite, se débraguetta, et pissa généreusement contre les briques grises.

Je l'ai reconnu bien sûr. Comment aurais-je pu l'oublier celui-là ? Avec sa barbe sombre, mal taillée, sa bouche édentée, ses yeux vitreux. Comment aurais-je pu ? Mais que fait-il là ? Par quel miracle, ou quel funeste hasard, a-t-il échoué précisément dans cette auberge à Finse, alors que je croyais l'avoir planté pour de bon au fond d'un bar dans quelque ville provinciale, le genre d'endroit que tout le monde quitte, excepté les ivrognes qui n'ont pas la force d'aller

quelque part, j'étais certain de l'avoir abandonné à son triste sort dans quelque bouge infâme aux confins du monde, écoutant, ou bien n'écoutant plus, quelque Maxine déblatérer ses histoires d'amour déçu, j'étais persuadé d'en avoir bel et bien fini avec lui, ses ruminations, ce vague sourire cynique, cette lassitude extrême qu'il oppose au monde, cet air inconsolable dont il paye la serveuse, appelons-la Siduri, ou bien Lanthana, quand elle remplit son verre d'une bière fermentée de bienveillance apitoyée ?

J'avais tort évidemment. Je m'illusionnais en pensant qu'on pouvait se débarrasser d'un type de ce genre. Je le voyais assis sur le ciment dans une arrière-cour, aviné à mort, étouffé dans son vomi, je l'imaginais jeté dans un fossé par une bande de malfrats mexicains qu'il aurait gravement offensés, agonisant dans le ravin à côté du cadavre d'un chien mort. Je sais maintenant qu'il n'a jamais cessé de traîner dans mes parages, et cette voix qui ricane à mes oreilles, plaisantant à mon sujet, cette voix sortant d'une bouche pâteuse puant le mauvais vin : alors que j'ai cessé de boire voilà plus d'une décennie, contraint par un mal sournois, j'en sens encore les remugles et les exhalaisons. Je suis encore, et tout s'explique, vautré au fond d'un bouge infâme, contemplant les murs hideux sous l'éclairage jaunâtre, écoutant ou n'écoutant plus les jérémiades d'une tavernière aux intentions ambivalentes, et tous les ivrognes de ma jeunesse, ils sont encore là, fidèles au poste, pour l'éternité ils sont là, ils ne m'abandonneront jamais, éternellement vieillissant, éternellement agonisant dans quelque ravin au milieu des cadavres de chiens, ils ne mourront jamais tout à fait. Je croyais être parti pour de bon, quittant l'auberge de Finse par une nuit glaciale, d'un pas mal assuré, m'efforçant de conserver une once de dignité, mais il n'en était rien, je suis juste allé pisser contre le mur derrière l'auberge, j'ai fumé une cigarette le long de la voie ferrée, et je suis retourné à l'intérieur. Au chaud.

***

Par-delà le village et la voie de chemin de fer, se déploient les infinités neigeuses et froides. Qu'il y ait eu à cet endroit des hommes pour s'imaginer une vie possible me fascine. Même ici, tellement à l'écart des lieux où s'écrit l'Histoire, il est possible d'établir des faits et d'en tirer des récits. Je m'y emploie quand la contemplation de la webcam menace de m'abrutir définitivement, quand, sur l'écran, il ne se passe rien, quand tout est plongé dans l'immobilité absolue : pour ne pas finir tout à fait paralysé moi-même, je m'efforce de repeupler cette infime partie du monde. Et voici donc quelques héros d'enfance assurément, quelques rêves d'explorateurs qui vous demeurent à jamais dans un coin de l'esprit, quand bien même les aléas de l'existence ont fini par vous clouer pour le restant de vos jours à quelque bureau sordide.

Fridtjof Nansen & Ernest Shackleton, donc, installèrent à Finse leur camp d'entraînement avant d'aller braver les étendues de banquise polaire. Ils étaient accompagnés de chiens de traîneaux. À l'époque, il n'y avait sans doute pas grand monde pour entendre hurler les bêtes aux abords du campement. C'était peu avant que la voie de chemin de fer ait avancé jusqu'à Finse, laissant dans son sillage une poignée de villages et de gares, d'hôtels et de touristes. Désormais, c'est le train qui hurle en freinant avant d'entrer en gare. Pas beaucoup plus de monde en vérité pour l'entendre.

Avant eux, Levor, à la fin du XVIIIe siècle, bâtit à Torbjørnstøl un vaste ranch, et fit paître aux alentours des chèvres, des moutons, des vaches et des chevaux grâce auxquels il commerça jusqu'à la fin du siècle suivant. Quand les ouvriers qui construisaient la ligne de chemin de fer, entraînant avec eux leur ville itinérante, atteignirent cet endroit inhospitalier, ils purent, grâce aux bêtes de Levor, acheter en ces lieux du lait, du beurre et du fromage. Mais

l'activité de production de produits laitiers cessa faute de combustible, car le bois se faisait rare sur les plateaux au fur et à mesure qu'on le prélevait pour fabriquer les traverses du rail. Jusqu'à la dernière guerre, néanmoins, on apercevait encore de nombreux troupeaux de vaches autour de la montagne, mais aussi des moutons et des chevaux, et jusqu'à huit mille rennes domestiques.

Les ouvriers du chemin de fer, charpentiers et ferronniers, terrassiers et maçons, suivaient, tribu nomade, le chantier, occupant de minuscules casernes mobiles dans lesquelles on pouvait soi-disant héberger jusqu'à douze hommes : un grand poêle en occupait le centre, autour duquel s'entassaient quatre lits doubles et une longue table avec deux bancs.

Mais bien avant eux, d'autres hommes s'étaient établis ici : il y a dix mille ans le plateau était après tout libre de glace et des colonies datant de l'âge de pierre, suivant probablement les migrations des rennes à travers Finsedalen, laissèrent quelques vestiges architecturaux, à commencer par des pierres tombales. La mort, toujours, dissémine des pierres dans le paysage qu'enserrent des glaces semble-t-il éternelles – jusqu'à ce qu'elles fondent.

Bien avant Nansen et Shackleton, Alice Fangen et son compagnon, bien avant Levor, l'éleveur de bœufs, bien avant ces ouvriers nomades et mal payés, il y eut ici des campements, car il n'est guère d'endroit sur la terre, même aux confins du monde, même dans les déserts les plus arides, les îles battues par le vent et les pluies incessantes, aux rochers toujours glissants, les forêts les plus inextricables, où l'homme ne s'est pas aventuré, s'échouant là après avoir fui quelques voisins hostiles ou des catastrophes effrayantes. Ces derniers habitants du bout du monde, pourquoi sont-ils restés ainsi à l'écart, que craignaient-ils, qu'espéraient-ils, qu'aimaient-ils dans ces lieux que le commun des mortels jugerait inhospitaliers ?

Beaucoup plus tard, de l'autre côté de la montagne, à Ulvik,

vécut un jardinier, Olav Håkonson Hauge, qui était aussi un poète. Il demeura toute sa vie à la ferme Hakestad, traduisit Stephen Crane, Paul Celan, Sylvia Plath, écrivit un long journal intime et publia de nombreux recueils. Rien d'étonnant : il y a je suppose à cette extrémité de l'Europe une atmosphère propice aux récits, et la neige, les tourmentes, la rudesse du climat, sont autant d'appels presque indécents à la littérature. Salut Herr Hauge donc (dont la langue m'est, je le regrette, inintelligible).

Mais voilà : je suis ici, je ne suis qu'ici, à mon bureau, exilé à ma manière aux confins du monde, quelque part entre Moldanau, Finse, et ce village insignifiant dont je tairais le nom. Exilé en littérature sans doute. Ce que je crains, je ne le sais que trop.

***

À force de regarder cette image sur l'écran je me suis dit que non, décidément, Finse n'existe pas. Finse pas plus que Tynset (dont je venais de trouver enfin sur internet une photographie). Moldanau encore moins. Finse n'est qu'une image. Une image n'est pas une preuve, pas plus qu'une suite de chiffres et de lettres dans l'annuaire des chemins de fer norvégiens.

D'ailleurs, j'ai pris la décision, d'une manière un peu solennelle, et donc assez pathétique, qu'à partir de maintenant, tous les lieux où je n'ai pas eu le bonheur de me rendre en personne, en chair et en os, n'existent pas. N'ont jamais existé. Que tous les lieux dont les autres parlent, les lieux où je n'irai jamais, n'existent pas. Et même, ces lieux où j'ai été autrefois, pas bien nombreux, et où, selon toute probabilité, je ne retournerai pas, ces lieux-là non plus, qui n'ont guère plus de consistance qu'un souvenir, ne méritent pas que je leur accorde le droit à l'existence.

Cette décision soulage un peu la douleur engendrée par la frustration.

Elle simplifie bien des choses aussi.

C'est, me semble-t-il, une des meilleures décisions que j'aie jamais prises.

***

À la station de Finse, il ne se passe rien actuellement.

Hier soir, j'ai aperçu un renard traversant l'image le long de la voie ferrée. Le renard est allé droit vers les poubelles. A fureté un moment. Est reparti.

Les bureaux d'aide sociale n'ouvrant que mardi, je préfère d'ici là m'abstenir de toute activité extérieure et m'en tiens à regarder la webcam de la gare de Finse. J'imagine qu'en refusant toute activité, il ne se passera rien. Et par conséquent : rien de pire.

Je regarde les lumières de la voie de chemin de fer clignoter. Surveille les rares allées et venues des habitants. Les renards surtout. J'espère un loup. Un ours. N'importe quel animal, rationnel ou pas, comme diraient les anciens. Un fantôme me conviendrait aussi fort bien.

Je songe à la gare de Tynset et au livre de Hildesheimer. Le héros, si l'on peut dire, du livre consulte avec fébrilité un horaire des chemins de fer Norvégien : « *L'horaire norvégien est un bon horaire. Il ne contient pas un mot, pas un chiffre et pas un signe de trop* ». Dehors il neige à tout rompre.

Je me prends à imaginer que ce train, supposé aller d'Oslo à Bergen, ne mène en réalité nulle part, ou plutôt, qu'il trouve en Finse son terminus, après quoi il s'arrête un instant, se repose pour ainsi dire, avant de faire demi-tour.

Désœuvrement. J'ouvre le livre que j'avais commandé la semaine dernière et que j'ai reçu ce matin, lequel, d'après un bref résumé découvert au hasard sur une page de l'internet, évoque de manière romancée la construction épique du tunnel de Finse. L'auteur, Jan Oscar Sverre Lucien Henri Guillou (un nom comme ça, c'est une invitation à l'aventure !), breton par sa mère et norvégien de père, m'est inconnu. Son roman narre les tribulations de trois frères ingénieurs embarqués sur des chantiers aux quatre coins du monde. Un des frères, prénommé Lauritz, conçoit et supervise la construction des ponts et des tunnels jalonnant la ligne de chemin de fer qui m'intéresse, entre Oslo et Bergen, occasion de glaner une multitude d'informations sur les difficultés de cet énorme chantier, glissées entre deux récits concernant les tribulations amoureuses du héros, et ses doutes. On apprend par exemple que, parmi les ouvriers embauchés dans cette aventure, qui furent près d'un millier au plus fort de l'entreprise, bon nombre, les moins qualifiés, fournissaient les escouades de déneigement, car les travaux ne cessaient pas, même en hiver, excepté les jours de tourmente qui s'étalaient parfois durant des semaines rivant les ouvriers à leurs cabanes dans un froid glacial. Il arrivait même qu'on fasse rentrer les chevaux, de petits chevaux nordiques résistants au froid, dans lesdites cabanes, où tout ce beau monde, hommes et bêtes, auxquels souvent s'ajoutait une cantinière – souvenons-nous d'Alice Fangen, qu'on retrouve d'ailleurs dans le livre, sous le nom d'Alice Klem, alors qu'elle a déjà pris possession de l'hôtel de Finse. Il y a bien entendu quelques morts, ensevelis sous les rochers après un éboulement mal évalué. Mais l'auteur souligne que le nombre de morts ici n'a rien de comparable avec le sacrifice, on peut effectivement l'appeler ici, des ouvriers Chinois durant la construction du transcontinental aux États-Unis d'Amérique. On lira aussi les relations de belles tempêtes de neige, dont ce blizzard qui faillit mettre un terme prématuré à l'existence de notre ingénieur et un de ses collègues, descriptions dont je suis extrêmement friand, au point de les collectionner, manière sans doute compulsive

d'exorciser deux ou trois épisodes de ma vie montagnarde passée, quand je me montrais plus téméraire et bien plus imprudent que je ne le suis maintenant – il s'en est fallu de peu que j'y laisse la peau, et peut-être, d'une certaine manière, n'en suis-je pas revenu tout à fait vivant. Mais laissons cela. Je m'égare.

Encore une chose cependant : cette « chanson de l'enfer » (sic) qu'entonnent pour satisfaire la curiosité de l'ingénieur les ouvriers à la cabane tandis que la tempête rugit dehors, « un très beau chant à trois voix », scandant les gestes, les frappes et les résonances sinistres du « granit rétif » sous les coups des « puissants bras couverts de sueur » dans une ambiance de poussière de roche qui colle au visage.

J'imagine alors qu'au bout des rails, là où se dresse la silhouette obscure et massive du tunnel, se situe en vérité l'entrée de l'au-delà : je me prends à rêver de ces ouvriers du rail, ensevelis sous les pierres, qui trouvèrent là leur tombeau. Je les crois encore présents, d'une manière spectrale, hantant les nuits glaciales de Finse. D'autres peut-être, de nos jours, désespérés certainement, descendent du train, ici, à Finse, mais, au lieu d'entrer dans l'auberge ou dans une des maisons du village, continuent à pied jusqu'à l'entrée du tunnel et, après un bref instant d'hésitation, s'y engouffrent. Ils apportent avec eux, gravés sur une lamelle d'or, la formule qui leur servira de sésame au moment crucial, quand les Gardiens veillant sur les rives du lac de la Mémoire, accueilleront les nouveaux défunts : « *Ils vous demanderont, avec un discernement sagace, pourquoi vous enquêtez sur les ténèbres du sombre Hadès. Dis : « Je suis le fils de la Terre et du Ciel étoilé ; Je suis sec de soif et mourant. Donnez-moi, alors, tout de suite, l'eau fraîche à boire du lac de Mnemosyne. »*

C'est là leur dernier voyage. Ils portent un sac à dos léger, des chaussures fourrées, un bonnet de laine et des gants. Quand du train débarquent quelques groupes de touristes, vivants tout autant qu'on puisse l'être, l'observateur sagace

que je suis devenu, à force d'entraînement, parvient à distinguer les formes spectrales de ceux qui viennent ici pour mourir. Si l'on y prête attention, on finit par deviner leurs ombres portées sur la neige et les traces légères, si légères, de leurs pas de moribonds.

***

En 1887, un certain Sven Adresen, rejeton peu désiré d'une pauvre famille de pêcheurs du quartier de Vålerenga, au nord d'Oslo, passablement désœuvré depuis sa sortie de prison quelques mois auparavant et sur le point de renouer avec ses activités plus ou moins licites et parfois criminelles, s'intéressa de plus près à la construction la ligne de chemin de fer entre Oslo et Bergen – on ne parlait quasiment que de cela en ville, ce chantier pharaonique faisait tourner les têtes des quelques miséreux encore en état d'espérer un avenir meilleur. Mais comme il n'était guère habile de ses mains, qu'il boitait bas depuis qu'un cheval l'avait renversé quand il était encore enfant, il jugea peu raisonnable de postuler aux travaux les plus physiques du chantier. Après avoir ruminé la question durant quelques jours, il prit conscience qu'il y avait de bonnes affaires à mener avec tous ces pionniers qui gravitaient autour du chantier, des choses légales sans doute, mais aussi peut-être illégales, peu importait, ce n'était que du commerce en somme. Il récupéra quelques valises et un baluchon, guetta l'arrivée des bateaux sur les quais à Sjursoya, fit quelques emplettes parmi les marchandises débarquées, des articles utiles aussi bien qu'inutiles qu'il acquit en marchandant pour des sommes modiques, et, muni de tout cet attirail, se joignit à la caravane des ingénieurs et des ouvriers du rail.

Quelques années plus tard, accompagnant les premières escouades à l'entrée de ce qui devait être l'incroyable

Finsetunnelen, il était devenu passablement riche, plus riche en tous cas qu'il ne l'avait été au temps de sa vie délictueuse. Il avait alors quarante ans, et prit le parti de cesser la vie nomade et d'ouvrir ici un magasin général. Le bâtiment, d'abord destiné à satisfaire les besoins modestes des ouvriers du rail, s'agrandit et s'embellit avec les années, attirant désormais la nouvelle clientèle de touristes fortunés qui s'empressait le long des quais. Au tournant des années 30, ses affaires s'avérant florissantes, il envisagea d'établir des succursales de sa boutique tout le long de la voie ferrée de part et d'autres des montagnes. Et c'est alors qu'il disparut. Sans laisser aucune trace. Son grand magasin abandonné sert aujourd'hui d'entrepôt pour la gare – le bâtiment est bien visible sur la droite de la voie ferrée, un peu après l'endroit où le train s'arrête. Sven Adresen disparut et, pire encore, s'effaça entièrement de la mémoire des hommes, si bien qu'on ne trouve strictement aucune ligne qui lui soit consacrée dans aucun livre, pas même dans un opuscule d'histoire locale. Personne à vrai dire ne semble s'être inquiété de ce que cet homme est devenu – jusqu'à maintenant. Les disparus et les sans histoire, c'est mon rayon après tout, les lacunes narratives et les récits avortés, j'en fais mon affaire, croyez-le bien.

Laissez-moi vous raconter la suite : si Sven Adresen laissa en plan sa prometteuse entreprise, tourna subitement le dos à la réussite, renonçant à sa fortune, c'est non seulement parce qu'il fut rattrapé par son passé, son passé de délinquant – d'anciennes connaissances à Oslo s'étaient juré de lui faire la peau, et, après des années de recherche, avaient fini par retrouver sa trace –, mais aussi parce qu'il avait trempé ces dernières années dans quelques affaires louches, multipliant les créances et les créanciers, dont certains avaient perdu patience et menaçaient d'attenter non seulement à son commerce mais aussi sa vie. Il dut se résoudre à fuir, prit le train pour Bergen au prétexte d'aller négocier avec de nouveaux fournisseurs, puis, lors d'un petit matin brumeux,

grimpa à bord d'un cargo en partance pour Hirtshals, après quoi il prit un train pour Hambourg, et comme il lui semblait qu'il n'était pas encore suffisamment éloigné des menaces qui pesaient sur lui, s'enfonça jusqu'au cœur de l'Europe Centrale, prenant au hasard des trains pour des destinations inconnues de lui, un homme qui n'avait jamais quitté la Norvège jusqu'à présent. Une fois qu'il eût épuisé les économies sur lesquelles il avait vécu durant son voyage, il reprit évidemment son métier de colporteur : il fit l'acquisition d'une mule, chargea quelques sacs d'ustensiles divers, utiles aussi bien qu'inutiles, et, avisant quelque pays montagneux perdu aux confins du monde, s'achemina de ferme en ferme et de village en village, apportant aux habitants isolés le réconfort de ses visites.

***

À la fin du jour, ils reviennent de leur balade à skis. Quelques flocons virevoltent autour de leurs bonnets. Le plus grand, manifestement épuisé, repose son menton sur le haut de ses bâtons. L'autre se dirige vers l'auberge, s'arrête un instant à l'entrée du porche, puis fait demi-tour. Peut-être l'établissement est-il fermé à cette heure-ci, peut-être la cabaretière est-elle trop ivre pour accueillir des clients, peut-être en a-t-elle marre de tout ce cirque, ces touristes et ces skieurs, la ligne de chemin de fer et ses trains, la neige, tout le temps, partout, peut-être rêve-t-elle d'une de ses vies antérieures, quand elle battait le pavé dans les rues de quelque noble cité austro-hongroise, quand elle brûlait les planches des scènes londoniennes, qui sait, des vies oubliées, d'autres déserts aussi dans doute, des vies vécues avant qu'elle échoue finalement, Dieu sait comment, Dieu sait pour quelle raison, à cet endroit, tenancière d'une auberge du bout du monde, attendant peut-être, après tout, pourquoi pas, quelqu'un en particulier, quelqu'un de spécial, qui jusqu'à présent ne vient pas, et, au lieu de ça, ces touristes et ces

sportifs avides de pénétrer dans la carte postale, d'investir l'image, défilant devant la webcam de Finse, s'y exhibant aux yeux du monde, alimentant le spectacle obscène du divertissement humain.

Quand j'étais plus jeune, c'est-à-dire dans une autre vie, une de mes autres vies, j'allais souvent dehors, ou, pour être honnête, je passais le plus clair de mon temps dehors. Je me souviens vaguement de cette période, mais je sais que durant ces quelques années, j'éprouvais une véritable aversion pour le dedans, pour les intérieurs si l'on veut. Le dehors m'appelait, et si je devais, pour une sombre raison, retarder ma sortie, j'errais dans les intérieurs telle une bête sauvage encagée, le museau collé aux fenêtres, langue pendante et naseaux écumants de rage. Quand j'étais plus jeune, c'est-à-dire dans une autre vie, j'allais dehors, par les rues, par les chemins, je prenais une route, n'importe laquelle, et : en avant toute !, le monde ne m'effrayait pas tant, j'avais toujours à faire, quelque trafic, quelque marchandise à colporter, des choses à dire, et je me réjouissais d'entendre les conciliabules et les vociférations, et me plaisait la berceuse des logorrhées qui n'ont pas de fin et recouvrent le monde. Comme la neige et le silence recouvrent Finse de l'automne au printemps.

Pourquoi donc suis-je devenu si immobile ? Ces vies antérieures, toutes ces mondanités, le profond dégoût que tout cela m'inspire, l'absence totale de nostalgie ?

***

Je n'ai jamais mis les pieds à Moldanau, encore moins à Finse. Mais alors où suis-je ? Il me semble parfois croupir dans quelque prison d'État dont les geôliers se seraient montrés passablement généreux en ayant mis à ma disposition du papier et un stylo, bien qu'en réalité il ne soit surtout pas question ici de s'adonner à la littérature : « On ne vous a pas

enfermé pour écrire des poèmes ! Mais pour rédiger des aveux ! » Ainsi délivré, si je puis dire, de toute nécessité, puisqu'on m'offre le gîte et le couvert, et privé de tout divertissement – excepté, étrangement, cet écran en haut du mur de ma cellule, en face de ma couchette, qui diffuse sans interruption les images de la webcam de Finse –, j'ai tout le loisir, « absolument tout le loisir », de réfléchir aux motifs de ma conduite, les actes, ou bien les pensées, les pensées suffisent, qui m'ont amené à cette extrémité, cette « extrémité du monde », j'allais dire, cette geôle dans un centre pénitentiaire que je serais bien en peine de situer sur la carte, si tant est qu'il ait jamais été porté sur une carte, si tant est qu'il ait jamais été nommé, ce genre d'endroit dont la raison d'être n'obéit qu'à une seule et unique vocation : obtenir des aveux, complets et circonstanciés, car il ne suffit pas d'admettre qu'en effet, on est coupable, il faut si je puis dire y mettre un peu de cœur, avouer avec ardeur, décrire ses turpitudes avec précision sans négliger la logique et le réalisme, ne pas se montrer avare de détails, rappeler les circonstances et les motifs sans craindre l'hyperbole et la répétition (mais on évitera absolument l'ironie, la métaphore, la litote ou l'euphémisme : les choses doivent être dites, et bien dites, sans réserve ni détour !), il faut que le lecteur de ces fameux aveux, en reposant les feuillets qu'on lui aura remis non sans quelque solennité, en soit lui-même tout à fait convaincu, et, portant le cachet des services de sécurité au bas de chaque page, s'il y en a plusieurs, qu'il éprouve le contentement de celui qui constate un travail bien fait justifiant du même coup l'existence de toutes ces institutions, le Ministère, la Police, publique et secrète, les Services de Renseignement, intérieurs et extérieurs, et bien entendu l'Administration Pénitentiaire.

Quand donc, et en quelle compagnie, et pour quelle raison, et que fomentais-je avec mes comparses, quelle dissension, quelle turpitude encore ? Et, au fait, où étais-je donc ?

Où étais-je ? Telle est la question, la seule qui importe,

errant sur les lieux du crime ou seulement dans les alentours, ou bien tout à fait ailleurs, dans le compartiment du train pour Finse, au café de la gare de Moldanau, dans la cellule aux aveux du centre pénitentiaire qui n'a pas de nom, à mon bureau ? « Car, que vous le vouliez ou non, il fallait bien que vous soyez quelque part, c'est le lot des êtres de chair et d'os, de se trouver à tout moment, quoi qu'ils en pensent, et quels que soient leurs rêves, quelque part, au contraire des êtres de papier, lesquels sont expédiés n'importe où et nulle part, et parfois dans des lieux qui n'existent pas, au gré de la fantaisie des auteurs. »

Fadaises et absurdités ! Rodomontades ! Prisonnier politique ! Et puis quoi encore ? Est-ce que j'ai une tête de dissident je vous le demande. Moi qui n'ai jamais milité pour quoi que ce soit. Comme tout un chacun, pas plus pas moins, je me fais ma petite idée sur les choses de ce monde. Des idées pas toujours bien joyeuses. Mais de là à me lever de ma chaise pour les défendre, sans parler de risquer sa peau, livrer mon corps chétif à la bastonnade, très peu pour moi. Difficile assurément d'imaginer écrivain plus inoffensif que moi. Quitte à frayer avec le crime, je verserais plutôt dans le tueur sadique qui n'en a pas l'air, le genre de gars au sujet duquel le voisinage n'a rien à dire ou à redire. Au désespoir des biographes.

***

Ce matin, la brume monte depuis le lac dévorant lentement, mais inexorablement, les maisons du village, les bâtiments de la gare, et bientôt, la voie ferrée elle-même. À la tombée de la nuit, qui vient fort tôt par ces latitudes en novembre, le brouillard était devenu tellement dense que la webcam de Finse n'affichait plus qu'un grand mur opaque. Même les projecteurs au bout de la voie ferrée, habituellement si

vaillants dans la nuit quasi-polaire avaient cédé devant l'irrésistible vague blanche. N'était-ce la vague lueur sur la gauche de l'image – l'ampoule timide du porche de l'auberge –, on aurait pu penser que Finse avait entièrement disparu, que les rares bâtisses témoignant habituellement de l'existence d'un minuscule village nommé Finse, quelque part en Norvège, n'avaient jamais été que les éléments d'un décor fabriqué pour les besoins d'un programme diffusé par le biais de cette webcam pour occuper les journées de quelque écrivain désœuvré, qu'il n'avait jamais été question de quoi que ce soit de réel, d'aucune vérité d'aucune sorte, mais d'alimenter, Dieu sait à quelles fins, une hallucination. J'aurais tout bonnement rêvé Finse. En proie au désœuvrement, du fond de mon désespoir, j'aurais projeté sur mon écran une image de ce que je croyais être Finse, que du moins j'appelais Finse, j'aurais peuplé le vide incroyable de mon existence avec ce village minuscule accroché dans un désert de neige à quelques rails d'une improbable voie ferrée.

J'attendais. La dernière lueur, celle de l'auberge, avait fini par s'éteindre à son tour. J'attendais encore. Parfois, il me semblait qu'une ombre, progressant avec peine, allait surgir du brouillard, un quidam désorienté cherchant le chemin de l'auberge. J'allais crier : « sur votre gauche, juste à vingt mètres, vous y êtes presque ! ». Mais cette ombre n'était l'ombre de personne, juste une variation suspecte de lumière dans la blancheur aveuglante. J'attendais, mais le brouillard ne se levait pas. Il formait au contraire une masse compacte, de plus en plus impénétrable, devant laquelle je m'abîmais les yeux, tout comme montait en moi, irrésistible, l'angoisse : et si. Et si le brouillard ne se levait plus jamais ? Et si. Et si le soleil ne revenait pas comme l'avait prophétisé Ramuz ? Et si cette aventure s'achevait ainsi, toute forme aspirée par le brouillard s'effondrant dans ce lamentable néant – un échec encore, songeai-je. Une impasse. Une de plus – la dernière ?

Alors j'ai pensé, évidemment, à Moldanau. Où j'avais laissé en plan les personnages du livre que j'étais en train d'écrire,

les pauvres ! Ils doivent trouver le temps long, surtout dans cette ville où, convenons-en, il ne se passe plus grand-chose, pas beaucoup plus de choses qu'à Finse, et surtout le professeur que j'avais abandonné à ses cogitations concernant les raisons qui l'avaient mené dans ce traquenard, un traquenard littéraire sans doute, mais tout de même, l'ayant piégé sans un mot, ou presque, dans cette situation délicate, avec pour tout bagage un carnet, un stylo et cet avenir pour le moins incertain, bref, l'ayant poussé dans une impasse, une impasse littéraire assurément, mais une impasse quand même, et je sais de quoi je parle, car j'excelle dans l'art d'élaborer des impasses, je suis l'expert incontestable des voies sans issue, au point que je n'ai pas la moindre idée, là maintenant, de la manière dont je vais diable pouvoir me sortir de celle-là, bien qu'étant par ailleurs tout à fait certain que si j'en sors, ce sera pour me planter irrémédiablement dans une nouvelle impasse, comme à Moldanau, comme à Finse, et, mon dieu, quand est-ce que toute cette mascarade prendra fin, quand ?

***

L'hiver ne plaisante guère aujourd'hui encore à Finse : le brouillard s'est levé certes, mais une neige drue s'abat en tempête sur le village immergé dans une nuée blanche, les congères épaississent à vue d'œil, plaquées contre les murs de l'auberge et les poteaux du chemin de fer, menaçant d'engloutir toute trace de présence humaine. Malgré tout, comme c'est dimanche, il règne une certaine activité : des skieurs passent le long de la voie ferrée, luttant contre l'infatigable vent qui s'obstine à faire vaciller leurs maigres silhouettes sombres, le train de 14h24 arrive, une fois n'est pas coutume, avec quelques minutes de retard – il y a longtemps que l'ombre noire des rails a disparu dans l'hiver et les wagons semblent glisser sur la neige – un homme court se réfugier à l'auberge et trébuche en entrant sous le porche

verglacé. Le chasse-neige de Finse entre en action, et durant une bonne demi-heure, on peut admirer le combat de la machine contre les éléments furieux : à peine une partie de la place est dégagée qu'elle est aussitôt recouverte. Je serais le conducteur, j'abandonnerais la partie, je m'en retournerais à mon logis, au chaud, j'attendrais le printemps. À quoi bon ? La tempête s'intensifie. On ne voit plus le chasse-neige et si des skieurs traînent encore dans les parages, désorientés tout autant qu'on puisse l'être, je ne donne pas cher de leur peau. Bientôt, il faudra pour sortir de l'auberge se munir d'une pelle.

Il existe des milliers de caméras disséminées sur la terre. Sans relâche elles filment le monde, scrutent ses variations, même les plus anodines, font état des choses et témoignent, et, tout en même temps, surveillent, épient, établissent les faits, accumulent les preuves, confondent les suspects et les fabriquent à l'occasion. Pourquoi n'ai-je pas choisi d'observer un tout autre endroit, mettons, les rivages bleutés d'une île du Pacifique, un étang niché dans la forêt du Maine, une avenue banale et dénuée de charme bordée de lotissements déserts ? Pourquoi Finse ? À cause de la neige sans doute, qui recouvre tout. Parce que la gare de Finse, menacée d'être engloutie par l'hiver, ressemble à mon âme menacée d'être engloutie par le néant. Parce que Finse me concède, malgré sa disparition possible, son effondrement toujours imminent, un petit bout de réalité tolérable auquel m'accrocher, un havre de paix précaire, qui, précisément parce qu'il est précaire, ne mentirait pas.

***

Il a de nouveau neigé sans interruption aujourd'hui à Finse.

La voie de chemin de fer a disparu sous la neige et les traces des passages antérieurs ne sont plus qu'un très vague

souvenir. La neige recouvre tout, s'épaissit au bas des murs de l'auberge et s'avance jusque sous le porche comme si l'hiver voulait s'inviter à l'intérieur. Envie d'un petit remontant peut-être ?

La lumière de l'auberge est allumée, Maxine, Siduri, Alice, Lanthana, ou, disons, la cabaretière, quel que soit son nom, a sans doute renoncé à accueillir des clients. Je n'en ai vu aucun se présenter aujourd'hui, ou bien ils sont restés sagement dans leur chambre, ou bien se sont contentés d'alterner entre la chambre et le bar, remontant quand ils se trouvaient assez ivres, descendant après avoir suffisamment dessaoulé, sans prendre la peine de mettre le nez dehors. La nuit est tombée depuis longtemps : à ces latitudes et en cette saison, le soleil se couche au milieu de l'après-midi. Et dans quelques jours, c'est à peine s'il daignera se lever.

Par la fenêtre de chez moi, une pluie froide et lourde. On dirait que les températures, par pure cruauté, ne tombent jamais assez bas pour que la pluie laisse place à la neige. Elles se contentent le plus souvent d'effleurer cette limite, et quand par miracle quelques flocons parviennent à se frayer un chemin dans la grisaille, ils fondent avant d'avoir touché le sol. Quand, à Finse, la neige enveloppe amoureusement la terre et les rochers, les montagnes et les bâtisses du village, de la mi-automne à la fin du printemps, ici, par la fenêtre, même au cœur de l'hiver, il fait juste humide et frais. Pas grave. Je reste le plus souvent à l'intérieur. Je n'aime pas sortir de chez moi. Je n'aime plus. C'est beaucoup trop compliqué. Demeurer devant l'écran, contempler la webcam de Finse engourdie par la neige, c'est bien suffisant. Le reste du monde ne m'intéresse plus vraiment. Pas que Finse m'intéresse tant que ça. Mais, pour le moment, contempler la webcam de Finse me semble ce qu'il y a de mieux à faire. C'est, disons, une façon de « limiter les risques ». Le monde se tient tranquille et j'en fais autant, je me tiens tranquille. Je changerai peut-être d'avis. Plus tard. On verra. Qui peut savoir ?

***

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais à l'auberge de Finse, que j'avais pris une chambre pour la semaine, ignorant tout à fait à la suite de quels évènements rocambolesques j'en étais arrivé à louer une chambre à Finse, mais voilà, j'avais débarqué du train de 12h32 en provenance d'Oslo, puis, après avoir traversé la petite place le long de la voie ferrée, m'était présenté à la tenancière, une certaine Alice, laquelle, sans me poser aucune question, avait noté mon nom sur un cahier, pour une semaine donc, et vous prendrez les repas j'imagine, le midi et le soir et le petit-déjeuner, la réponse allait de soi, étant donné qu'il n'existe pas d'autre établissement qui serve à manger ici, à Finse, j'ai monté ma valise et me suis allongé sur le lit double pour dormir un peu, non sans avoir jeté un œil par la fenêtre, qui donnait justement sur la voie de chemin de fer. Ne trouvant pas le sommeil, j'ai installé près de la fenêtre un fauteuil de lecture et me suis posté à cet endroit.

Dans mon rêve donc, j'étais à la fenêtre de la chambre de l'auberge de Finse, contemplant la voie de chemin de fer et les environs du village, absolument couverts de neige, exactement, soit dit en passant, comme si je me trouvais à mon bureau, devant mon écran, contemplant la webcam de Finse, et sans doute, comme j'ai coutume de le faire à la maison, j'attendais l'arrivée du prochain train, celui de 14h31, en provenance de Bergen. Montant depuis le lac, une brume légère dévorait doucement le village. La transperça d'abord une motoneige lancée à vive allure, puis, quelques minutes après, le train venant de l'ouest, surgissant de la bouche du tunnel au fond du village.

Deux silhouettes, d'abord indistinctes dans le brouillard naissant, en descendirent. Chapeau noir, imperméable noir, des bottes du même effet remontant jusqu'à mi-tibia. Lunettes

noires. Des hommes en noir. Comme ils s'avançaient sans hésitation vers l'auberge, je fus pris d'une frayeur soudaine. S'ils venaient pour moi ? Considérant avec précipitation la succession des évènements qui m'avaient conduit jusqu'ici, dans cette chambre à l'auberge de Finse, je me demandais en proie au plus grand désarroi : mais qu'est-ce que j'ai donc fait ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

On frappe à la porte de la chambre. Alice : « Des messieurs voudraient vous entretenir. » M'entretenir ? Ça ne dit rien de bon « entretenir ». Je referme, pour une raison qui m'échappe, la fermeture éclair de mon gilet, et j'ouvre. « Dana Hilliot ? » Oui, c'est bien moi, évidemment, comment nier, je me suis inscrit sous ce nom à mon entrée dans l'auberge. « Vous ne devriez pas être ici. » Je blêmis et bafouille, je m'efforce de rassembler mes idées en toute urgence, j'aimerais leur expliquer, mais je suis déjà bien en peine de m'expliquer à moi-même comment j'en suis arrivé là, par quelle incroyable concours de circonstances et : « Vous feriez mieux de rentrer chez vous maintenant. » « Je sais bien, dis-je, je m'en doutais pour tout dire, mais soyez assurés qu'à aucun moment je n'ai. » « Le prochain train pour Oslo est à 20h13. Nous le prendrons ensemble. » « Oui bien sûr, ai-je dit, c'est entendu, quelle idée j'ai eu là n'est-ce pas ? Quelle idée saugrenue ? »

***

Il ne se passe pas grand-chose à Finse.

Le train arrive à l'heure et repart avec une impitoyable ponctualité. Cette arrivée et ce départ n'ont rien d'un évènement : rien n'est moins étonnant que de voir un train se présenter sur les quais d'une gare après tout.

Hier après-midi, cependant, la motoneige était tombée en panne. C'est-à-dire que, son conducteur, qui sans doute avait

fait une petite pause à l'auberge, après avoir garé la machine devant le porche, ne parvenait plus à la démarrer. Il neigeait, le vent agitait le petit drapeau norvégien attaché à l'arrière de la motoneige, et la température, d'après les relevés météorologiques, ne dépassait guère 10 degrés en dessous de zéro. Pas un temps à se lancer dans de telles réparations. J'éprouvais toutefois en observant cet homme frigorifié penché sur le moteur, qui n'avait pas eu d'autre choix que d'ôter ses moufles pour bricoler, une sorte de satisfaction. Je ne crois pas avoir déjà parlé de la haine que m'inspirent tous les véhicules à moteur, et les moteurs de manière générale. Je suppose que ce sentiment a quelque chose à voir avec mon goût immodéré pour l'immobilité. Qu'importe, j'éprouvai, chose rare, une émotion et me pris à espérer que cette réparation dure longtemps. Malheureusement, en deux ou trois coups de tournevis, l'affaire était réglée, ce fichu moteur ronronnait à nouveau (j'imagine qu'il ronronnait, étant donné que cette webcam demeure absolument silencieuse) et quelques minutes plus tard, la motoneige et son conducteur filaient à travers le blizzard.

Admettons-le, même pour qui se contente de peu, cet évènement ne fera pas les gros titres des journaux, ni même un quart de colonne dans le *Bergens Tidende* ou son équivalent local.

Il en irait autrement s'il se produisait quelque chose qui sortît vraiment de l'ordinaire. Je surprends régulièrement des renards traversant la voie ferrée, mais imaginez s'il s'agissait, au lieu d'un renard, d'un ours polaire ?

Voilà qui ferait sans nul doute la Une du *Bergens Tidende* !

UN OURS POLAIRE FAIT LES POUBELLES EN BORDURE DE LA VOIE FERRÉE À FINSE.

UN OURS POLAIRE S'INVITE À L'AUBERGE DE FINSE (ET RÉPAND LA TERREUR PARMI LA CLIENTÈLE).

UN OURS POLAIRE EMBARQUE DANS LE TRAIN DE 10H24 À FINSE EN DIRECTION DE BERGEN ET DÉVORE TROIS PASSAGERS QUI REVENAIENT D'UNE RANDONNÉE À SKI, AINSI QUE LE CONTRÔLEUR.

Ou bien, et c'est plus probable, étant donné que les ours polaires ne s'aventurent guère à ces latitudes, il pourrait se dérouler ici même, entre la voie ferrée et l'auberge, un crime plus ou moins sordide, un vol, une agression, un meurtre ! Un dangereux aliéné, vêtu d'une peau d'élan et le crâne orné de bois de rennes, débarqué du train de 11h42 en provenance d'Oslo, provoquerait le plus grand effroi sur les quais de la gare de Finse, vociférant des menaces dans une langue barbare, puis, après avoir étranglé, lacéré, mordu, déchiré, se dirigerait tranquillement vers l'auberge afin d'y boire une bière.

L'HORREUR SUR LES QUAIS !

Des lambeaux de chair à vif, des flaques de sang rutilantes sur la neige, des crânes scalpés, des visages méconnaissables. « Je suis l'esprit de la forêt », crierait l'aliéné. « Je suis l'esprit de l'hiver libéré par la fonte du permafrost. »

ENCORE UN EFFET INATTENDU DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE ! LA GLACE FOND ET LIBÈRE LES DÉMONS ENFOUIS DEPUIS DES LUSTRES !

J'en serais témoin bien entendu. Je suivrais le carnage en direct, film en couleur, cinéma muet. Et que pourrais-je y faire ? Appeler la police ? « Il y a un type, là, qui vient de descendre du train, recouvert d'une peau de bête et le crâne surmonté de bois de rennes, il est en train de massacrer tout le monde, à Finse, c'est en Norvège, je le vois en ce moment même, c'est atroce. » Et puis, quelle police appeler ? Trouvera-t-on un brigadier dans les cinquante kilomètres à la ronde autour de Finse ? Il lui faudrait pour monter jusqu'ici attendre le prochain train. Ou bien emprunter la voie du ciel,

débarquer en hélicoptère, mais par cette tempête, inutile de rêver ! Non. Trop tard. Rien ne saurait arrêter le forcené, qui se fait appeler l'amer esprit de la forêt, l'âme vengeresse de l'hiver.

À Finse comme ailleurs, la situation est parfaitement désespérée.

***

À Finse le cantonnier, au petit matin, a entrepris d'installer un sapin enguirlandé, en prévision des fêtes de Noël, désormais imminentes. Planté au milieu de l'esplanade de la gare, exposé à tous vents, ledit sapin n'a pas tenu longtemps debout. Il faut dire qu'une terrifiante tourmente s'est abattue sur Finse depuis trois jours : blizzard incessant, neige qui tombe drue et que le vent soulève aussitôt en volutes et sortilèges. Dans l'après-midi, au volant de sa motoneige, le cantonnier a surgi de ce maelstrom de neige et s'est empressé de porter secours au sapin battu par le vent, le déplaçant juste derrière le panneau d'informations du village, à deux pas de l'entrée de l'auberge. Il a pris soin de consolider son œuvre en fixant deux planches en croix à la base du tronc, je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais les descriptions n'ont jamais été mon fort, pas plus que les travaux manuels, et je dois bien admettre que la scène ne m'a guère passionné.

Toujours est-il, que ce sapin enguirlandé, brillant de tous ces feux, trône désormais au cœur de l'image, vigie solitaire vacillante dans la tempête. Dire que le village a pris un air de fête serait un peu exagéré, car il semble bien que ce pauvre sapin tienne lieu d'unique décoration pour le moment. Le cantonnier a sans doute considéré qu'il était absurde d'installer des luminaires le long des murs du village par un temps pareil et on ne saurait lui donner tort. Pour autant que j'en puisse juger, il me paraît être un homme avisé.

Je regarde maintenant le brave sapin qui résiste vaille que vaille à la tourmente et j'en suis tout ému. Bien que demeurant parfaitement à l'abri dans mon bureau, protégé du dehors par les murs épais de mon appartement – d'ailleurs, le temps est aujourd'hui tout à fait calme –, je ne m'identifie pas moins à cet arbre fragile mais courageux, et néanmoins tout à fait mort. Si le souffle des muses m'inspirait quelque poème épique, je louerais certainement ses efforts pour rester debout malgré les bourrasques, donnant à croire aux éléments déchaînés qu'il est enraciné profondément dans le sol gelé de Finse, alors qu'il n'en est rien : pas plus que moi, il n'est enraciné, il a juste été posé là, fixé à quelques planches, sans que personne ne soit soucié de requérir son avis, et, tout comme moi, il ne ménage pas sa peine pour conserver un semblant de dignité malgré la précarité flagrante de sa condition.

Le train surgit bientôt de cette nuit épaisse et neigeuse, apportant un peu de soulagement : l'humanité, ou son tenant-lieu machinique, fait irruption, et semble provisoirement mettre un terme au chaos. Là où sont les hommes, la nature sauvage et sans âme fait un pas de côté et en rabat un peu sur ses prétentions au sublime. Avec l'homme, tout devient banal et quotidien, telle est la mesure dont l'homme recouvre le monde : l'habitude. J'aime à penser que le sapin, dans sa solitude tragique, apprécie tout de même ce bref moment de divertissement et regarde avec regret le train qui maintenant file vers l'ouest, s'engouffre dans le tunnel au bout du quai, avant de s'abandonner au néant. Il secoue ses branches d'un air dépité, et reprend sa lutte pathétique contre les éléments.

Bientôt, la dernière lueur du village, celle qui éclaire le porche de l'auberge de la gare de Finse, s'éteindra à son tour, et seules les guirlandes du sapin, préfiguration d'improbables fêtes à venir, illumineront modestement la nuit.

***

Johan-Johansen Fredericksen Frederickson recule de quelques pas pour mieux contempler son œuvre. Cela fait très exactement une heure et dix minutes qu'il s'escrime pour installer une nouvelle guirlande autour du sapin, pour remplacer celle qui s'est envolée la nuit dernière, l'unique sapin de Noël de Finse, une heure et dix minutes qu'il tourne avec sa guirlande autour du sapin, qu'il la déroule et l'enroule dans une sorte de danse érotique avec ce résineux stoïque. Il s'y est déjà repris à deux fois, défaisant ce qu'il avait mis une demi-heure à faire, avec une patience qui, je dois l'admettre, me fascine et m'exaspère tout en même temps.

Cela dit, convenons que c'est là un beau métier, décorateur de sapin de Noël. Il demande de l'application, l'amour, comme on dit, du « travail bien fait », une bonne dose d'abnégation aussi, car cette guirlande ne se laisse pas dérouler, et moins encore enrouler, sans résistance, et une certaine disposition à la tendresse, car il importe aussi, pour mener à bien cette opération d'enguirlandage, de s'attirer les bonnes grâces des aiguilles de pin, de les caresser dans le sens du poil, oserais-je dire, afin qu'elles se plient, ces aiguilles, sans se détacher, et s'abstiennent de se retourner, prises d'une subite amertume, contre leur bienfaiteur supposé, en piquant ses doigts jusqu'au sang, ou pire.

Pas un métier pour moi, c'est évident. Mais, me demandé-je alors, existe-t-il un métier pour moi ? Quoique, me fait cette petite voix familière qui n'a de cesse de commenter avec ironie les différents épisodes de ma vie quotidienne, ne serais-tu pas, à ta manière, une sorte d'enguirlandeur, et même, à bien y penser, une enguirlandeur de première, un enguirlandeur de lecteurs, ou, comme disait Werner Kofler, de « non-lecteurs », voué à l'accomplissement d'une mission aussi nécessaire que celle qui consiste à illuminer un sapin de Noël dans un village désert au fin fond d'un pays enfoui sous la neige ?

Je ne suis pas certain que le préposé à la décoration de l'unique sapin de Noël de Finse se nomme Johan-Johansen Fredericksen Frederickson. Si tel était vraiment le cas, je serais porté à croire que je possède un talent surnaturel pour deviner les noms des personnes que je ne connais pas. Toutefois, que ferais-je d'un talent pareil ? Et qu'ai-je fait en vérité jusqu'à présent des rares talents dont la nature m'a doté ? Rien de bien utile, sinon je ne passerais assurément pas mes journées devant la webcam d'une gare de Norvège enfouie sous la neige alors, qu'à en croire les bruits qui me parviennent continuellement des ruelles en contrebas de chez moi, il y a tant à faire dehors.

***

Au cours d'une tempête, un arbre gigantesque s'est abattu sur une ligne téléphonique aux alentours du village, coupant immédiatement les connexions internet – ou bien mon ordinateur est tombé en panne, ou bien la webcam de Finse est tombée en panne, ou bien au cours d'une nouvelle guerre nucléaire mondiale, la Norvège a été rayée de la carte, ou bien, etc. – peu importe : le fait est que désormais, je suis condamné à habiter cette maison sans disposer d'aucun accès à la webcam de Finse.

Voilà qui donne à réfléchir. Une fois passée la période de désaccoutumance, durant laquelle j'errais sans but d'une pièce à l'autre, de la cuisine au bureau, du bureau à la chambre, de la chambre à la cuisine, découvrant des amas de poussière dans chaque coin, du linge abandonné près du lit, des taches de moisissures aux abords de la baignoire et des légumes en décomposition dans la partie basse du réfrigérateur, m'astreignant avec une peine immense à faire un peu de ménage, comme si j'avais durant tout ce temps-là été privé de corps, ou bien paralysé et laissé en plan par quelque

infirmière en grève dans mon fauteuil d'impotent, oublié de tous, regagnant lentement un peu de mobilité, surveillant toutefois avec anxiété et de manière compulsive l'état de la connexion à internet, toutes les dix minutes d'abord, moins fréquemment ensuite au fur et à mesure que, le temps passant, je me faisais à cette perspective tragique, mais après tout, s'il y a bien un enseignement que la vie m'a prodigué, c'est que ces états de repos que nous tendons à considérer comme des approximations du bonheur ne sont jamais que des installations précaires gagnées sur le chaos, ne reposant que sur des échafaudages bricolés à l'aide de matériaux de fortune et des savoirs purement empiriques, raison pour laquelle j'ai toujours détesté les donneurs de leçon de vie : chacun se débrouille et fait ce qu'il peut, la morale est un bricolage et la dignité un sentiment très relatif – peu me chaut qu'un lecteur juge indigne une existence comme la mienne, vouée à la contemplation quotidienne d'une webcam norvégienne, tant que de mon point de vue elle procure un sentiment de dignité suffisant – ce lecteur ne sait pas ce que j'ai enduré avant d'en arriver là, les humiliations que j'ai dû subir, la litanie des déceptions, les rêves brisés dont les fragments décorent désormais la toile de fond de mes jours et nuits sublunaires.

Pourtant, je m'étais employé avec une certaine rigueur à mettre toutes les chances de mon côté. Autour de ce bureau, j'avais érigé une petite forteresse accommodée à mon usage, une petite vie étriquée, pauvre en monde comme dirait l'autre, limitant les besoins et désirs à presque rien, réduisant autant qu'il est possible les stimulations, les occasions de jouir. Ce bureau était devenu au sens le plus strict un réduit, un écart, une vignette miniature de l'existence, un petit hôpital psychiatrique personnel, articulé autour de quelques médicaments psychotropes, des réserves de nourriture, la webcam de Finse pour tout spectacle et tenant lieu de monde extérieur tolérable aussi bien que de support pour l'imaginaire, canalisant mes rares élancements libidinaux, de quoi soutenir un siège pensais-je, mais voilà, même les plus

longs sièges ont une fin, et Troie finit par tomber aux mains des Achéens, une tempête, un fil de cuivre tombé à terre, comment faire confiance à ces fils de cuivre suspendus dans le ciel, livrés à toutes les tempêtes, enterrés sous le sol tremblant, traversant les océans furieux, qui me raccordaient néanmoins, en dépit de leur vulnérabilité, au reste du monde habité, j'allais écrire, au reste du monde hanté, comme si nous n'avions jamais réellement habité le monde, mais que nous nous étions contenté de le hanter, l'humanité est une hantise, c'est ce que je crois vraiment, et voilà que tout s'effondre, Troie est enfin vaincue, ses habitants défaits, Hector gît sur l'herbe ensanglantée, je rends les armes à mon tour, il va falloir une fois encore s'inventer une vie possible, loin de Finse, et là maintenant, je n'en ai pas la force bien entendu, non, j'ai déposé le balai contre le réfrigérateur, et, affalé dans le canapé, je regrette de n'avoir jamais eu le courage de coller une photographie, ou n'importe quelle image, sur le mur uniformément blanc qui me fait face.

Je ne pensais pas finir ainsi. Je me voyais plutôt quitter du jour au lendemain mon appartement dans les ruelles décrépites de la ville basse où logent les moins fortunés : j'aurais la veille au soir rassemblé mes affaires, de quoi remplir un sac à dos, changé les lacets de mes chaussures de marche, en aurais nettoyé le cuir avec soin, puis, après quelques heures de sommeil, bien avant l'aurore, j'aurais quitté le vieux quartier à pied, déposé la clé de l'appartement dans la boîte aux lettres du propriétaire qui habite une villa dans un quartier plus cossu le long du fleuve, me faisant grâce à moi-même du dernier loyer, me serais rendu à la gare, j'aurais pris le premier train vers l'Est, oui, exactement comme l'auteur de Moldanau, il n'y a pas lieu du reste de s'étonner de cette possible coïncidence, comme lui, j'aurais pris un train vers l'est, puis encore un train, puis encore un train, découvrant par la fenêtre du wagon la litanie mélancolique des traces de la hantise humaine dans les paysages, et bien entendu, tout comme lui, tout comme l'auteur de Moldanau,

j'aurais débarqué dans cette petite ville qui n'existe presque plus, ou bien qu'à peine, pas beaucoup plus en tous cas que Finse, ou bien que le village où je vis, ou bien dont l'existence ne repose, ô combien précaire donc !, que sur la bonne volonté de quelques hommes, je préfère dire : sur les rêves qui les hantent, ces bonshommes pathétiques, vacillant dans la tempête, toujours menacés d'être défaits par quelque catastrophe, la fin est toujours imminente, c'est ce que j'ai appris de la vie, c'est notre seule certitude, et puis, comme l'auteur de Moldanau, j'aurais été laissé en plan à la terrasse du café de la gare, tel est le destin que la littérature lui a assigné, et qu'elle m'aurait sans doute assigné si j'avais choisi de prendre la route, on se prend à rêver d'aventures, on se dit que là-bas, vers l'est, il finira peut-être par se passer quelque chose, on espère toujours secrètement que quelque chose arrive, une rencontre, un évènement, une nouvelle catastrophe susceptible d'infléchir le cours de la vie dans une direction nouvelle qu'on n'avait pas encore osé rêver.

Cependant, je n'ai pas eu le courage de l'auteur – ou bien n'étais-je pas suffisamment désespéré ? Plutôt que de m'abandonner aux quatre vents, j'ai bâti cette forteresse minuscule, je me suis enterré vivant, tandis qu'il écrivait Moldanau, j'écrivais Finse, et tandis qu'il quittait la ville pour rejoindre les lieux décrits dans son récit, je me contentais de fabuler à son sujet, lui préférant bientôt une gare perdue dans un pays de neige.

On s'abandonne, on se laisse tomber, on s'échoue quelque part, envoyant une partie de la cargaison par grands fonds, et chaque nouveau naufrage vous trouve plus démuni que le précédent. On cherche un endroit où être, un havre de paix, un lieu qu'on pourra hanter à sa guise, mais de tels endroits, quand on n'a pas eu de fortune, quand le destin ne vous a pas gâté, ne sont que des impasses, et le seul enseignement qu'ils procurent, c'est de préfigurer l'ultime impasse, et d'en anticiper l'horreur.

***

Je fais celui qui s'en fiche et qui a oublié. Mais les personnages ne sont pas dupes et n'ont aucune peine à hanter les replis de ma conscience coupable, me haranguant discrètement mais avec ténacité : « Alors Môssieur l'écrivain qui déclarait il y a presque un an maintenant à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire personne, qu'il en avait pour ainsi dire fini avec ce livre, avec Moldanau, que c'était juste une question de jours, de semaines au pire, qu'il en voyait le bout, enfin. Comment nous, les personnages, aurions pu oublier, nous qui, laissés en plan dans les pages de ce manuscrit, réduits en vérité à l'état de notes « à revoir », attendant quelques « améliorations », à tout le moins une relecture !, n'avons eu à vrai dire rien d'autre à faire durant tout ce temps que ressasser les promesses de Môssieur, et attendre, attendre ? »

J'y songe, et la culpabilité m'étreint désormais. Depuis combien de temps ai-je abandonné ce misérable professeur d'épistémologie et toute cette compagnie ? Plusieurs semaines sans doute. Que s'est-il passé durant mon absence ? Je l'ignore, et le savoir ne m'intéresse guère. Toute cette histoire est tellement peu vraisemblable, et la suite, je le crains, rivalisera sans peine en invraisemblance. Pour tout dire elle m'ennuie déjà.

Cependant, ce n'est pas moi qui décide, et quelles que soient les réticences que j'éprouve à me replonger dans ce récit, les hautes montagnes au fond de la vallée peu après Moldanau grondent dans les recoins de mon esprit malade : elles réclament un voyageur, elles ont faim, de lourds nuages s'accumulent défilant vivement dans le ciel tourmenté de Moldanau, une promesse de cauchemars. Une tempête de neige, peut-être, se prépare : il est temps !

VIII. Une Ascension

Le professeur l'avait imaginé chasseur ou braconnier, berger peut-être, mais le colporteur, désignant la créature massive empesée d'un large manteau de cuir marron, l'homme censé les guider jusque sur les hauteurs et les aider à passer le col, dit : « Je vous présente le garde montagne. » Comme le professeur s'étonnait de cette profession, il ajouta : « C'est un très vieux métier, datant d'une antiquité où, aux alentours de ces forêts, il s'en passait de belles. L'époque où les villages, de part et d'autre de la montagne, avaient assez de vigueur et d'habitants pour se faire la guerre. Les forteresses et les tours de garde dont il ne reste aujourd'hui que des ruines tenaient encore debout, habitées par des garnisons médiocrement équipées et, la plupart du temps, désœuvrées. L'époque où, dans les bois de sapins, il n'était pas rare de tomber sur les campements de fortune de maraudeurs en petite bande, mais aussi, parfois, sur de véritables sociétés secrètes de brigands où trouvaient refuge voleurs, assassins, trafiquants de toute sorte, bannis, esclaves en fuite, femmes émancipées, tous ceux en somme qui, pour une raison ou pour une autre, avaient préféré quitter le monde civilisé des plaines et des vallées pour retourner à l'état sauvage, subsistant de chasse et de cueillette, agrémentant leur pitance quotidienne en effectuant des raids plus ou moins sanglants sur les jardins en contrebas, horticulteurs discrets cultivant sur brûlis, pêcheurs de truites et coupeurs de bois, tout un monde mon

brave, qui bon an mal an, le temps passant, finit par faire peuple et se donner une cité passablement respectable sur laquelle veillaient à leur manière les gardes montagne, émanations des rochers plutôt que des hommes, et dont l'individu ici présent devant nous est en quelque sorte l'héritier.

— Croyez-vous qu'il soit raisonnable de s'embarquer dans cette aventure avec ce genre de personnage ?, demanda le professeur, dont le ton de la voix, faussement enjoué, dissimulait mal une inquiétude croissante.

— Avons-nous vraiment le choix ? D'aucuns affirment qu'il communique avec les bêtes sauvages. D'autres qu'il est doué, ou bien victime, selon le point de vue, du don de lycanthropie. Quant à moi, qui suis peu porté sur le surnaturel, je crois plutôt qu'il fait partie de ceux, qui, privés de la mission qui leur était impartie quand l'empire s'est effondré, font semblant d'être ce qu'ils étaient, persévérant vaguement dans leur fonction antérieure. Car il avait jadis bien du travail : s'il se contente désormais d'errer dans la montagne qu'il connaît certainement mieux que le fond de sa propre poche, chassant et bûcheronnant selon son désir, et, quand on lui en fait la demande et s'il est bien luné pour y répondre favorablement, guidant les voyageurs comme vous et moi désireux de passer le col à l'orée de l'hiver, autrefois donc, il avait fort à faire, et méritait son titre de garde montagne, surveillant comme je l'ai dit depuis cette haute frontière les intrusions éventuelles et les innombrables bêtes sauvages. Après la chute de l'empire, il arrivait encore qu'il soit appelé pour escorter un géologue à la recherche de nouveaux filons à exploiter, un archéologue en quête de très anciennes tablettes d'argile gravées de caractères d'une langue inconnue, ou quelque entrepreneur porteur d'un projet saugrenu. Mais ces dernières années, nos montagnes ne semblent plus intéresser grand monde – et c'est tant mieux d'une certaine manière. Notre garde montagne n'est plus que l'ombre de lui-même. Cependant, et c'est là un destin auquel

peu de mortels peuvent prétendre, il est devenu, à en croire le portrait qu'en brossent aujourd'hui les habitants de Moldanau, un personnage presque fabuleux, une créature qu'on soupçonne de frayer avec les bêtes les plus sauvages, ours, lynx et loups, lesquels le respecteraient comme un maître. Il me fait penser, si l'on fait abstraction du mystère, à ce collecteur de taxes qui, n'ayant plus aucune taxe à percevoir, les services de perception des impôts, des gabelles et autres tributs ayant mis la clé sous la porte, continue malgré tout encore aujourd'hui à faire la tournée des fermes et des hameaux, comme si de rien n'était, bien qu'il n'ait plus rien à collecter – on lui fait bon accueil, par pitié peut-être, car le pauvre homme dépérit à vue d'œil, on lui paye un verre, on l'invite à la table s'il est l'heure de déjeuner, et quand il quitte les lieux, il se sent toujours obligé de préciser qu'il a du travail, que la journée est loin d'être finie, qu'il doit aller d'ici la fin du jour chez untel ou chez untel, vous n'imaginez pas combien de gens ici, à Moldanau et sans doute dans tout ce qui fut autrefois l'empire, se comportent de la sorte, singeant en quelque sorte ce qu'ils ont été.

— Oui, j'ai rencontré ce collecteur de taxes et quelques-uns de ceux dont vous parlez. C'est aussi un peu votre cas non ?

— Bien entendu. Concernant notre garde montagne, il n'en va pas autrement. Il se nomme Kyriakos, mais il préfère qu'on ne l'appelle plus ainsi, car vois-tu, de garde montagne, il ne conserve le titre que par habitude n'ayant plus l'occasion d'exercer sa fonction. Nos montagnes sont aujourd'hui pour ainsi dire désertes, on n'y croise plus que de rares chasseurs et, à l'automne, les cueilleurs de houx. Il erre dans les bois et les prairies d'altitude du matin au soir, couche on ne sait où, chasse un peu sans doute, coupe quelques sapins, redescend rarement au village, et s'ensauvage à vue d'œil. Mais ce n'est là que mon avis, l'avis de quelqu'un qui n'a que peu d'imagination et s'efforce de privilégier la raison sur la fantaisie, comme vous l'aurez je l'espère noté, mais il se peut que j'aie tort : tout à l'heure, quand nous marcherons à la

suite du garde montagne dans la forêt, peut-être se retournera-t-il soudain, le visage déformé par un affreux rictus et, un grand couteau à la main, entreprendra-t-il de nous détrousser sur le champ, ou bien, à la tombée de la nuit, après qu'il nous aura mené à l'entrée d'une grotte sinistre inconnue de tous excepté de lui, se redressera-t-il brusquement pris d'atroces convulsions, une fourrure épaisse surgissant de son dos, faisant éclater ses vêtements d'homme, des canines acérées déformeront sa bouche, devenue gueule, et, toutes griffes dehors, il bondira sur nous autres pauvres mortels, et bientôt, après avoir copieusement lacéré nos corps, fera des lambeaux de nos chairs un festin sauvage.

— Vous êtes assurément le compagnon de randonnée le plus rassurant qu'on puisse trouver dans cette partie du monde. Sérieusement l'ami, est-il fiable ?

— Qui peut prétendre l'être de nos jours ? Vous êtes à Moldanau. Tout est possible. Il pourrait tout aussi bien nous abandonner au beau milieu d'une tempête de neige, juste pour la raison qu'à ce moment-là, il se sera souvenu d'avoir eu mieux à faire ou, submergé par un accès de lucidité, il aura soudain pris conscience de l'absurdité de son existence, et de la nôtre par la même occasion. Ce genre de sentiment n'est pas rare dans ce pays perdu, d'autant plus quand on s'égare sur ces hauteurs inhospitalières un soir de tourmente. Comme si, voyez-vous, la réalité, ce décor de carton-pâte dressé autour de la scène qui ne tient debout que dans la mesure où nous sommes assez naïfs pour lui donner crédit, s'effondrait tout à coup, emporté par le vent furieux et la neige cruelle.

— C'est un cauchemar ! Un loup-garou, une tempête de neige ! Si vous pouviez m'épargner votre littérature fantastique, je vous en saurais gré, vraiment ! »

Sans un mot, leur guide avait déjà entamé l'ascension. Ses deux compagnons d'occasion, un sac rempli de vêtements chauds et de nourriture à l'épaule, le suivirent sur une large voie empierrée qui, à la sortie de la ville, louvoyait

paresseusement entre prairies et collines. Une heure plus tard, comme on approchait de la forêt, mélange anarchique de feuillus et de résineux, le chemin avait rétréci en largeur, et la pente n'était plus aussi douce. Ils jetèrent de concert un œil vers les sommets encore visibles sous un soleil palissant que des nuages menaçaient, surgissant un par un de l'autre côté du col. Une brise timide apportait un peu de douceur au visage du professeur qui commençait déjà à suer. Les dernières feuilles accrochées aux branches d'un vieux chêne veillaient sur une petite clairière, frémissaient, chantonnant presque, rendant quelques oracles que nul ne s'empressait de déchiffrer. « Le vent se lève », fit remarquer le colporteur, sans autre commentaire.

Un troupeau de chèvres à demi-sauvages, en lisière des bois, les observaient, narquoises. Alors que les randonneurs pénétraient dans la forêt, quelques chevreuils détalèrent en poussant une sorte d'aboiement rauque. On marchait maintenant sur un sentier couvert d'aiguilles de pins et de feuilles mortes dissimulant des plaques de grès roses et humides. Le garde montagne n'en avait cure, qui allait d'un pas alerte, tandis que les deux autres, qu'une ou deux glissades avaient rendus plus prudents, devaient regarder à chaque instant où poser le pied. Par endroit, il fallait franchir un torrent, et c'était toute une histoire de passer d'une pierre à l'autre, en s'aidant de son bâton, pour ne pas perdre l'équilibre et risquer de s'abîmer dans le ruisseau. « Prenez garde ! » avertissait le colporteur qui devançait maintenant son compagnon. Le garde montagne, lui, ne se souciait guère de prévenir qui que ce soit des embûches ponctuant l'ascension.

Un bruit de branches brisées résonna dans les sous-bois. Quelques ombres se devinaient non loin d'eux, à l'écart du sentier. « Les cueilleurs de baie de houx », murmura le colporteur comme s'il avait craint de les déranger. On distinguait à peine dans la pénombre les silhouettes sombres des cueilleurs qui semblaient caresser avec amour les arbustes

aux feuilles épineuses et ondulées. Ils portaient devant eux un large panier d'osier, et, s'ils avaient noté le passage des randonneurs, ne se détournèrent pas pour autant de leur ouvrage.

Une heure encore était passée. Le vent avait forci. Les cimes des arbres vacillaient. Contrastant avec le calme apparent du couvert forestier, on entendait là-haut d'inquiétants craquements et des sifflements sinistres. Ils auraient préféré demeurer à l'abri sous les arbres mais déjà, au détour du chemin, des trouées lumineuses annonçaient un autre paysage. À l'obscurité dense des sapinières succédait la clarté de l'écorce blanche des bouleaux. La piste zigzaguait entre des sols moussus gorgés des pluies passées et d'humbles étangs, promesses de sources à venir. Ici le ruisseau coulait à l'orée d'une tourbière dont émanait une langue de brume, là, un rocher de granit surmonté d'un saule marquait l'émergence d'un mince filet d'eau. Toutes ces eaux, plus tard, mêlées, entremêlées, peu soucieuses de préserver un semblant d'identité, dévaleraient de concert vers de plus larges rivières, alimentant de leur vigueur la Moldane et ses affluents, puis iraient se fondre avec celles du lac d'Omisiuna, et dévalant encore, se perdraient jusque dans les fleuves qui baignent les plaines autour de Devenesty, et bien plus loin encore, avant de s'abîmer dans l'océan. Le professeur, en y songeant, les enviait vraiment d'aller où elles allaient, insouciantes et joviales, et aurait aimé redescendre avec elle, se plongeant dans le torrent tel une feuille morte, s'en retournant vers l'Ouest. Mais il avait les chaussures trempées, ainsi que les chevilles et bientôt les mollets. Il se dit : « j'ai les pieds gelés », et l'idée qui vint aussitôt après celle-là était qu'il allait, sinon mourir de froid, du moins perdre quelques orteils.

Ils allaient maintenant en file indienne, le garde montagne les ayant attendus au sortir des marais, le colporteur fermant la marche et le professeur entre les deux, gagnant par une

sente à peine marquée dans l'herbe humide l'étage qu'on dit subalpin. La matinée touchait à sa fin. « Si tout se passe bien, nous atteindrons le col dans l'après-midi et redescendrons d'ici la fin du jour », dit le colporteur, comme s'il s'adressait au garde montagne en l'attente d'une confirmation. Il ne l'obtint pas. Que fallait-il en penser ? Avisant une cabane en planches toute tordue, le garde montagne prit la parole pour la première fois, il avait une voix plus claire qu'on eût pu le supposer, et déclara qu'on s'arrêterait ici pour casser la croûte. Puis il s'installa sur un banc de pierre contre un mur extérieur de la bâtisse, à l'abri du vent, et commença de déballer son déjeuner. Les deux autres entrèrent dans la cabane. « Faudrait d'abord penser à se sécher un peu », fit le colporteur en se déchaussant. Il sortit de son lourd sac à dos une serviette et se frictionna avec vigueur les pieds et les chevilles. Le professeur l'imita.

« Vous en transportez des choses dans ce sac, fit-il remarquer au colporteur. Vous comptez faire du commerce de l'autre côté du col ?

— Peut-être bien, répondit le petit homme barbu en extirpant du fond du sac un couteau, un gros morceau de pain et un saucisson à moitié entamé. Ça vous intrigue n'est-ce pas ? Mais que diable fabrique ce colporteur ? Est-il seulement véritablement colporteur et s'il l'est, que colporte-t-il ?

— Vous lisez dans mes pensées l'ami !

— On s'attendrait à ce qu'il y ait des marchandises, des affaires plus ou moins louches, plus ou moins honnête, tout commerce après tout est en partie une affaire louche, il y a dans toute relation commerciale une part de malhonnêteté, sinon, je vous le demande, comment gagnerait-on sa pitance !

— Je n'irai pas jusque-là.

— Voyez chacun possède ses petits secrets ici, et la confrérie des colporteurs en a sans doute plus que tout autre profession. Désirez-vous une tranche de saucisson ?

— Ce serait avec plaisir, oui. Mais dites-moi, avez-vous regardé le ciel là dehors ? N'êtes-vous pas inquiet, je veux dire, ces nuages qui descendent des crêtes, ce vent qui vient, le froid de plus en plus intense. Je ne suis pas versé en météorologie montagnarde, comme Isidora, mais j'ai tout de même un mauvais pressentiment.

— Il se pourrait bien qu'on ait du mauvais temps, je suis d'accord avec vous. Raison de plus pour nous sustenter suffisamment. Prendrez-vous une rasade de cette eau d'eau de vie de baie de houx ? Ça ne réchauffe pas autant qu'on le dit, mais permet de mettre provisoirement les soucis de côté. »

Après s'être essuyé les doigts sur son pantalon, il tira précautionneusement d'une poche extérieure de son manteau, comme s'il s'agissait là de quelque sorcellerie, une petite fiole d'un noir métal. Il s'en colla une rasade dans le gosier et tendit le philtre précieux à son compagnon d'infortune qui le remercia d'un hochement de tête.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé quand ils entendirent frapper deux coups secs à la porte. Le garde montagne signifiait à sa manière, muette, qu'il était temps de se remettre en route. Le colporteur leva les yeux au ciel et le professeur fit entendre une sorte de gémissement. Mais ils se hâtèrent de ranger leurs affaires et fermer leurs sacs à dos, devinant que leur guide ne les attendrait pas.

Effectivement, la silhouette massive du garde montagne se découpait déjà au premier détour du sentier, à une centaine de mètres devant eux. Le temps avait changé durant leur trop bref déjeuner : le front nuageux s'était approché et dévorait lentement les prairies d'altitude plongeant les hauteurs dans le brouillard. On ne distinguait plus du tout les crêtes et les sommets, et le fond de l'air était encore plus frais que tout à l'heure.

Sans mot dire, les deux hommes reprirent leur pénible cheminement, relevant la tête de temps à autre pour s'orienter

en espérant apercevoir leur guide. Le professeur n'osait pas l'appeler, par orgueil sans doute, et se contentait de suivre le colporteur, bien forcé de placer en lui toute sa confiance.

Soudain et comme par une sorte de magie, à l'orée du brouillard, de minuscules morceaux de glace, en bâtons ou en étoiles, virevoltèrent devant leurs yeux. Et quelques minutes plus tard, l'herbe blanchissait instantanément sous une averse de neige serrée. Les deux hommes s'arrêtèrent, pris d'effroi. Le garde montagne avait bel et bien disparu, cependant, on distinguait encore les traces de ses pas dans la fine couche de neige qui couvrait le sol. Ils s'efforcèrent de les suivre, la tête penchée vers le sol, autant pour suivre au mieux les marques laissées par leur guide que pour offrir moins de prise à la morsure du vent.

La neige tombait maintenant de biais, sans relâche, s'accrochant aux sourcils et à la barbe du colporteur. Elle leur faisait face, les défiait, et, se densifiant, s'épaississant, formait comme un mur blanc dans lequel ils s'engouffraient, terrifiés. Le professeur regarda derrière lui : il songea à faire demi-tour, planter là ses compagnons et redescendre vers la forêt. Mais plus bas, c'était comme ici, le brouillard neigeux avait déjà dévalé la pente et avalé toute la montagne. Il se dit qu'en retournant sur ses pas, il ne disposerait d'aucune trace pour se guider, et bien qu'il eût suffi sans doute de se contenter de descendre pour finir par atteindre la forêt, il se souvenait de hauts reliefs rocheux longeant le sentier durant l'ascension et craignait la chute.

Où donc allait ce fichu garde montagne, et pourquoi ne les attendait-il pas ? Même s'il ignorait tout des dangers de la montagne, son expérience dans ce domaine se limitant à de brèves excursions aux beaux jours sur de modestes massifs non loin de chez lui, il semblait évident que leur expédition tournait à la catastrophe. Pourquoi le colporteur s'obstinait-il à aller de l'avant, sans manifester aucune espèce d'inquiétude ? Pourquoi était-il le seul à trouver la situation

parfaitement anormale ?

Plus ils grimpaient, moins les traces de leur accompagnateur étaient visibles, la neige les recouvrait maintenant à peine après qu'ils les eurent devinées, et bientôt, seule une ombre incertaine leur indiquait la voie à suivre.

Le colporteur s'arrêta enfin. Des cristaux de glace suspendus à sa pilosité donnaient à son visage un air fantastique, comme s'il était devenu une créature légendaire, une sorte de gnome assez lugubre.

« Le garde montagne, dit-il, et comme le vent emportait sa voix dans quelque néant neigeux, il répéta un peu plus fort à l'oreille de son compagnon : le garde montagne, je crois bien qu'il nous a oubliés. »

D'une voix tremblante, le professeur marmonna que cela tombait sous le sens, et qu'il ne s'agissait sûrement pas d'un oubli mais d'un abandon pur et simple, qu'ils étaient désormais seuls dans cette tempête de neige, qu'il n'aurait jamais pensé qu'une chose pareille pût arriver, qu'un guide laisse tomber ses clients en pleine tourmente, qu'il irait s'en plaindre dès qu'on regagnerait la civilisation, si tant est qu'on s'en sorte vivant, que c'était inacceptable, criminel même, et enfin : « Qu'allons-nous faire maintenant ? »

Le colporteur releva la tête pour humer l'air comme s'il avait été un ours qui, ne craignant guère le froid, continue tout de même de chasser, indifférent aux éléments déchaînés. Puis il se retourna lentement et avisa le paysage qu'ils avaient laissé derrière eux : tout était blanc. « Voyez, même nos propres traces ont disparu. Nous n'avons pas d'autre choix que d'avancer encore. Nous trouverons peut-être des signes ou des indices de son passage. Nous devons continuer à croire qu'il sait ce qu'il fait, nous en remettre à lui, aussi absurde qu'il puisse sembler. Je ne vois pas d'autres solutions. Gardez l'œil ouvert s'il vous reste un peu de force. »

Et sans attendre la réaction du professeur, il reprit

l'ascension. Son compagnon, exaspéré, secoua la tête. Il avait envie de mettre immédiatement un terme à cette mascarade et de s'asseoir là, dans la neige, renonçant à tout effort supplémentaire, et pleurer, et hurler, et se lamenter, jusqu'à ce qu'une bonne âme vienne à son secours, un ange-gardien, comme celui qui l'avait reconduit à la pension après la nuit passée à la taverne. Personne ne viendrait évidemment. Comme le colporteur avait pris une dizaine de mètres d'avance, il le rattrapa, courant presque, espérant fuir ainsi ses pensées morbides.

La couche de neige épaississait à vue d'œil. De temps en temps, une masse plus sombre se détachait dans cet océan de blancheur strié d'une myriade de traits grisâtres : ici, un bosquet d'arbrisseaux prostrés, des genêts recroquevillés dans un creux, des saules nains solitaires condamnés à braver le froid pour l'éternité, là, un rocher affleurant, dont une partie sous le vent avait été épargnée par le gel. Instinctivement, les randonneurs s'orientaient à l'aide de ces anomalies paysagères, et leur pas, irrésistiblement, tendaient à les rejoindre puis à les contourner. Ils espéraient évidemment tomber sur le garde montagne, assis paisiblement à l'abri d'un rocher : il aurait fait du feu, leur sourirait, les inviterait à s'asseoir près de lui et ne plus avoir peur.

Marchant sur une plaque verglacée, le professeur dérapa. Son genou gauche avait heurté la pierre, éveillant une vive douleur. Allongé de tout son long dans la neige, il gémit tel un petit animal blessé. Le colporteur, tout à son effort, qui ne s'était probablement rendu compte de rien, continuait de s'enfoncer dans le brouillard sans égard pour son camarade d'infortune. « Colporteur ! Colporteur ! Attendez-moi ! » Sa voix faible ne portait pas bien loin. Il se redressa laborieusement en s'aidant de ses mains et de son bâton, tâtant son genou douloureux avec précaution. Des insultes lui vinrent aux lèvres, qu'il marmonna. Il envoyait la tempête au diable, et ce colporteur et ce garde montagne, ces impitoyables démons. Puis il s'insulta lui-même : « Vieillard,

pauvre bougre, tu vas rester là sans te battre ? Ce n'est rien qu'un hématome, rien qui t'empêche d'avancer ! Lâche, fainéant, petite nature ! Un peu de neige et te voilà à l'article de la mort ! Tu devrais avoir honte », et ainsi de suite, et ce faisant, s'invectivant, se frappant les cuisses, il reprit l'ascension, marchant dans les traces de son prédécesseur. Une masse rocheuse plus haute et plus large que les autres se découpait dans ce désert incolore, les pas du colporteur y menaient, puis s'arrêtaient brusquement au pied d'une petite falaise. Il s'essuya les yeux et découvrit une petite ouverture pas plus large que le corps d'un homme. « Par ici professeur ! » Il se baissa pour regarder à l'intérieur de la cavité : c'était là une sorte de grotte, ou plutôt un abri sous roche, d'environ cinq mètres de profondeur et d'une hauteur modeste si bien qu'il était impossible d'y tenir debout. Le colporteur l'y attendait, assis au milieu de son sac à moitié déballé, frottant ses pieds nus avec vigueur.

« Je suis tombé », dit le professeur, d'un air penaud.

— Êtes-vous blessé ?

— Non, je ne crois pas, un simple hématome sans doute.

— Installez-vous ici, tout au fond. J'aurais aimé faire un feu, mais je crains qu'il n'y ait pas assez de bois.

— Quelle heure peut-il être ? J'ai perdu toute notion du temps.

— Nous sommes en milieu d'après-midi. Le mieux à faire est de rester ici, dans ce petit refuge, jusqu'à ce que la tempête se calme. Nous avons de quoi manger, il fait beaucoup moins froid qu'en plein vent, et nous avons besoin de repos.

— Je n'irai pas plus loin de toute façon, pas dans ces conditions.

— Je vous comprends cher ami, dit le colporteur en déballant un morceau de pain et une tranche de pâté.

— Je ne suis pas sûr d'être votre ami, fit le professeur d'un ton aigre. Quel ami, dites-moi, vous embarquerait dans une galère pareille ? »

Le colporteur soupira et se concentra sur son casse-croûte. Le professeur en fit autant, et une forme de silence, lourd d'animosité, s'installa sous la voûte de l'abri. Seul le vent sifflant au-dehors rappelait l'enfer si proche. La luminosité baissait rapidement et la neige ne cessait point de tomber. Une bonne heure plus tard, chacun s'était emmitouflé dans sa parka, gardant les yeux fixés sur l'ouverture de la grotte et son spectacle à la fois hypnotisant et désespérant. Le professeur se décida à rompre ce moment d'inimitié.

« Je suis désolé pour, je ne voulais pas dire cela. Pour l'amitié. Je voulais dire, c'est ce sentiment étrange, ce sentiment d'irréalité. Je n'ai pas attendu ce jour pour l'éprouver, déjà, bien avant que nous ayons discuté dans ce train, à peine j'avais passé la frontière, abandonnant tous mes repères, tout ce sur quoi j'avais fondé jusqu'à présent mon existence, mon travail, mon appartement, les lieux familiers, il me semble, voyez-vous, depuis que cette aventure m'est pour ainsi dire tombée dessus, je ne suis plus maître de rien, ni de moi-même, les évènements s'enchaînent et m'entraînent sans que je puisse rien empêcher, tout me paraît étranger, rien de tout cela ne me concerne, on dirait, comment vous expliquer, il me semble vivre l'histoire de quelqu'un d'autre, comme si, voyons, telle n'avait jamais été ma destinée mais celle d'un autre, c'est une erreur, voyez-vous, on se serait trompé de bonhomme, et me voilà perdu dans une montagne battue par la tempête en compagnie d'un inconnu. Pour résumer, j'ai l'impression, et ce depuis la première page de ce récit, d'halluciner, toutes ces images et ces mots, tout ce qu'on me raconte, et on m'en a raconté croyez-moi, vous n'êtes pas le seul, tout cela, je ne sais qu'en penser et voilà mon esprit en pleine confusion. À qui faire confiance ? On a besoin de faire confiance à quelqu'un, ou, à défaut, à ses propres perceptions, ses propres visions. Je ne suis plus sûr de rien, comme si le sol

de réalité se dérobait à chacun de mes pas. »

Le professeur ravala un sanglot. Le colporteur tendit une main gantée et lui tapota l'épaule.

« Voyez-vous mon cher professeur, parmi toutes les idéologies dont nous avons subi l'emprise, la plus constante, la plus coriace, la plus indéracinable, à laquelle il est presque impossible d'échapper, qui suscite, sans autre propagande qu'un peu d'éducation et un peu de police, une adhésion massive, devant laquelle on se prosterne sans même y penser à tout moment de la journée, la confirmant par nos rituels et nos routines, parce qu'elle nous subjugue à notre insu, au point que la plupart des gens s'en font les prosélytes zélés sans qu'on leur ait rien demandé, cette idéologie, c'est la réalité. La réalité oui, elle est le terreau de nos empêchements, de nos frustrations, tout ce qui lie, à bien y penser, la société des hommes, l'acceptation des limites, la modération des passions, la tolérance aux mensonges et aux trahisons, qui rend l'intolérable tolérable et nous fait passer l'éponge sur les injustices les plus révoltantes et les méfaits les plus insoutenables. Ce réalisme au nom duquel, depuis que nous sommes embarqués dans cette navigation absurde, sont jetés d'emblée par-dessus bord, avant même qu'on ait levé l'ancre, toute espérance et toute fantaisie. Que de vies sacrifiées, ne croyez-vous pas, au nom de ce despote à l'allure tranquille, de ce tyran consensuel ?

— Je ne suis pas sûr que votre philosophie ne me soit présentement d'aucune aide.

— C'est sans doute une particularité de ce pays et de ses gens. Si je devais résumer en deux mots la mentalité et l'esprit de ceux de Moldanau, je dirais qu'à force de se méfier des idéologues et des idéologies, ils en sont venus à rejeter l'idéologie de la réalité. À leur manière, génération après génération, sans qu'ils se soient vraiment donné le mot, en partie sans doute à cause de leur singularité géographique, des aspérités si particulières de leur environnement, du fait qu'ils

vivent à l'écart et à la marge, à leur manière donc, ils n'ont cessé de résister tranquillement, sans tambour ni trompette et sans prose révolutionnaire, avec juste, vous l'avez noté, ce petit sourire en coin quand ils croisent un étranger. Et c'est pourquoi les rares visiteurs qui s'aventurent ici éprouvent, vous le savez bien, ce sentiment d'étrangeté, comme si tout cela, ces ruelles mal dessinées, ces habitants si négligés, ces mœurs d'un autre âge, et cette chaîne de montagnes qui se déploie telle une forteresse autour de la ville, relevaient de la littérature plutôt que de la réalité. »

Le professeur fixait d'un œil torve le mur de neige qui occultait l'ouverture de la grotte. Au désespoir succédaient la colère, la révolte et la rage. Il serrait les dents pour ne pas hurler.

« Vous n'êtes guère causant professeur. Mon discours vous a déplu ?, s'inquiéta le colporteur d'une voix douce. Vous boudez maintenant dans votre coin. Quelque chose ne va pas et vous brûlez de me le confier. »

Le professeur partit d'un ricanement grinçant.

« Excepté le fait que nous allons probablement mourir de froid dans cette grotte ridicule, excepté le fait que toute cette aventure me paraît absurde, encore plus absurde aujourd'hui qu'hier et les jours précédents, excepté le fait que notre guide nous a abandonnés, que je me sente vieux, fatigué, lassé de tout ce cirque, oui, quelque chose ne va pas. Et je vais vous le dire. Voyez-vous, j'ai passé une semaine entière à Moldanau, j'ai discuté avec bien des gens, et personne, vous m'entendez, personne, ne sait qui vous êtes ! Oui : Vous ! Quand je mentionnais au hasard d'une conversation votre existence, un colporteur, un petit homme barbu transportant de lourds bagages, c'est limite si on ne me riait pas au nez. Personne, voyez-vous, n'a jamais entendu parler de vous ! On m'a pris, ironie du sort quand on a fréquenté les gens d'ici, pour un affabulateur ! Pire encore, durant tout le temps que j'étais à Moldanau, il m'a semblé vous apercevoir une fois ou deux, et

encore, je n'en suis plus très sûr, où donc étiez-vous passé ? Jusqu'à hier soir, quand vous êtes réapparu comme par miracle pour me raconter je ne sais quelle histoire au sujet de mon jeune poète, comme quoi il aurait été vu de l'autre côté du col, et que, si j'en avais la force, nous pourrions, en compagnie d'un guide fiable, partir à sa recherche dès le lendemain, et je suis en colère, oui, de vous avoir cru, de vous avoir suivi jusqu'ici, je suis en colère contre vous, contre ce garde montagne stupide, contre Martha, contre Moldanau et ses habitants et contre toute cette histoire, et je suis en colère contre moi-même ! Je suis fatigué de vous écouter, vous et tous les autres. Vous n'êtes qu'une bande de siphonnés, de foldingues, de fêlés, de tarés, de fondus, de givrés, de cinglés, pas antipathiques, mais cinglés quand même. Oui, des cinglés, c'est ce que vous êtes tous ! »

Le professeur s'échauffait tout en parlant, il répéta plusieurs fois en martelant les syllabes : « Cin-Glés ». Il criait maintenant et répétait encore, et sa voix devenue folle emplissait tout l'espace sonore de l'abri s'efforçant d'évacuer la terreur claustrophobe qui le saturait. Quand il eut crié tout son saoul, abîmant ses cordes vocales contre la pierre indifférente qui ne rendit aucun écho, il s'affaissa soudainement, serra son crâne entre ses mains comme s'il espérait en extirper les pensées, et dans un murmure à peine audible laissa échapper une dernière plainte : « Et moi je suis tout seul maintenant. Absolument tout seul. J'aurai passé la plus grande partie de ma vie à étudier la vérité. Et il me fallait cette expérience pour comprendre qu'il n'est pire solitude que d'être privé de vérité, d'être le seul à penser ce que l'on pense, sans personne pour soutenir ou infirmer vos croyances. J'aurais tellement aimé que quelqu'un me rassure, me fournisse un point d'appui, un critère, me dessine une ligne de démarcation : ici se termine la fiction, ici commence la réalité. Mais il n'y a personne. »

Le colporteur, que la colère de son compagnon ne semblait guère avoir affecté, roula avec difficulté une cigarette. Il

attendit un moment, laissant l'orage verbal se dissiper. Et quand il y eut à nouveau un espace disponible pour faire circuler ses propres mots, il dit d'une voix douce : « Concernant ceux qui doutent de mon existence, je suis mal placé pour porter un jugement, sinon qu'à mon tour je pourrais douter tout aussi bien de la leur. Si j'osais, je vous proposerais bien de boire encore un peu de notre liqueur, avant de faire un somme. Nous n'avons après tout rien de mieux à faire. Dehors règne le plus grand chaos, tandis qu'ici, dans ce tout petit monde où nous avons trouvé refuge, on trouve encore un peu de chaleur et de réconfort. L'eau de vie de baies de houx est réputée procurer de meilleures pensées, un sommeil peuplé de rêveries plus douces. Autrefois, ceux qui vivaient ici pensaient qu'après avoir bu quelques gorgées de ce breuvage les dieux leur délivraient, par le truchement des rêves, des réponses aux questions qu'ils se posaient. Ils grimpaient comme nous l'avons fait dans la montagne et s'installaient sur un banc de pierre au fond d'une grotte obscure pour y passer la nuit et dormir et rêver. Alors, au cœur de l'obscurité, les visitaient en leur sommeil les esprits des bêtes et des arbres, des sources et des ruisseaux, quelques divinités antiques, nymphes dénudées, satyres aux oreilles pointues. C'était là, de leur point de vue, un des moyens les plus sûrs pour s'accorder un peu de vérité, comme on se console des incertitudes de l'existence. Je me dis parfois qu'avec toute notre science, nous avons perdu beaucoup plus que nous avons gagné et sommes bien plus embarrassés qu'autrefois. Mais voilà, ces gens-là avaient des dieux, et toute chose possédait une âme et un esprit. On ne se sentait jamais seul avec cette compagnie. »

Le professeur fit un signe de dépit de la main, et détourna la tête, remontant le col de sa parka jusque sur le nez. C'en était trop. Il en avait soupé de cette littérature, ces imaginaires débridés, ces discours qui tombaient à côté, ces parenthèses inadéquates qui ne se refermaient jamais, et ces interminables logorrhées qui tenaient lieu de monde. Il

n'entendait plus qu'à peine les paroles de son compagnon, des morceaux de phrases détachés du discours, indistincts et flottants, qu'emportait au-dehors le vent incessant.

« Profitons de cette péripétie pour piquer un petit roupillon, dit le colporteur en s'emmitouflant dans une épaisseur de pull et de veste. Un peu de repos ne nous fera pas de mal. »

À peine eut-il fini de parler qu'il s'était endormi, masse informe et sombre roulée en boule au fond de la cavité rocheuse. Le bonnet vissé sur la tête, le professeur, en proie à la plus grande lassitude, se rassembla sur lui-même, ramenant ses jambes et ses bras à hauteur de son ventre et de sa poitrine, n'offrant à l'air glacial qu'une infime partie de sa peau, comme le font les oiseaux pour dormir quand le froid les enveloppe de toutes parts. Il n'avait plus la force de lutter. Contre quoi d'ailleurs ? La mort ? Mourir gelé dans cette montagne inconnue, pour un motif qu'il avait quasiment oublié et qui semblait désormais tout à fait incongru. Quelque chose tirait à sa fin, auquel il cédait maintenant, ce n'était pas la vie non, les doigts, les orteils ou les oreilles qui gèlent, non, un cœur qui s'arrête de battre, non plus, c'était autre chose, comme s'il devait enfin renoncer à donner du sens à la succession des évènements, à se battre pour demeurer le sujet de ce récit plutôt que le jouet d'une destinée sur le déroulement de laquelle il n'avait jamais eu, en réalité, aucun pouvoir, abandonner, enfin, toute prétention à la liberté. C'était peut-être cela, plutôt qu'une affaire seulement biologique, mourir.

La nuit tombait, mais la vive blancheur de la neige à travers l'ouverture de la cavité l'aveuglait toujours, l'obligeant à fermer les yeux. Il sentait le froid gagner peu à peu les extrémités de son corps : le sang luttait encore, et de ce combat résultaient d'innombrables sensations de piqûres aux dernières phalanges des doigts et au bout des orteils. Bientôt, pensa-t-il, arrivera le moment où je ne sentirai plus rien à ces endroits : alors le gel dévorera tranquillement tout le reste de

mon corps, et, ayant atteint mon cœur, ce dernier cessera de battre et je serai mort. Il frotta vigoureusement ses pieds, tapa dans ses mains, sans que le dormeur à ses côtés en fût dérangé le moins du monde. S'ils avaient été en mesure d'allumer un feu. Mais où trouver du bois, et surtout du bois sec, à cette altitude ? Un instinct sauvage le poussait à se rapprocher de son compagnon d'infortune, se blottir contre lui, mais les bonnes manières sans doute, aussi absurdes fussent-elles en telle occasion, l'en dissuadèrent, sans parler de l'orgueil, car c'eût été admettre qu'il avait non seulement besoin de cet homme, et de son amitié, mais aussi qu'il existait réellement. Pire encore, il était pris maintenant d'une envie irrépressible : il avait vu tout à l'heure le colporteur faire cela, pisser dans une bouteille. Il la repéra, déposée contre un mur à l'entrée de la grotte, la vida, et, après quelques contorsions malhabiles, se mit à genoux et soulagea sa vessie.

Sur le rocher qui lui faisait face, il crut distinguer quelques traits étranges et trop réguliers pour n'être que le fruit naturel des striures de la pierre. Il sortit de sa poche un briquet, et, à la lueur dansante de la flamme, devina une sorte d'écriture certainement gravée de main d'homme. Il y avait là une succession de bâtonnets et de points, creusés dans le granit et peints d'une couleur ocre, on aurait dit un très ancien alphabet, de ceux qui résistent au déchiffrement des savants spécialisés dans les écritures cunéiformes les plus absconses. Sans ôter son gant, il caressa du doigt les signes inscrits comme si, par quelque magie, leur signification lui serait révélée par la seule grâce du toucher. Quelqu'un, il y a fort longtemps, avait trouvé refuge à cet endroit, peut-être dans des conditions similaires, et avait éprouvé le besoin de délivrer un message. Qui donc pouvait être le destinataire ? Peut-être un voyageur comme lui, le professeur, que les intempéries avaient conduit sous cet abri. Quels secrets avait-il à lui confier, ce lointain ancêtre de perdition ? Il jeta un œil sur le sol humide autour de lui, s'attendant à découvrir quelques bouts d'ossements. Il ne vit rien mais songea qu'un

archéologue en aurait certainement déterrés, et, d'une certaine manière se trouva presque rassuré, sans qu'il eût su dire pourquoi, d'imaginer qu'il était assis non loin du squelette d'un autre. Il vida la bouteille au-dehors, et retourna dans son coin, retrouvant sa position fœtale. Rabattant le revers de son bonnet sur ses paupières, il décida de ne plus résister au sommeil, et, en quelques minutes, assommé de fatigue, il s'était assoupi à son tour.

Plus tard, je ne saurais dire au bout de combien de temps, une silhouette incertaine se penchait sur cette boule informe de chair, de fourrure et de couvertures.

« Dormez-vous Professeur ? »

Le professeur, releva son bonnet et ouvrit un œil. Il reconnut sans hésitation le visage qui se tenait devant lui, pour avoir vu sa photographie tant et tant de fois ces derniers jours.

« Te voilà enfin. J'aurais dû me douter, n'est-ce pas ? »

Le jeune poète se tenait là, en bras de chemise, indifférent à la morsure du froid.

« Où donc étiez-vous passé ? demanda le professeur, d'une voix étonnamment claire.

— À l'extrémité du monde. Au pays des songes. Aux frontières du royaume des morts.

— Et où commence le pays des songes ? demanda le professeur.

Le jeune homme ne répondit pas.

— Tu n'as pas vieilli. Tu es tel que je t'ai vu la dernière fois, il y a si longtemps, inchangé.

— Les rêves conservent la jeunesse on dirait, fit le jeune homme.

Le professeur se retourna péniblement vers l'intérieur de la

petite grotte.

— Où est passé le colporteur ? Tu n'aurais pas vu passer par hasard un petit homme barbu ? Il était là, contre le rocher, quand je me suis assoupi. Il dormait déjà.

— Le colporteur, répéta pensivement le jeune homme. Je crois savoir que sa tâche est désormais accomplie. Te voilà bel et bien seul encore une fois. »

Un tressaillement violent parcourut le corps du professeur, mélange de tristesse et de terreur. D'une voix peu assurée, il eût tout de même le courage de demander :

— Mais dis-moi : es-tu mort ou bien vivant ?

— Ni l'un ni l'autre ou les deux à la fois, mais peu importe. N'as-tu pas encore compris ? C'est de toi qu'il s'agit. Seulement de toi. »

Et le jeune homme pivota sur lui-même, et sortit d'un pas léger de l'abri, s'évanouissant aussitôt franchi le seuil.

« Et c'est tout ?, s'écria le professeur. Attends donc un peu ! Tu ne peux pas filer comme ça après tout le mal que je me suis donné pour te trouver ! »

Il se leva sans aucun effort, toute douleur avait disparu et, se précipitant hors de la grotte, fut assailli par une véritable tempête d'un bleu azur. La montagne ruisselait maintenant de vie, et il semblait qu'on était subitement passé de l'hiver au printemps : la prairie parsemée de jonquilles et de narcisses brillait sous le soleil, quelques vaches s'abreuvaient paisiblement près d'un ruisseau chantonnant. En contrebas, en lisière de forêt, un couple de chevriers conduisait un âne chargé de paniers d'osiers, et les seules plaques de neige encore visibles étaient celles qui recouvraient les contreforts des crêtes.

« Bien, se dit le professeur. Je suis évidemment en train de rêver. Ou bien, je rêvais déjà quand j'étais avec le colporteur

sous l'abri de roche, voire, toute cette histoire n'a jamais été qu'un songe. Et ce nouveau rêve n'est qu'un rêve dans un autre rêve, qui lui-même n'était déjà qu'un rêve dans un rêve plus vaste et… Que la vie soit un songe, à la bonne heure, mais peu importe tant qu'il ne nous est pas permis de choisir le rêve que nous préférerions habiter. »

Et ses pensées prirent fin à cet endroit. Peut-être parce que cette idée, aussi banale fût-elle au demeurant, avait offensé le rêve qu'il était en train de faire, qu'un rêve de ce genre, trop idyllique, trop charmant, trop agréable, s'avérait en même temps trop absurde et par conséquent intolérable dans l'économie des rêves. Ou peut-être parce qu'à l'arrière-plan de ce rêve, une partie de lui qui veillait encore avait perçu quelque mouvement près de son corps endormi, un léger bruit, le frottement d'une étoffe, un sac qui se referme, le crissement d'un crayon de papier sur une feuille, un soupir aussi peut-être.

Il émergea péniblement du sommeil, et n'ouvrit un œil qu'à contrecœur, désireux de retarder autant que possible le moment où il aurait à se confronter à l'impitoyable réalité. Allongeant ses jambes précautionneusement, l'une après l'autre, puis ses autres membres, comme si un mouvement trop brusque risquait de les briser, il finit par émerger de l'amas de vêtements et de couvertures dans lequel il était emmitouflé. Se retournant de côté, il constata qu'il était seul sous l'abri de roche. Le colporteur, s'il avait jamais été présent, ce qui restait à prouver, avait disparu. Cependant, il sentait qu'une matière étrange touchait à la paume de sa main droite. Il ôta délicatement son gant : un morceau de papier noirci d'une écriture hâtive avait été glissé là, coincé entre le pouce et l'index. Se pouvait-il que son acolyte d'infortune n'ait rien trouvé de mieux à faire que lui glisser entre les doigts un message avant de disparaître, plutôt que de le réveiller ? C'était au moins la preuve que le colporteur n'était pas une créature imaginaire. Sans doute avait-il eu pitié de son compagnon épuisé, jugeant préférable de le laisser se reposer,

tout en lui confiant les motifs de sa disparition – momentanée, espérait le professeur. Ce morceau de papier jouait en faveur de la réalité, lui sembla-t-il. Un peu inquiet malgré tout, il entreprit de le déchiffrer.

« *Cher professeur,*

J'espère que le froid vous aura <illisible> *qu'il vous reste suffisamment de force pour lire ce message et* <illisible> *cet abri inconfortable. J'ai laissé à vos pieds dans un petit sac de toile quelque nourriture solide et une petite fiole d'un breuvage que vous connaissez bien désormais : buvez-en, vous ne vous en porterez pas plus mal, et peut-être oublierez-vous pour un temps vos* <illisible>. *Pour la suite, vous saurez quoi faire* <illisible>. *Cette histoire touche à sa fin. Mon rôle s'achève également et d'autres devoirs m'appellent. Votre* <illisible>. »

Ces quelques lignes ponctuées de lacunes, l'encre ayant coulé sans doute sous l'effet de l'humidité, le plongèrent à nouveau dans l'accablement. Cette fois-ci, la cause était entendue : il était devenu fou, ou bien le monde était devenu fou, ce qui revenait au même. Il ôta son autre gant : ses doigts étaient blancs, comme si le sang avait cessé de circuler. Il frappa ses mains contre son pantalon, les frotta, les frictionna. D'intolérables picotements accompagnèrent la résurrection de ses doigts. Ce n'était pas grand-chose, certes, mais il se sentit revivre. Il avança à genoux jusqu'à l'ouverture de l'abri. Le vent faiblissait. À la tempête de neige avait succédé un brouillard dense au sein duquel seuls de rares flocons virevoltaient encore, indécis, tout aussi perdus que lui. Il faisait nuit, mais du brouillard émanait une étrange luminosité. Le froid semblait moins vif, comme si les nuages enveloppant tendrement toutes choses les réchauffaient aussi. Il répugnait à quitter dès maintenant son refuge. Il eût été raisonnable de se dégourdir un peu les jambes et vérifier si le colporteur avait laissé des traces de son départ, à condition bien sûr que la neige ne les ait pas déjà recouvertes. Il ouvrit

le petit sac posé à ses pieds : il y avait là-dedans de quoi boire et manger à satiété. Il prit un œuf dur, un morceau de pain à la croûte épaisse qu'il garnit d'une tranche de jambon sec, et but un peu d'eau qu'il accompagna d'une gorgée d'eau de vie de baie de houx. Quelle heure était-il ? Il fouilla à l'intérieur de son sac et retrouva sa montre dans une poche intérieure. Elle était arrêtée depuis 16h30. Combien de temps avait-il dormi ? Il pensa, vaguement, écrire une lettre à Martha, mais il lui fallait chercher de quoi écrire au fond du sac, et cette perspective l'en dissuada. Cette vie d'avant, Martha, l'université, son travail, tout cela lui semblait tellement loin maintenant, tellement irréel. Quant au motif qui l'avait amené jusqu'ici, ce jeune poète disparu, l'affaire était close, depuis qu'il l'avait aperçu en rêve. Il sourit en songeant au visage que ferait Martha quand il lui exposerait cette conclusion. Peu importe. C'était comme si chacune de ces choses avait renoncé, l'une après l'autre, à être. Demeurait cet étrange instinct de survie qui le poussait encore à manger, boire, se lever, plutôt qu'à s'abandonner entièrement aux griffes du froid, au risque de succomber à un dernier sommeil. Non sans peine, il entreprit de délacer ses chaussures, et, après avoir réchauffé ses pieds tout engourdis, enfila deux paires de chaussettes sèches. Il bourra son sac du fourbi qu'il en avait extrait, remonta le col de sa parka jusqu'aux oreilles, saisit son bâton et se coula hors de l'abri.

Le calme régnait là-dehors. Il fit quelques pas, s'enfonça dans la poudreuse jusqu'aux mollets. On n'y voyait guère au-delà de dix mètres. Nulle trace n'était distincte sur le manteau neigeux immaculé qui scintillait dans la pénombre.

Il se sentait mieux et n'avait plus peur. Il fallait redescendre maintenant, regagner la forêt et Moldanau. Tout autre projet eût été absurde. Il avait hâte de raconter cette aventure aux clients de la taverne du bout du monde, debout près du poêle à bois, un verre de bière à la main, comme si, désormais, c'était là qu'il devait être – la vie d'avant, d'avant ce voyage, lui paraissait avoir été vécue par quelqu'un d'autre, un

étranger, un disparu. Il était pressé de retrouver sa chambre à la pension de Madame Baucis, partager le dîner du soir avec la vieille dame et Zanika. Il s'installerait à Moldanau, exercerait un métier, pourquoi pas l'enseignement, pourquoi pas autre chose. Il aimerait peut-être, à nouveau.

Il avançait d'un pas lent, à cause de l'épaisseur neigeuse. Il n'eut même pas l'idée d'appeler le colporteur ou le garde montagne. C'eût été dépenser de l'énergie pour rien : ses cris se seraient égarés dans le brouillard.

Il descendait, discernant çà et là quelques formes plus sombres, des rochers, des arbustes. Il se perdit deux ou trois fois, revenant sur ses pas, retombant sur le même bosquet de genêts. Toutefois, il ne paniquait pas : il suffisait de descendre, toujours descendre, et, fatalement, la lisière de la forêt finirait par apparaître.

Il y eut une sorte de replat, et, à cet endroit, qui lui semblait bizarrement familier, le brouillard, de moins en moins dense, s'ouvrait sur une dispersion de bouleaux et d'épais myrtilliers qui dépassaient de la neige. Un rayon de lune perçait maintenant les nuages, et la vue portait, malgré la nuit, à plus de cinquante pas.

Alors, il eut sa vision.

Elles étaient trois, vêtues de longues robes bleues, qui semblaient jouer dans la neige. Derrière elles se dressait la masse sombre d'une bâtisse de belle taille, dont les tours les plus hautes se perdaient dans les nuages. « Nous y voilà », dit le professeur d'épistémologie à haute voix. Et comme les moniales, prenant conscience de sa présence, tournaient la tête vers lui, il leva la main pour les saluer.

À la terrasse du café de la gare de Moldanau je suis assis pour l'éternité, et depuis toujours, buvant rituellement du café, une tasse par heure, et ainsi chaque jour, et le soir venu, je retourne à la pension de famille tenue par Madame B., où je croise à l'heure du dîner l'homme qui a perdu sa femme

pendant un séjour dans les environs il y a bien longtemps, et qui n'est jamais reparti, et nous attendons tous deux que notre hôtesse serve le souper.

Mes personnages, un par un, se sont évanouis dans les limbes de la littérature, emportés par la tourmente, engloutis par la montagne. Peut-être après tout n'auraient-ils jamais dû quitter Moldanau, le garde montagne, le colporteur, le professeur d'épistémologie ? Tout comme, supposera-t-on, le jeune poète autrefois les avait précédés dans cette aventure qui les vit perdre un monde. Mais ceci est une autre histoire que je n'ai pas racontée. Qui peut savoir la vérité à ce sujet ? Une voix suggère, murmurante, inlassable ostinato, que je n'ai jamais été dans cette histoire personne d'autre que ce jeune poète disparu, cet ex-jeune poète alors, en bien piètre état, vieillissant à la terrasse du café de la gare de Moldanau.

Mais sans doute suis-je aussi cet auteur impuissant qui, cloué à son bureau et sidéré par la webcam de la station ferroviaire de Finse désormais libérée des neiges de l'hiver, s'emploie à cesser d'exister – tout en maudissant le reste de l'humanité parce qu'elle s'obstine au contraire à vivre.

À moins que je ne sois, tout bonnement, personne.

Désormais, ce livre est sur le point de se refermer, et se referment aussi Moldanau et ses montagnes, ses personnages, et tout ce qui s'est efforcé de persévérer dans l'être pour échapper au néant qui l'avait engendré, au néant dont émergent pour un temps, ces formes fragiles, périssables et incertaines, s'employant à exister, déployant ce faisant autour d'elles des mondes provisoires, avant de sombrer à nouveau dans l'oubli. Ainsi en ira-t-il également de l'auteur, quel qu'il fut, et de cet improbable livre, qui, chacun leur tour, vous saluent.